LES FIANCÉS DE L'AN 2000



Paul Féval fils
H. J. Magog

LES MYSTÈRES DE DEMAIN

volume 1

1922-1924

bibliothèque numérique romande *ebooks-bnr.com*

Table des matières

CHAPITRE PREMIER

L'APPARITION MENAÇANTE

Dans la lumineuse spirale de l'escalier de verre descendant de la terrasse une gracieuse silhouette s'enfonçait, se fondait, devenait de plus en plus vague ; elle cessa d'être distincte au bout de quelques minutes, quand l'épaisseur des dalles de cristal de plusieurs paliers successifs se fût interposée entre elle et les yeux admiratifs qui la suivaient.

Alors, Jean Chapuis releva la tête, s'éloigna de quelques pas et vint s'accouder au bord de la terrasse de la Villa féerique, demeure du célèbre Oronius, le savant père de cette exquise Cyprienne qui venait de le quitter et dont il était l'heureux fiancé.

À ses pieds – c'est-à-dire au bas des hauteurs de Belleville sur lesquelles était érigée la troublante Villa de cristal, où se trouvait le laboratoire du plus grand et du plus mystérieux des savants – le Paris du vingtième siècle s'étendait. La vingt-deuxième heure venait de sonner. Aux époques périmées on eût dit : c'était la nuit…

Mais, la nuit existait-elle encore pour la capitale des États-Unis d'Europe, parée, grâce à la science d'Oronius, de

tous les miracles consécutifs aux adaptations de ses merveilleuses découvertes ?

Du haut de la Tour de 1.500 mètres, – qui avait remplacé la légendaire Tour Eiffel, timide essai d'une science métallurgique à ses débuts, un soleil artificiel projetait sur toute la vallée de la Seine les torrents d'une lumière aussi éblouissante que celle du jour.

Les plus puissantes lampes à arc de jadis – dont l'intensité lumineuse aurait paru bien pâle devant cette extraordinaire source de lumière et de chaleur – avaient rejoint dans le passé le gaz, le pétrole et tous les luminaires démodés que les hommes avaient expérimentés au cours des siècles. Il suffisait maintenant d'une certaine quantité de *solarium*, le dernier-né des « radio-actifs lumineux » isolé par Oronius, pour éclairer tout un monde.

Ce n'était d'ailleurs qu'un acheminement vers de moins coûteuses et de plus fantastiques réalisations, Oronius s'étant promis de s'approprier directement les flèches de feu de l'astre, ceci au moyen de profondes cuves à mercure en mouvement, et de les distribuer à son gré.

La nuit n'existait donc plus – et le froid pas davantage. En vérité l'humanité aurait pu se passer du bon vieux soleil dont l'utilité ne demeurait certaine qu'en quelques coins reculés du globe.

On pouvait juger alors de la fragilité des prédictions de Camille Flammarion, sur la fin du monde par le froid. Oronius avait déjà, et pour toujours vaincu le froid ! La Terre lui devait peut-être sa vie actuelle. Il va sans dire que ce jour ininterrompu – tantôt naturel, tantôt artificiel, mais l'un et l'autre se succédant sans interruption – avait profondément

bouleversé la manière de vivre des humains et plus particulièrement celle des Parisiens.

L'activité n'y cessait jamais ; elle ne diminuait même pas à n'importe quel instant de la division de vingt-quatre heures, qui demeurait l'unité de temps. Quelle que fût l'heure lancée par la Tour, le Paris aérien, comme le Paris terrestre continuait à fourmiller de gens allant à leurs affaires ou à leurs plaisirs.

Et si quelque revenant d'autrefois avait pu contempler, comme le faisait Jean Chapuis, ce spectacle du haut de la terrasse de la Villa féerique, il se serait certainement posé cette question :

— Ah ! ça ! mais quand dorment-ils donc ?…

Dormir ! Comme ils se seraient divertis de cette expression surannée, de ce mot antique et sans aucune signification ! Oui ! comme ils en auraient ri ces « modernes » du XXI[e] siècle – ce Jean Chapuis, élève préféré du maître Oronius, ou sa gracieuse fiancée Cyprienne, qui justement venait de descendre pour prendre son repos quotidien.

Mais, ce repos ne consistait nullement à aller s'étendre sur ce qu'on appelait jadis un lit et à clore sottement ses paupières afin de s'abandonner à la demi-mort du sommeil.

Le lit ? La chambre à coucher ? Encore des mots rayés du nouveau vocabulaire !

Pour dissiper la fatigue et remettre le corps en état de fournir un nouvel effort, on se tenait maintenant dans la *chambre de délassement*. Là, sous l'action de courants radioactifs judicieusement choisis et combinés traversant de leurs effluves le corps et le cerveau, toutes les cellules de

l'organisme étaient débarrassées des toxines accumulées par l'effort physique ou cérébral, nettoyées, reconstituées, revivifiées, *rajeunies.*

Remis à neuf de corps et d'esprit, comme étaient remis à neuf et purifiés, par les flammes, tous les vêtements tissés en filaments d'amiante. Car il n'y avait plus ni teinturiers, ni blanchisseurs, ni buandiers, mais seulement des *ustoriennes* (brûleuses) attachées aux fours électriques de crémation.

Ainsi la machine humaine, au sortir de la chambre de délassement, si trouvait prête pour un nouveau parcours.

Vêtu d'un de ces harmonieux vêtements de repos que, pour l'usage intérieur on avait réadoptés, en les empruntant aux modes de l'antiquité et notamment de la Grèce, Jean Chapuis laissa son regard errer distraitement vers les régions supérieures de l'atmosphère, traversées du ronronnement des aérobus et des paquebots aériens s'abattant à tout instant sur les ports d'atterrissage, ou montant du sol vers les Palaces de la stratosphère.

En effet, c'était maintenant là-haut, dans les régions sereines qui entourent les premières couches de l'atmosphère terrestre que les heureux allaient villégiaturer.

Pourquoi résider au milieu de la fièvre tumultueuse et bruyante de Paris, alors que, tout là-haut, de hardis architectes avaient suspendus dans l'espace – au milieu d'une atmosphère artificielle, créée au moyen de courants d'oxygène lancés du sol – et immobilisés par une ingénieuse combinaison de planeurs et de forces électro-magnétiques, des « buildings » de cristal, dont le luxe et le confort ne le cédaient en rien aux plus réputés des palaces terrestres. Les milliardaires de cette bienheureuse époque logeaient donc à dix ou douze

mille mètres d'altitude, dans des palais aériens, baignés de lumière et entourés d'infini ; ils pouvaient à leur gré fixer l'espace illimité ou contempler sous eux la pauvre terre, aux panoramas singulièrement rapetissés. Ils vivaient au-dessus des nuages dans la perpétuelle tiédeur d'une atmosphère que réchauffait en l'uniformisant le *solarium* du savant Oronius.

Plus proche des humains – à l'égard desquels il professait le même amour que son vénéré maître – le jeune ingénieur Jean Chapuis n'enviait pas ces villégiatures semi-astrales, en dépit du charme de leurs jardins féeriques enfermés sous des coupoles de cristal.

Aux privilégiés qui en bénéficiaient, il préférait ceux que leurs laborieuses occupations maintenaient près du sol – fourmis que le progrès avait néanmoins rendues ailées, en leur donnant ces merveilleux petits appareils volants qu'on nommait, à cause de leur aspect gracieux, des *Libellules* et qui permettaient à chacun de se transporter à son gré d'un point à un autre par la voie des airs.

À toute heure, on en voyait voler par milliers, insectes géants en promenade dont les courses rayaient le ciel.

Survolant la Villa féerique – si connue de tous et si populaire, en raison des innombrables découvertes dont Oronius avait fait bénéficier l'humanité transformée – ils lui jetaient au passage le bonjour par sans fil, ou par étincelles parlantes.

Mais, ce spectacle était trop familier à Jean Chapuis pour qu'il pût s'y intéresser réellement. N'avait-il pas d'autres sujets de rêverie et surtout le plus agréable de tous : son mariage prochain, imminent avec la charmante Cyprienne dont la beauté n'était égalée que par sa merveilleuse

intelligence par laquelle elle s'affirmait la fille de son illustre père.

Ému et ébloui par l'évocation de cet avenir promis et prochain, Jean Chapuis ne se lassait pas d'admirer la prédilection que lui marquait le Destin en lui réservant, après celle des leçons du père, la faveur de l'amour de la fille.

— Cyprienne m'aime !... Oronius consent à me la donner ! je vais être le mari de cette jeune fille en tous points unique ! pensait-il avec extase. Quel mortel a jamais connu pareil bonheur ?

Comme il pensait plus qu'il prononçait ces paroles, un tressaillement violent, secoua tout son corps, interrompant son rêve.

Ses traits se décomposèrent : haletant d'effroi ; les yeux fixes, il regardait – sans parvenir à s'arracher à cette contemplation malgré l'horreur qu'elle lui inspirait – se mouvoir près de lui sur la dalle de verre qui formait le sol de la terrasse, *une tache lumineuse* qui tremblotait et grandissait.

Elle rappelait exactement la tache de lumière que forme le faisceau de rayons sortis d'un appareil de projection et cherchant l'écran pour y constituer l'image...

— D'où cela tombait-il ?

Faisant un effort surhumain. Jean Chapuis parvint à relever la tête. Instinctivement, son regard fouilla le ciel...

Ô stupeur ! Il n'avait au-dessus de lui que le vide, le vide absolu : ou pour dire mieux, la voûte immense, le plafond limpide, empli du soleil de la Tour.

Quel projecteur aurait pu percer ce ciel en feu ? Aucune source lumineuse suffisamment puissante n'était en vue. Jean Chapuis ne distinguait rien…

Et pourtant, il *sentait*… il sentait *des ondes inconnues*, venues de l'espace énigmatique, traverser son corps et heurter l'obstacle de verre sur lequel elles étalaient ce halo lumineux…

Tout à coup cela devint un brouillard, parut se suspendre au-dessus du sol de la terrasse, se précisa, prit corps et figure.

Alors, chancelant d'émotion, Jean vit devant lui *un visage de femme*, un visage doué de la beauté maudite de l'Ange du Mal et qui le regardait avec des yeux étincelants…

Impossible de douter ! Cette image – d'une réalité tellement saisissante qu'elle semblait vivante en dépit de son immatérialité – cette image le tenait sous la fixité de ses prunelles. Elle semblait vouloir le fouiller jusqu'en sa conscience, chercher à ravir son intime pensée… Horreur ! *Elle y réussissait !*… Il était percé à jour, lui, Jean Chapuis.

Pour comble, soudain, voici qu'une voix – aussi étrange, aussi inexplicable que l'image ! – retentit à son oreille. Cette voix disait :

— *Ainsi tu te maries ?… Tu épouses la fille d'Oronius ?… Prends garde. Jean Chapuis ! Prends garde !…*

Horrifié d'avoir pu laisser surprendre le secret de son âme par une ennemie puissante – oh ! oui, puissante et disposant d'une force inconnue puisqu'elle avait pu, malgré sa

résistance à lui, extérioriser et mettre au clair sa pensée, – le jeune savant senti couler tout le long de son corps une sueur glacée ; perdant toute initiative, il devint aussi pâle et aussi inerte qu'un mort…

CHAPITRE II

L'IMMORTEL ORONIUS

Les contemporains d'Oronius (si tant est, comme on va le voir, qu'Oronius eût des contemporains) disaient de ce savant extraordinaire et génial :

— C'est la plus grande merveille du siècle !

Or, on aurait pu prononcer cette phrase au siècle précédent et il y avait de grandes chances, pour qu'on continuât de la dire au siècle suivant. – toujours en l'appliquant à ce même Oronius.

À quel siècle appartenait-il ? Ou, pour poser la question sous une forme moins abstraite et plus simple : quel âge avait-il ?

Nul n'aurait pu répondre avec quelque précision, les plus vieux parmi les savants vivants – les nonagénaires et même les deux ou trois centenaires encore en vie – se rappelant avoir toujours entendu parler de l'illustre Oronius, même dans leur âge le plus tendre et aussi loin que leurs souvenirs pouvaient remonter. À leur estime, il aurait donc dépassé cent cinquante ans ; peut-être était-il plus vieux encore.

Ceci connu, les quelques privilégiés admis pour la première fois à l'honneur de contempler les traits du Maître s'attendaient-ils à se trouver en présence d'un vénérable savant à longue barbe blanche et à la peau parcheminée : ils l'imaginaient parlant d'une voix faible et chevrotante en frottant l'une contre l'autre ses mains dégarnies de chair et qui devaient produire un bruit de castagnettes.

Aussi quelle était leur stupeur dès qu'à leurs yeux se montrait, en sa forme réelle, le père de Cyprienne, cette belle jeune fille de vingt ans.

L'énoncé de leurs âges respectifs eût fait supposer que la jolie Cyprienne – née d'ailleurs d'un douzième ou quinzième lit – devait moins paraître la fille que la sous-arrière-petite-fille de l'antique Oronius.

Eh bien ! il n'en était rien et si, en présence de l'un et de l'autre, les spectateurs ressentaient quelque surprise, voire même quelque incrédulité, c'était en raison de l'apparence extraordinairement juvénile du phénoménal savant.

On aurait pu le prendre pour le frère de sa fille, non pour son auteur !

Il en avait l'admirable pureté de traits, la flamme du regard et jusqu'à la chevelure de soleil. Ces deux êtres étaient également beaux, également jeunes de corps et d'esprit, également vigoureux. Mais cette jeunesse qui, chez Oronius, défiait les griffes du temps, était une véritable énigme. Pourquoi échappait-il à l'implacable loi humaine, qui courbe peu à peu les mortels vers la tombe et leur enlève chaque jour un peu de vie ?

Avait-il donc trouvé le secret de l'immortalité ? Usait-il d'un élixir de Jouvence, découvert par lui et dont il ne ju-

geait point à propos de faire bénéficier les autres hommes ? On le croyait ! D'étranges légendes couraient à ce sujet.

Selon certains, Oronius était tout simplement la dernière réincarnation de ce fameux comte de Saint-Germain dont les multiples existences – surtout la dernière[1] – avaient, plusieurs siècles auparavant, ému les amateurs de merveilleux.

Mais, d'autres – des occultistes – soutenaient une thèse différente ; selon ces derniers, la remarquable longévité d'Oronius et l'éternité de sa jeunesse s'expliquaient par ce fait qu'il fallait voir en lui un de ces esprits mystérieux, maintenus parmi les hommes à l'expiration de la période des réincarnations, pour soutenir et enseigner l'humanité. En d'autres termes – ceux dont se servent les « initiés » – Oronius était *un délégué de la Grande Loge Blanche*.

Quand ses familiers s'enhardissaient jusqu'à faire allusion à ces différents propos et le questionnaient sur le mystère de son existence, le savant, sans rien démentir ni approuver, se bornait à sourire d'un air énigmatique. Une pareille attitude était bien de nature à renforcer la légende.

Il était donc admis, d'une façon générale, que cet être singulier, en dépit de son apparence humaine, n'appartenait point à notre humanité ou tout au moins qu'il n'était pas soumis à ses lois – notamment à celle de la mort inéluctable. Jean Chapuis lui-même subissait l'influence de ces légendes et à la sincère et admirative affection que lui inspirait le Maître se mêlait une sorte de crainte respectueuse.

---

[1] On en trouvera le récit dans *Mam'selle Flamberge*, de Paul Féval fils.

Pour lui comme pour tous, le laboratoire de l'énigmatique savant – ce laboratoire d'où étaient sorties tant de sublimes découvertes – demeurait le sanctuaire dans lequel on ne pénétrait qu'en tremblant et seulement après y avoir été dûment autorisé par le dieu lui-même.

C'était avouons-le, prudence élémentaire, car les chevaux de frise sont jeux d'enfant auprès des redoutables surprises qui auraient accueilli et immobilisé tout indésirable visiteur.

Aussi bien n'était-il pas absolument nécessaire d'y être admis, dans ce laboratoire, pour pouvoir entrevoir ce grand-prêtre de la science officiant au milieu de ses cornues, de ses creusets et de tout son matériel de moderne alchimiste, arrachant à la Nature des secrets bien autrement importants et merveilleux que celui de la transmutation des métaux.

Oronius ne vivait-il pas dans une maison de verre ? Ses travaux et ses méditations pouvaient avoir des témoins : nul n'en pénétrait l'énigme aussi longtemps qu'il ne daignait pas l'expliquer.

Depuis quelques jours déjà, il s'était en quelque sorte cloîtré dans son cabinet de labeur et défense avait été faite à quiconque de venir l'importuner sous quelque prétexte que ce fût. Il n'en était sorti, à des intervalles fort espacés, que pour courir se soumettre durant quelques instants à l'action des courants régénérateurs, et absorber ces *comprimés chimiques* qui, depuis déjà pas mal d'années remplaçaient les repas et possédaient au moins l'avantage de supprimer le laborieux travail de la digestion.

Évidemment, il poursuivait la solution d'un problème d'importance capitale. De sa retraite allait certainement sortir une nouvelle et sensationnelle découverte.

C'était l'opinion de tous les habitants de la Villa féerique : celle de Jean Chapuis et de Cyprienne, celle du mécanicien Laridon et des deux domestiques du savant.

Présentons ceux-ci : le premier se nommait Julep, noir exubérant, il affichait la singularité d'être « nègre pommelé » ; en effet, sa peau, d'aspect aussi comique que bizarre, portait les traces des expériences auxquelles l'avait soumise Oronius. Le second était l'inquiétant Wiwar. Accueilli par charité, faisant montre d'une obséquiosité servile, ce dernier, par ses allures louches, s'était rendu antipathique à tous – sauf au savant trop absorbé pour s'abaisser à certaines observations qualifiées par lui de secondaires.

Étant donné que ce Wiwar remplissait les fonctions de garçon de laboratoire, Jean Chapuis et Cyprienne pensaient à part eux que le Maître lui témoignait une confiance en la circonstance bien imprudente.

Il fallait d'ailleurs reconnaître que jusqu'alors aucun mal n'en était résulté ; cela justifiait dans une certaine mesure le manque de méfiance d'Oronius.

Pouvait-on toutefois ne pas remarquer que la curiosité était le péché mignon de Wiwar ? Exclu comme tout le monde du laboratoire durant cette période des recherches du Maître, il en fournissait une nouvelle preuve en rôdant avec obstination dans les couloirs aux murs translucides d'où il pouvait apercevoir le Maître s'agitant autour de ses fours électriques et se livrant à toute une cuisine qu'on eût, en d'autres temps, qualifiée de diabolique.

Donc, Wiwar l'observait, ou, pour nous servir d'un terme plus exact, l'« épiait » avec une persévérance fort suspecte. Cette indiscrétion eût pu être dangereuse à sa propre personne si le savant avait réservé la moindre parcelle de ses facultés pour surveiller le monde extérieur. Il n'en était rien, malheureusement. Wiwar vit tout à coup son maître, absorbé dans la contemplation d'un mystérieux mélange, se relever en s'épongeant en jetant autour de lui un regard de triomphe.

Au même moment, malgré la consigne rigoureuse, la porte du laboratoire s'ouvrit et Jean Chapuis se précipita dans la pièce. C'était là un fait inouï, une sorte de sacrilège sans précédent et qui eût consterné et frappé de terreur tous les hôtes de la demeure.

Oser troubler le recueillement du laborieux chercheur, pousser l'audace jusqu'à enfreindre sa défense, c'était là de quoi s'attirer les foudres de la colère oronienne !

Wiwar, lui, se souvenait d'en avoir jadis entendu les éclats comparables à ceux du tonnerre. Il ricana de joie, à la pensée de la semonce formidable qu'allait s'attirer l'intrus.

Hélas ! à l'encontre de cet espoir venimeux, légitimé par sa propre expérience, Oronius ne fronça même pas les sourcils.

Bien plus, le visage du Maître s'illumina et il tendit les deux mains à son élève préféré.

— Tu arrives à propos ! s'exclama-t-il. J'AI RÉUSSI !

— Vous êtes parvenu à capter…

De sa main droite ouverte et rapidement tendue, le savant bâillonna son futur gendre.

— Chut ! intima-il. Cela, tu le sais, doit rester secret jusqu'au jour où j'aurai pu l'expérimenter pratiquement. Il faut attendre l'occasion. D'ici là, toi seul et Cyprienne devez rester mes seuls confidents. Hors vous deux, personne d'autre ne dois se douter du but que je poursuis et espère avoir atteint.

Mais, soudain, malgré le feu de son enthousiasme, il s'arrêta et considéra attentivement son élève, dont une pâleur livide couvrait les traits.

— Qu'as-tu donc ? J'oubliais de te demander la cause de ta venue ici, avant qu'ait retenti mon appel. Il vient de se passer quelque chose de grave ? Il me suffit de te regarder pour le pressentir.

— Quelque chose de terrifiant ! bégaya Jean Chapuis, en passant sa main sur son front. Pour me faire oublier pareillement la déférence que je suis fier de vous témoigner, il ne fallait pas moins, en effet, d'un événement incompréhensible et qui m'a bouleversé.

— De quoi s'agit-il ?

— Vous allez le savoir, Maître !

Machinalement, le jeune homme chercha des yeux un siège, qu'Oronius, le voyant chanceler, s'empressa de lui avancer.

— Parle ! dit-il. Mais, auparavant, rappelle ton calme et songe qu'il n'est mal si grave auquel je ne me vante de pouvoir porter remède.

— J'ai grand besoin du réconfort de cette conviction. Maître. Si je ne vous savais avec moi, prêt à m'appuyer, rien ne m'empêcherait de céder à mon épouvante. Oui, si je

n'écoutais que mon émoi actuel, je renoncerais sur l'heure à la main de ma bien-aimée Cyprienne.

— Quelle sottise dis-tu là ? s'ébahit le savant. Et quelle raison donnerais-tu pour t'infliger et infliger en même temps à ma fille bien-aimée un pareil désespoir ?

— Je ne veux pas causer le malheur de Cyprienne ! gémit Jean Chapuis.

— Alors, épouse-la !

— Nous ne nous entendons plus. C'est en l'épousant que j'ai peur d'attirer sur elle ce qui la menace.

— Cesse de parler par énigmes, mon ami. J'estime assez ton intelligence et la solidité de ton cerveau pour ne pas céder au soupçon d'un déménagement de ton esprit. Ton trouble repose donc sur une cause réelle et sensée. Explique-toi.

Le jeune savant se passa la main sur le front à la façon d'un magnétiseur réveillant son sujet.

— Maître, commença-t-il en s'efforçant comme le lui conseillait Oronius de rappeler à lui son sang-froid, vous savez quel profond et sincère amour je nourris pour Cyprienne. Si je ne m'étais pas cru certain de pouvoir consacrer à son bonheur toutes mes aspirations et toutes mes forces, jamais je n'aurais eu l'audace d'accepter qu'elle me rendit le plus heureux des mortels.

— Je sais cela ! Passe ! répliqua Oronius, en haussant les épaules.

— Eh bien ! Maître, depuis moins d'un quart d'heure, un doute atroce me torture… Un remords me tenaille. Je me re-

proche, à l'heure où vous avez daigné m'accorder Cyprienne et me la promettre pour épouse, de vous avoir tu un incident que je jugeais insignifiant et qu'il m'est impossible maintenant de garder plus longtemps pour moi, parce qu'il éclaire l'aventure qui vient de me décourager. C'est une consultation que je viens vous demander : car, en vérité, le ne sais plus ni que penser, ni à quel parti m'arrêter. Où est mon devoir ? Dois-je passer outre, ou renoncer à Cyprienne ? Je me croyais libre de lui consacrer ma vie… Et peut-être ne le suis-je pas… L'ombre du malheur s'étend sur ma tête.

— Certains prétendent voir en moi une ombre, ricana le savant. Tu me permettras donc de ne pas m'émouvoir et de te donner tette assurance : je saurais *aussi*, le cas échéant, lutter victorieusement contre une ombre.

— Je me confesserai donc et vous jugerez. Mais, pour me faire bien comprendre, et, avant d'en arriver à ce qui vient de me terrifier, je dois d'abord remonter dans le passé.

— Parle.

CHAPITRE III

LES YEUX DE L'INVISIBLE.

Avant de commencer, Jean Chapuis se recueillit quelques instants. Il était en proie à une indicible émotion. Cette émotion mettait en désordre ses idées. Il se trouvait donc dans l'obligation de rassembler celles-ci avant de prendre la parole.

Peur la seconde fois il passa la main sur son front, et commença enfin.

— Maître, parce que vous avez reculé les bornes du possible et fait admettre le miracle comme un fait normal, il est devenu bien difficile de s'émouvoir devant vous d'une manifestation des forces qui nous entourent et d'en parler comme si l'explication n'en pouvait être fournie. Personnellement et depuis deux ou trois ans, j'eus cependant à diverses reprises et parfois d'une façon continue, l'impression d'être enveloppé par une mystérieuse influence. Je m'en voulais d'y croire, n'était-ce pas admettre que votre pouvoir pouvait être égalé.

— Pourquoi ne m'as-tu pas parlé de ce doute ? Pourquoi m'as-tu celé les faits qui lui ont donné naissance ? demanda

tranquillement Oronius, sans relever autrement la dernière allusion, ni tenter d'y répondre.

— J'avais peur de vous paraître ridicule. Cela ressemblait tellement, au début à une hallucination ! Sa persistance seule, en même temps que la continuité de son action, m'obligea à penser qu'il s'agissait d'une réalité… Maître, admettez-vous qu'à travers les murailles et jusque dans les ténèbres *quelqu'un, se trouvant je ne sais où, mais assurément loin, très loin et peut-être dans un autre monde*, puisse nous voir constamment, nous entendre penser, nous regarder agir et nous surveiller au point que pas un de nos gestes ne lui échappe ?

Oronius ferma les yeux pour mieux concentrer sa pensée.

— Pourquoi pas ? répondit-il simplement. Je ne me suis guère occupé de perfectionner les instruments d'optique en leur appliquant les forces des courants radio-actifs. L'utilité immédiate dirige seule mes découvertes… Cependant, si une circonstance quelconque avait aiguillé mes recherches dans cette voie, j'aurais pu, j'imagine, aboutir au résultat que révèle ta question.

— À votre estime*, est-il possible de projeter sa propre image à travers l'espace et de se révéler à une autre personne*, qu'une distance considérable sépare de vous ?

— Réalisable.

— Se faire entendre de lui ? Lui parler ?

— Je l'admets.

À chaque affirmation du savant, la voix de Jean Chapuis s'altérait davantage tandis que la pâleur répandue sur le visage du jeune homme devenait de la lividité.

— Mais, pour réaliser de tels prodiges, balbutia-t-il, ne faudrait-il pas une science… une science qu'un seul homme jusqu'ici a pu se vanter de posséder… Et cet homme, c'est vous, Maître !

— Peut-on jamais se vanter d'être seul de son espèce ? riposta paisiblement Oronius.

Jean Chapuis, de nouveau passa une de ses mains sur son front qui ruisselait de sueur. Il semblait faire un mauvais rêve.

— C'est effrayant ! murmura-t-il.

— Raconte-moi ton rêve ?

— Ce n'était pas un rêve !

Les sourcils du maître se froncèrent d'une manière imperceptible. De sa part, ce geste pouvait aussi bien exprimer l'impatience que l'irritation ou l'inquiétude. Mais, il garda le silence et se contenta de fixer son disciple avec une attention soutenue.

Évidemment, les propos du fiancé de Cyprienne éveillaient dans son esprit des pensées qui le tracassaient.

— Non, ce n'était pas un rêve ! poursuivit Jean Chapuis. Au début, pourtant, j'en conviens, je ne pus croire à autre chose qu'à une série d'hallucinations dont je souris d'abord, ensuite elles m'agacèrent. J'aurais rougi de confesser cette défaillance de mon système nerveux ; aussi n'en ai-je parlé à personne. Je luttai seul, en soumettant mon esprit à une dis-

cipline sévère et destinée à l'empêcher de continuer à s'égarer pareillement. Rien n'y fit… Les troublants symptômes persistaient.

— En quoi consistaient-ils ?

— D'abord, ce n'était qu'un simple malaise, la sensation de gêne et parfois d'irritation éprouvée quand on sent sur soi l'obstination d'un regard étranger… On tourne le dos et tout à coup on sent que quelqu'un vous regarde ; on fait un brusque demi-tour presque involontaire et on se trouve en présence de celui qui vous fixe… Seulement, moi, quand je me retournais – et c'était plus de vingt fois par jour – je ne voyais personne… personne !… jusqu'au jour où je vis…

Il s'interrompit et hésita, vraiment gêné d'avoir à raconter cette histoire fantastique.

— Tu vis quoi ? demanda Oronius impassible.

— Un visage de femme… rien qu'un visage dans un halo de brouillard.

Oronius répéta lentement :

— Un visage de femme !

Il paraissait déçu.

S'était-il attendu à autre chose et la précision de Jean Chapuis le déroutait-elle ?

— Connue ou inconnue ? demanda-t-il laconiquement.

— Complètement inconnue, maître… Pour la première fois de ma vie je voyais cette image et j'ajoute, jamais je n'en ai contemplé l'original… s'il existe.

— S’il existe ! approuva Oronius avec une satisfaction visible.

Sans aucun doute cette restriction correspondait à l’explication que lui suggérait sa pensée secrète.

— Ce visage était d’ailleurs inoubliable, reprit le jeune ingénieur. Beau, mais terrible… un visage d’ange devenu démon.

— Passe ! Ce détail est sans intérêt.

— Depuis lors, il ne cessa de m’obséder. Je le voyais partout… mais *à la condition que je fusse seul…* il ne m’apparaissait seulement que dans la solitude. Ce fut alors que je pus croire à une hallucination, dont je cherchai vainement à me guérir. Elle s’aggrava bientôt, en ce sens qu’une nuit, j’entendis une voix murmurer à mon oreille : *« Quelqu’un te suit des yeux… constamment… constamment… Je suis présente partout où tu vas… Je suis le regard de l’invisible auquel tu ne saurais échapper. Ma pensée t’enveloppe, comme ma volonté. Déjà, tu m’appartiens. Essaie donc de chasser mon image. Elle est en toi ! tes yeux ne pourront plus oublier ! »*

Le jeune homme s’étreignit les tempes d’une main énervée. Et tout le désespoir accumulé en lui par la longue persécution supportée en silence éclata brusquement.

— Ces mots, combien de fois ai-je dû les entendre ! s’exclama-t-il. Ils me devenaient odieux et pourtant je ne les attribuais qu’à une aggravation de mes énervantes fantasmagories : des troubles auditifs accompagnant des troubles visuels. Je conservai cette illusion. Entre temps le discours changea ; j’entendis la voix me dire impérieusement : *« Maintenant, tu m’as vue et tu connais mon pouvoir. Tu viendras me rejoindre, je le veux ! Tu recevras prochainement une proposition*

de départ. Accepte-la ». Trois jours après, maître, un étranger venait m'offrir une situation avantageuse ; il s'agissait de l'accompagner dans un voyage d'études. Jugez de mon exacerbation : la voix semblait avoir prévue cette offre. Pourrais-je croire encore à une simple hallucination ?

— C'était au moins une coïncidence curieuse, émit Oronius pensivement.

— C'était pis que cela ! Naturellement, je repoussai la proposition. Si brillantes fussent-elles, les conditions qu'on m'offrait ne pouvaient me décider à vous quitter. C'eût été en même temps m'éloigner de ma chère Cyprienne. D'autre part, les circonstances étranges qui rattachaient cette offre à mes apparitions ne pouvaient que m'inspirer la plus vive répugnance. Je répondis donc par un refus catégorique et sur lequel on devait perdre tout espoir de me faire revenir.

— Qu'arriva-t-il alors ?

— Se rendant compte de ma résolution, l'étranger n'eut garde d'insister. Mais, quelque temps après, au cours d'une promenade solitaire que je fis, à pied, comme nos ancêtres amateurs de *footing*, un avion s'abattit à quelques pas de moi avec une rapidité d'oiseau de proie. Trois hommes sortirent et se jetèrent sur moi. C'était bel et bien une tentative d'enlèvement.

— Tu t'en es tiré, il me semble.

— Oui… par bonheur, et grâce à vous. En effet, en vue de cette promenade dangereuse, surtout à notre époque où peu de piétons se hasardent sur les routes, je m'étais vêtu de cette combinaison protectrice dont vous êtes l'inventeur et qu'un courant électrique, lancé à volonté, rend fatale aux malandrins. Dès qu'ils eurent porté les mains sur moi, mes

gaillards exécutèrent la plus belle série de pirouettes que clown ou acrobate eût jamais réussie et retombèrent pantelants sur le sol. Ils y demeurèrent inanimés. Moi je m'éloignai paisiblement. Le même soir, je revis le visage, mais irrité et menaçant ; et j'entendis la voix gronder sourdement : *« Tu m'as échappé : prends garde ! »*

— Il fallait me mettre au courant de cela, dit Oronius avec un nouveau froncement de sourcils.

— Je n'osai pas… D'ailleurs, rassuré sur mon équilibre mental puisque j'étais certain de la réalité de la persécution, et tout fier de m'être montré invulnérable, je pensais n'avoir plus grand chose à craindre de mon inconnue. Il devait me suffire de me tenir sur mes gardes ; elle m'y avait invité et j'y étais résolu. L'événement parut justifier ma confiance : le visage cessa de m'apparaître… jusqu'à ce soir.

— Tu viens de le revoir ?

Oronius n'avait pas eu un sursaut, pas même un geste de surprise. C'était un homme d'admirable sang-froid.

— Oui, Maître. Il n'y a qu'un instant, je viens de le revoir et de réentendre la voix. C'était sur la terrasse : elle a prononcé des paroles de menace… à propos de mon mariage. Puis-je prendre cela légèrement ? Je ne suis plus seul en cause… Cyprienne ! Ne la viserait-on pas ? D'étranges pressentiments m'accablent. D'affreux doutes me déchirent. N'ai-je pas eu tort de prendre tout cela aussi inconsidérément ? Que peut l'être mystérieux qui, d'un lieu proche ou éloigné, je ne sais, peut suivre mes pensées et mes pas, peut m'imposer l'illusion de la voir et de l'entendre ? Maître, j'ai besoin d'être éclairé et rassuré. Pardonnez-moi le blasphème que je vais prononcer ; mais la circonstance est trop grave

pour que j'hésite à vous laisser voir l'étendue de mes craintes, dussiez-vous les qualifier de chimériques ou vous en offenser… N'êtes-vous pas d'avis que les effarants prodiges dont j'ai été à la fois le témoin et l'objet, annoncent une science considérable, un pouvoir approchant du vôtre…

— Approchant : le mot est juste, dit avec calme Oronius.

— Vous auriez donc un rival ?

— Approcher ne veut pas dire égaler ; encore moins signifie-t-il dépasser ! riposta le Maître avec une assurance ironique.

— Sans doute ! convint Jean Chapuis, un peu confus. Cependant, il n'en est pas moins terrible de penser que vous pourriez avoir à vous mesurer avec une pareille science… et que peut-être, sur certains points, elle mettrait la vôtre en échec ou causerait de tels malheurs qu'il ne vous resterait que la possibilité de les venger.

— Pas d'enfantillages ! trancha dédaigneusement Oronius. Je n'ai pas de rival au monde… J'ai seulement failli en avoir un… Seulement failli… Autrefois… il y a longtemps, je ne te dirai pas le chiffre d'années… Tu te croirais encore dans tes rêves… En ce temps, un homme s'est dressé en face de moi. Il prétendait m'arracher mon sceptre, m'éclipser, m'écraser… Ce présomptueux était, tu le devines, le démon de l'orgueil ; il n'appartenait pas au genre de ceux qui travaillent pour le bien de l'humanité… Dans ces conditions je n'avais pas à hésiter : j'ai accepté la lutte ; je l'ai vaincu et humilié… Il a disparu…

Une soudaine angoisse ; une angoisse inexplicable et qui lui était *comme suggérée par une force extérieure*, s'empara de Jean Chapuis.

— Cet homme ? Qu'est-il devenu ? cria-t-il presque, malgré lui.

Oronius sourit, en haussant les épaules.

— Dans quel état te voilà !… Que t'importe mon homme ! Dans ton cas, il s'agit d'une femme… d'un visage de femme… L'homme d'ailleurs était…

Sa voix se perdit dans un fracas soudain qui faisait vibrer les murs de verre de la Villa féerique…

CHAPITRE IV

SCIENCE CONTRE SCIENCE

Dans l'état d'agitation où se trouvait Jean Chapuis, le moindre incident devait avoir sur ses nerfs une répercussion fâcheuse et le jeter dans un trouble nouveau.

En entendant ce fracas, à la vérité épouvantable, il en rattacha aussitôt la cause à l'objet de ses préoccupations présentes et imagina une catastrophe.

— Que se passe-t-il ? s'exclama-t-il en se précipitant vers la porte, tout tremblant d'émotion et d'anxiété.

Plus simplement, Oronius s'était placé devant une « plaque parlante » qui devait porter sa question dans tous les recoins de la villa.

— Quelle est la cause de ce bruit ? demanda-t-il d'un ton parfaitement calme.

Une voix obséquieuse, celle de Wiwar, le trop curieux garçon de laboratoire, répondit aussitôt :

— C'est un léger accident, monsieur. L'aérocab de M. de Sainte-Barbe vient de choir sur la terrasse :

— S’est-il cassé quelque chose ?

— Personnellement, il n’a aucun mal. Seul son appareil est fortement endommagé.

— Et comment diantre ce fichu maladroit a-t-il exécuté sa cabriole ? Se croyait-il dans son fauteuil de l’Institut ?

La voix de Wiwar marqua une hésitation.

— M. de Sainte-Barbe prétend être entré en collision avec un nuage.

— En collision avec un nuage ! s’ébahit Oronius, presque égayé par l’énoncé de cet accident fantastique. En vérité, si cet honorable académicien n’était le plus assommant des hommes graves, je le soupçonnerais de vouloir nous mystifier ! Il devait descendre de la lune, j’imagine, et le nuage qui la fait choir était composé des brouillards dont son propre cerveau s’embrume.

— M. de Sainte-Barbe demande à vous voir, redit encore la plaque parlante.

— Flatté de l’honneur… Fais-le descendre, Wiwar, puisque je ne puis me dérober.

Oronius, quittant le poste de communication, se tourna vers Jean Chapuis, qui, rassuré dès les premiers mots, s’était arrêté.

— Tu avais grand tort de trembler, dit le maître. Ce n’était qu’un vieux raseur dégringolant du ciel. La perte n’eût

pas été fâcheuse, s'il avait pu se couper la langue avec ses dents.

Il prit un air gracieux ; M. de Sainte-Barbe entrait, tout bouleversé.

L'émotion consécutive à sa chute, sans doute ! Oronius en jugea ainsi.

Aimablement, il offrit un confortable fauteuil, lequel, à la vérité, aurait pu légitimement effaroucher le membre de l'Institut, car c'était un fauteuil électrocuteur généralement réservé à certaines expériences.

Mais, M. de Sainte-Barbe n'y prit pas garde et s'y laissa choir.

— Ah ! cher ami, si vous saviez ! s'exclama-t-il avec des tremolos dans la voix.

— Remettez-vous, conseilla Oronius ; vous en avez été quitte pour la peur. C'est avoir de la chance.

— Vous parlez de ma chute ? Ah ! pour extraordinaire, elle est extraordinaire !… Pensez donc : heurter un nuage !

— La présence d'un nuage dans notre ciel pur et si soigneusement balayé serait déjà fort surprenante en elle-même, interrompit Oronius, d'un air sceptique.

— Eh bien, c'est un fait ! riposta M. de Sainte-Barbe, piqué au vif par l'ironie. Maître, je vous annonce une chose inouïe… un phénomène météorologique que nous n'avions pas contemplé depuis un quart de siècle pour le moins : des bataillons de nuages accourent vers Paris… *Il va y avoir un orage !*

— Un orage ? pensa Jean Chapuis. Mon père n'en a jamais pu voir. En verrai-je un ?

— Dites-vous vrai ? s'exclamait en même temps Oronius, dont la physionomie expressive parut trahir une joie aussi soudaine qu'incompréhensible.

Un orage ! Un orage au-dessus de Paris !

Comme venait de le dire l'académicien et de le penser l'ingénieur, les Parisiens avaient perdu l'habitude de ce phénomène perturbateur depuis que des courants artificiels nettoyaient soigneusement leur ciel d'ailleurs empli d'une atmosphère savamment dosée et de laquelle étaient exclus tous les éléments de trouble. Un orage ! Cet événement invraisemblable ne semblait pas le moins du monde déplaire à l'illustre Oronius.

— Votre science n'avait sans doute pas prévu sa venue ? ironisa à son tour le vindicatif M. de Sainte-Barbe. Il veut vous prouver qu'il existe encore des vapeurs d'eau à l'état libre. On ne saurait les contraindre toutes à s'enfermer dans vos machines. Ces bohémiens du ciel n'accepteraient pas sans révolte le servage des chaudières, ils ne reconnaissent aucune autorité pas même la vôtre !… Donc un orage se prépare et c'est inexplicable… mais moins, peut-être, pour moi que pour vous.

L'académicien prononça ces derniers mots d'un air singulier : après quoi, il s'interrompit comme s'il s'attendait à ce qu'ils fussent relevés.

— Eh ! laissez venir l'orage dit flegmatiquement Oronius. Il est le bienvenu… J'avais justement le plus grand désir d'en observer un.

Et il échangea avec Jean Chapuis un rapide coup d'œil, dont le sens demeura impénétrable à M. de Sainte-Barbe.

— Vous serez satisfait ! déclara celui-ci de plus en plus agressif. Tudieu ! il m'a semblé découvrir un horizon des plus menaçants. Pour le revoir aussi noir, il faut me reporter au temps de ma lointaine jeunesse… *On dirait que tous les nuages de l'Univers galopent vers Paris.*

— Qu'ils viennent ! répéta Oronius sans sourciller.

Et il ajouta malicieusement :

— C'est sans doute à l'un d'eux que vous vous êtes… heurté ? Voici un bel exploit ! Entrer dans un nuage, passe encore ! Mais *s'y cogner !* C'est un record ! Vous exagérez, mon cher maître !

— Je n'exagère jamais ! riposta sèchement le membre de l'Institut. Et ma parole doit vous suffire ; car je suis un observateur d'esprit critique et nourri des méthodes scientifiques. Si donc j'énonce ce fait qui vous paraît inadmissible et prête à vos sarcasmes : un choc contre un nuage – matière ordinairement inconsistante et impalpable – c'est que ce choc a eu lieu. Je puis ajouter qu'il fut passablement rude.

— Ce nuage enveloppait donc un rocher ?

M. de Sainte-Barbe répondit sérieusement :

— Il se pourrait ! Oui, ma parole ! il se pourrait. Car il me souvient qu'après être entré dans ce nuage d'apparence inoffensive, que le vent semblait pousser vers moi et que le pensais pouvoir traverser sans inconvénient, j'éprouvai tout à coup l'impression de me trouver devant une muraille… Une collision eut lieu. Cet abordage en plein brouillard fit chavirer mon appareil et me précipita sur votre terrasse ;

heureusement toute proche. Tout cela fut tellement rapide qu'il y aurait impertinence de ma part il dire : j'ai vu… Un fait subsiste ! *je me suis heurté contre une surface massive et dure qu'un nuage enrobait.*

— Allons ! je le reconnais, le heurt a dû être dur puisque vous en demeurez troublé, prononça Oronius avec une indulgence assez mortifiante pour M. de Sainte-Barbe. Mais aussi, pourquoi diantre vous promenez-vous dans les nuages ?… avec une vitesse telle que vous ne pouvez les éviter ? De telles prouesses sont indignes de votre caractère.

— Maître, vous cherchez à me vexer, vous n'y parviendrez pas… Si je donnais de la vitesse, c'est parce que je volais vers vous… oui ! littéralement ! s'écria M. de Sainte-Barbe, en bondissant sur ses pieds, et en montrant de nouveau la même émotion qu'à son entrée dans le laboratoire. J'avais hâte de vous voir… de vous dire… Car vous ignorez sans doute ce qui se passe… Les vains bruits du monde viennent mourir contre vos murailles de verre sans les franchir.

— Je n'entends pas me laisser distraire de mes travaux, mon cher collègue.

— Pour les circonstances ordinaires qui sont le fond de nos préoccupations, soit !… Mais, aujourd'hui… aujourd'hui ! c'est vous qui êtes en jeu !... C'est à cause de vous que Paris est affolé…

— Affolé ? Pourquoi donc ? demanda négligemment le maître.

M. de Sainte-Barbe se campa tragiquement :

— À cause de ce défi ! clama-t-il. De ce défi par lequel nous sommes menacés de destruction totale dans les vingt-quatre heures et cela pour prouver au monde que vous n'êtes, vous l'illustre Oronius, qu'une simple mazette incapable de nous défendre… Oui, voilà ce qu'annonce la voix de la Tour, transmettant le message reçu par elle *d'un point inconnu de l'espace*.

— Et cela me viserait, moi ? Que signifie cette folie ?

— Il s'agit d'un défi qu'on vous lance ! riposta avec force de Sainte-Barbe. Voici les termes de ce défi, je les ai notés à votre intention.

Sortant alors un minuscule parlographe, il en déclencha la marche. Une voix, *qui fit tressaillir Oronius dès les premiers mots*, retentit dans la pièce.

« Oronius, Hantzen, n'est pas vaincu. Il a mis les années à profit. Aujourd'hui, certain de sa force, il se proclame ton maître et te lance ce défi : Science contre science, Oronius ! Défends le Monde que je vais détruire parce qu'il t'abrite et a cru en toi. Aujourd'hui je porterai le premier coup. Pare-le si c'est en ton pouvoir. Demain Paris ne sera même plus un monceau de ruines, même pas un amas de cendres ! Car j'éparpillerai ses poussières aux quatre coins de l'espace ! Hantzen te défie d'empêcher cela, savant Oronius ! »

Pour la première fois depuis que Jean Chapuis le connaissait, le Maître permit à son visage de déceler une légère émotion.

Il avait laissé tomber sa tête sur sa poitrine et murmurait d'une voix étrange, mais pas assez haut pour être compris de ceux qui l'écoutaient :

— *Otto Hantzen !…* Ne t'ai-je pas assez corrigé ?… Tu reviens… Tu me provoques encore… À nous deux !

CHAPITRE V

HAINE DE SAVANT

Oubliant ses auditeurs et paraissant abîmé dans une méditation qui devait être faite de souvenirs, Oronius s'était mis à marcher de long en large à travers le laboratoire. Son air farouche et ses yeux concentrés, comme lorsqu'il poursuivait la solution d'un problème ardu, n'étaient point faits pour diminuer l'anxiété qui s'était emparée de Jean Chapuis et que partageait certainement M. de Sainte-Barbe.

L'un et l'autre contemplaient le Maître dont ils attendaient le salut ; en même temps leurs regards imploraient l'explication qu'appelait son attitude. Car il ne semblait que trop certain que l'adversaire d'Oronius était de taille : et le savant l'estimait digne d'attention.

Que fallait-il redouter ? Telle était la question que se posaient Jean Chapuis et M. de Sainte-Barbe. Ce dernier, en dépit des ironies qu'il s'était permis vis-à-vis de son illustre collègue – trop au-dessus de sa modeste personnalité pour n'être pas jalousé – n'était venu de toute évidence que dans le but d'entendre des paroles d'apaisement et d'acquérir la conviction que la menace du mystérieux Hantzen n'était qu'une vantardise prêtant à rire.

Or, les choses ne tournaient pas tout à fait comme il l'avait escompté. Oronius accueillait la nouvelle avec un sérieux de mauvais augure.

Et, ce qui était plus grave, il semblait ne pas ignorer Hantzen. Quel était donc ce personnage qui faisait réfléchir le Maître ?

Pour l'apprendre, et entrevoir en même temps la gravité du péril, Jean Chapuis et M. de Sainte-Barbe attendaient anxieusement les paroles qui allaient tomber des lèvres du savant.

Arrêtant enfin sa promenade, celui-ci fit face à son élève et sa bouche esquissa un sourire bizarre.

— Voici bien une de ces coïncidences qui feraient croire au goût d'ironie du hasard, prononça-t-il. L'homme dont je te parlais quand l'honorable M. de Sainte-Barbe a, par le fracas de sa chute, interrompu notre conversation, cet homme au sujet duquel tu m'interrogeais pour savoir ce qu'il était devenu, c'est celui dont il vient d'être question, c'est Otto Hantzen !

— Quoi ! balbutia Jean Chapuis, en devenant tout pâle. Celui qui s'était posé vis-à-vis de vous en rival et que vous aviez vaincu…

Oronius fit de la tête un signe affirmatif.

— C'est lui, répéta-t-il. Je l'avais obligé à constater qu'il ne m'arrivait pas à la cheville et il était allé cacher sa honte je ne sais où… Bref, il avait disparu et j'aurais été bien en peine tantôt de te répondre. Je ne suis guère mieux renseigné à présent ; mais enfin, il redonne signe de vie ; il a retrouvé son orgueil… et sa jactance… Il me défie !

Se redressent Oronius lança à travers le laboratoire un rire sarcastique, en affirmant :

— Or donc, nous allons nous amuser !

— Croyez-vous qu'il faille prendre la chose en riant ? demanda timidement M. de Sainte-Barbe. Cet Hantzen a prononcé des menaces précises : il annonce la destruction de Paris dans les vingt-quatre heures. Ne pourrait-il réaliser sa menace ?

— Il le pourrait…

— Hé là ! plaisantez-vous ?

— Si je n'étais là pour contrecarrer son œuvre ! acheva orgueilleusement Oronius.

— Mais, hasarda M. de Sainte-Barbe, pourrez-vous le combattre utilement sans connaître ni ses desseins, ni les moyens dont il dispose ?

— Quels que soient ces moyens, je les annihilerai ! trancha le Maître. Oui ! je me fais fort de riposter du tac au tac. Je vous le répète, Otto Hantzen, en dépit de son intelligence – par ailleurs remarquable, je le reconnais – ne fut jamais et ne sera jamais en face de moi qu'un tout petit garçon.

— Acceptons-en l'augure ! dit l'académicien, un peu rasséréné. Acceptons-en l'augure ! Vous m'autorisez à aller porter aux Parisiens terrorisés ces paroles rassurantes ?

— Allez leur dire ceci : Oronius est à son poste, il attend l'ennemi pour le réduire en poudre.

Le membre de l'Institut fit quelques pas vers la porte et se retourna pour adresser une courbette à celui dont il prenait congé.

— Ce sera une terrible lutte ! ne put-il s'empêcher de murmurer. À proprement parler, deux savants viennent de se déclarer la guerre. Puisse l'humanité ne pas payer les pots cassés ! J'imagine que le monde va voir d'effroyables choses.

— Que le monde se rassure ! ricana Oronius. Ce qu'Hantzen cassera, je le recollerai. À ce petit jeu, il n'aura pas le dernier mot.

— Sans doute ! Sans doute ! dit M. de Sainte-Barbe, d'un ton conciliant. Quoi qu'il en soit, personnellement, je préférerais ne pas être cassé… pour n'avoir pas à être recollé.

Il s'éclipsa sur cette parole irrévérencieuse, qui fit froncer les sourcils du Maître.

Oronius demeura seul avec son élève.

— N'es-tu pas plus rassuré que ce vieux serin ? tonna-t-il à brûle-pourpoint.

Le fiancé de Cyprienne soupira.

— Hélas, Maître ! Je dois vous l'avouer franchement, cette succession d'événements me bouleverse et m'inspire les plus vives appréhensions. Puis-je m'empêcher d'être frappé par la coïncidence de ces deux menaces : celle que j'ai reçue et celle qui vous est personnellement adressée ? Ne pouvons-nous craindre qu'elles viennent d'une même source ?

Oronius hocha la tête.

— Je ne sois pas trop comment cela pourrait être, répondit-il. Ta mystérieuse aventure semble bien t'être tout à fait personnelle. Elle ne s'adresse qu'à toi, tu es seul en cause. C'est une histoire de femme ! On t'a distingué ; tu n'as pas répondu à des avances flatteuses mais par trop étranges ; tu les as repoussées. On s'en montre froissé et on prétend t'en faire repentir… Cette rancune est bien féminine, et cela n'a rien à voir avec moi. Car le défi que me lance Otto Hantzen prétend liquider entre nous une vieille querelle, datant d'une époque à laquelle tu n'existais pas encore. Tu vois bien qu'il ne saurait y avoir de lien entre les deux faits. Ton inconnue mystérieuse n'a rien de commun avec mon méchant diable.

— Puissiez-vous dire vrai ! Je suis épouvanté à la seule idée d'une alliance entre ces deux haines… et aussi – il faut bien le dire, puisque mon inconnue a prouvé sa puissance et que vous reconnaissez à ce Hantzen un certain génie – entre ces deux forces !

— Unies ou séparées, je suis de taille à les braver et à les anéantir ! proclama dédaigneusement Oronius. Mais le plus probable est qu'il n'y a aucune corrélation entre ces deux manifestations ; c'est une simple coïncidence qui les a fait se produire presque simultanément… Jusqu'ici, d'ailleurs ton inconnue n'a rien pu contre toi, sinon t'effrayer – ce qui est peu… La menace d'Hantzen n'est pas du même tonneau : j'aurais tort de la prendre pour un enfantillage : c'est donc d'elle que je veux m'occuper tout d'abord. Laisse-moi seul. J'ai besoin de méditer dans le calme le plus complet.

Il poussait doucement vers la porte son élève, qui manifestement conservait son angoisse et ses appréhensions.

Au moment où Oronius ouvrait, un tumulte éclata dans les couloirs de la villa de verre.

— Ah ! je t'y prends une fois de plus, espion du diable ! impudent mouchard ! vociférait une voix indignée. Faudra-t-il donc que je te retourne ta vilaine peau d'olive et que je te pile le noyau pour t'ôter l'envie le moucharder aux pertes ?

Fronçant ses sourcils olympiens, le savant clama d'un ton courroucé :

— Et moi, devrai-je t'extirper la langue pour obtenir de n'être plus importuné par le bruit de tes disputes ? Qu'est-ce encore ?

Tandis parlait, Oronius et son élève s'étaient avancés de quelques pas hors du laboratoire ; ils découvrirent alors le plus singulier des spectacles :

On eût dit une émeute ou mieux encore, une meute acharnée à houspiller un individu au masque olivâtre qui faisait vraiment piteuse figure au milieu du groupe hostile.

La meute se composait d'un nègre, d'un singe, de deux chiens et d'un jeune homme. Tous s'agitaient, piaillaient, aboyaient, criaient, menaçaient et manifestaient la plus éloquente indignation. – ceci selon le mode approprié aux moyens physiques dont les avait pourvus la nature – à l'encontre du masque olivâtre qui se trouvait être Wiwar, le garçon de laboratoire.

L'assaut était manifestement conduit par ce jeune homme dont nous venons de parler : lui seul pouvait être le chef de la bande ; souple, élancé, nerveux et gouailleur, il avait la langue aussi prompte que les poings : c'était un Parigot : il répondait au nom de Laridon et avait pour fonctions,

à la Villa, de s'occuper, en qualité de mécano, de l'entretien et au besoin de la conduite des appareils volants – particulièrement de l'*Alcyon-Car*, le plus perfectionné de tous.

Le nègre, lui, affectait un aspect singulièrement nouveau et dont, jusqu'alors, aucun traité d'anthropologie n'avait signalé l'émerveillante espèce.

En effet, ce nègre était bigarré, des pieds à la tête, de toutes les couleurs du prisme : il devait ce singulier costume en peau naturelle à la fantaisie d'Oronius qui étudiait de temps à autre sur ce fond noir l'action colorante ou décolorante des courants lumineux et s'efforçait de reconstituer par ce moyen le secret des pigmentations des différentes races humaines.

Ce sombre toucouleurs devait répondre au nom de Julep ; mais, en la plupart des cas, il préférait faire le sourd… le paresseux.

Autre pensionnaire voué aux expérimentations de sérum, le singe, un orang-outang de belle taille et d'humeur exquise, accourait sans rechigner quand on prononçait le nom de Bambo. Comme le nègre julep et autant que lui, il adorait le mécano Laridon et lui obéissait au doigt et à œil.

Pipigg et Kukuss, les deux petits *papillons* favoris de Cyprienne folâtraient habituellement dans toute la demeure. Il n'était donc point étonnant qu'apercevant la troupe lancée par Laridon sur Wiwar, considéré par lui comme un mouchard, ils eussent saisi avec empressement cette occasion de s'amuser en mordillant les mollets du garçon de laboratoire.

Tiraillé, secoué, pincé, égratigné et en même temps injurié, Wiwar n'était vraiment pas à la noce. En apercevant Oronius, il se mit à pousser des cris déchirants.

— Au secours, mon bon maître pleurnicha-t-il. On me tue !… On m'égorge !…

— Lâche-le, Laridon ! ordonna Oronius avec autorité.

Intimidé par l'œil du Maître, le mécano obéit, mais ce ne fut pas sans protester.

— Ce n'est qu'un sale espion ! fulmina-t-il. Y a du temps que je l'ai toisé. Même que j'ai prévenu m'sieu Jean ! Si je serais que de vous, patron, je flanquerais cette vermine hors de la tôle… Je viens de le dégoter son vilain museau collé à votre porte. Pour pas que vous le remarquiez, il s'était planqué à plat bidon et il s'est approché comme ça, en rampant.

Le jeune Laridon n'avait aucune affection pour Wiwar ; inutile d'en faire l'aveu.

D'autre part, à la façon haineuse et sournoise dont ce dernier le regardait, on pouvait douter qu'il nourrit vis-à-vis du mécano de plus cordiaux sentiments. Pour approuver les paroles de Laridon, un concert s'éleva.

— Lui mauvais ! glapit Julep.

L'orang gronda, les papillons jappèrent.

Oronius dut se boucher les oreilles.

— Avez-vous juré de m'étourdir ? clama-t-il. Laridon, je te rends responsable de ce tintamarre. Emmène ton équipe et si tu t'avises de venir de nouveau me rompre la tête avec tes stupides propos, je me priverai de tes services. J'ai dit.

Dominateur, son geste imposa la retraite, qui s'exécuta en désordre sous la conduite de Laridon atterré.

— Ben ! grommela-t-il. Il ne manquerait plus que ça ! Moi recevoir mon compte à cause de cet oiseau de malheur !… La crève !… Prenez donc l'intérêt des darons ! On peut dire que le dévouement est à la bonne, ici ! Il ne voit donc pas son manège de cafard, m'sieu Oronius ? Pas besoin de lunettes, pourtant ! Ça crève les mirettes que le Wiwar rôde tout le temps autour du labo. Pour le compte de qui ? Ça serait à savoir !… Mais, moi, c'est comme du flan : je m'en bats l'œil et les pectoraux ! J'ai été rembarré injustement ; il fera chaud quand on me repincera à faire l'argousin ! Le singe vert peut bien arnifler toutes les bouteilles de m'sieu Oronius et lui faire des blagues dans sa tambouille de savant ! Je ne l'ouvrirai plus ! Sufficit ! Je viens d'être servi !… Seulement, je lui garde un chien de ma chienne ! Pas, Pipigg ? Pas Kukuss ? Qu'il rigole à c' t' heure… un jour ou l'autre, je lui montrerai comment je fabrique la marmelade de pruneaux !

Ronchonnant ainsi, il déboucha sur la terrasse, suivi de ses fidèles – le nègre, le singe et les deux papillons.

Prudemment, Wiwar s'était éclipsé vers les profondeurs du sous-sol.

Une accorte brunette aux yeux pétillants salua d'un grand éclat de rire l'apparition du groupe déconfit. C'était Turlurette, la soubrette de Cyprienne.

— Oh ! oh ! lança-t-elle moqueusement… Malborough s'en va-t'en guerre ! Vous voilà passé général en chef, monsieur Laridon ! À qui en aviez-vous donc ! On vous entendait crier de l'appartement de mademoiselle !

— À personne ! répliqua le mécano de mauvaise humeur. C'est pas après M. de Wiwar qu'on pourrait crier,

n'est-ce pas ? C'est un copain tout ce qu'il y a de correct et d'aimable. Si je disais que sa bobine ne me revient pas on me ferait honte sur mon mauvais goût… Alors, s'pas ? y a plus qu'à lui passer la main sur la vertébrale… Mais, à parler franc, j'ai plus de plaisir à vous zieuter le minois que son sale mufle, mam'zelle Turlurette.

Ce disant, il glissait un bras insidieux autour de la taille de la soubrette qui se dégagea d'une pirouette élégante et sûre.

— Mille regrets, cher monsieur Laridon ! Mademoiselle m'attend…

Elle s'enfuit en riant, et en appelant les deux chiens minuscules qui s'élancèrent à sa suite.

D'un geste dépité le mécano congédia Julep et Bambo.

— Rompez, vous autres ! Moi, je vas faire un tour en ville ! J'ai besoin de changer d'humeur. Ça vous fiche en rogne d'être méconnu !

Et le brave garçon s'en fut vers ses hangars.

CHAPITRE VI

UN NUAGE À L'HORIZON

Oronius s'enfermant dans son laboratoire, Jean Chapuis était remonté sur la terrasse et de nouveau s'accoudait à la balustrade.

En dépit de la confiance du Maître, de sombres préoccupations l'assaillaient – des pressentiments, aurait dit un esprit moins solide. Il se laissait donc absorber à tel point qu'il en négligeait d'observer le spectacle pourtant bien remarquable que présentait tout un côté de l'horizon.

M. de Sainte-Barbe avait-il dit vrai en pronostiquant un prochain orage, annoncé par une véritable offensive de nuages ? Peut-être… Du côté de l'Est une menaçante bande noire commençait à mordre la calotte vermeille du ciel illuminé et à lui restituer cette couleur de nuit qu'à cette heure il aurait dû avoir. Mais Jean Chapuis n'y prêtait aucune attention, pas plus qu'il ne remarquait presque au-dessus de sa tête, mais très haut dans le ciel la fixité singulière d'un nuage – un seul – dont le blanc rosé se confondait d'ailleurs assez aisément avec les colorations environnantes.

Le jeune ingénieur aurait pu cependant se souvenir du bizarre accident dont avait failli être victime le membre de l'Institut. N'avait-il pas été causé par ce nuage – ce nuage qui demeurait obstinément immobile et comme ancré dans l'espace, au-dessus de la villa d'Oronius ?

Non ! Les appréhensions de Jean Chapuis étaient intérieures et sans formes précises ; de sorte qu'il ne lui venait pas à l'esprit l'idée de les appliquer à cette réalité, visible, sinon tangible.

S'il s'y fut appliqué, d'ailleurs, il n'aurait pas eu le temps de s'éterniser sur la solution de ce problème.

Une main se posant sur son épaule et une voix douce et tendre caressant soudain son oreille, il abandonna sa préoccupation pour de plus aimables réalités.

Cyprienne s'étant infusé de nouvelles forces dans la chambre de délassement venait de remonter et rejoignait son fiancé.

Mlle Cyprienne Oronius, à l'âge de dix-neuf ans, était d'une rare beauté, bien que n'ayant pas encore atteint son complet épanouissement ; grande, mince, svelte, avec des lignes serpentines que laissaient deviner les légères étoffes de sa tunique à la mode, elle présentait réunies toutes les élégances de la vierge et toutes les séductions de la femme. Au dessus l'un front élevé comme doit être celui d'une personne adonnée à l'étude, se plantait une riche floraison de fils d'or qui ruisselaient sur les blancheurs de son cou et de ses épaules de blonde. Elle avait de la race et ses yeux d'un bleu d'outremer qui savaient sourire ou commander, devaient jeter le trouble dans le cœur de tous ceux sur lesquels ils se fixaient.

— À quoi rêvez-vous ? demanda-telle à l'ingénieur en le gratifiant de son plus doux sourire.

Jean Chapuis tressaillit. Pouvait-il confier à cette délicieuse enfant ses craintes ? Pouvait-il parler de la troublante vision ? C'eût été éveiller en elle deux sources d'alarme, dont la plus cruelle pouvait être celle qui inquiéterait sa tendresse.

Résolu à cacher à sa fiancée les récents incidents, le jeune homme répondit :

— À quoi pourrais-je rêver, sinon à vous, ma chère Cyprienne ?

— Vous aviez un visage bien grave pour un tel sujet de rêverie ! riposta la malicieuse jeune fille. L'avenir de bonheur dont nous avons l'espoir justifie-t-il une aussi mélancolique méditation ? Il est clair… il est joyeux… Rien ne saurait l'assombrir, ni le menacer…

— Rien, acquiesça Jean, en soupirant.

Le nuage, stabilisé, élargissait son ventre au-dessus de leurs têtes. Mais ni l'un ni l'autre ne le voyaient : ils se regardaient.

Et, dans les yeux de sa fiancée, l'ingénieur puisait l'oubli de son angoisse ; il retrouvait une confiance nouvelle.

— Chère Cyprienne ! murmura-t-il avec une tendre ferveur. Près de vous comment pourrais-je douter de l'avenir ? À vous surtout il ne saurait refuser ses sourires.

Jean Chapuis comptait vingt-huit ans, peut-être avonsnous oublié de le mentionner ? Et Cyprienne touchait à son dix-neuvième printemps. À ces âges respectifs, l'homme et la

femme sont assortis pour le mariage ; l'avenir d'un pareil couple est tissé de belles espérances.

Au moment où le jeune homme achevait de prononcer ses dernières paroles, la silhouette bigarrée du nègre polychrome apparut à l'entrée de l'escalier.

— Visite, massa !… Visite, mazelle ! annonça-t-il d'un air componctueux.

— Visite pour qui ? demanda Cyprienne en se retournant et en se mettant machinalement, elle aussi, à parler nègre.

— Pour tous vous deux.

Jean Chapuis intervint.

— Une visite suppose un visiteur… ou une visiteuse. Annonce-nous en le nom. C'est par là que tu aurais dû commencer, mon brave Julep.

Cette mercuriale ne diminua en rien la jovialité naturelle du nègre en mosaïque.

Il annonça en exhibant toutes ses dents :

— Visiteur, massa Jarrousse.

Il y eut un silence ; ensemble, les visages de Jean Chapuis et de Cyprienne se réfrigéraient. Chez la jeune fille, c'était plutôt une sorte d'ennui et de gêne ; tandis que chez l'élève d'Oronius l'inquiétude dominait.

— Que vient faire ce revenant ? murmura-t-il à demi-voix, s'adressant à Cyprienne.

Elle répondit par une moue et suggéra :

— On peut ne pas le recevoir !

Ses yeux tendres, anxieusement fixés sur ceux de son fiancé disaient son ardent désir de lui épargner toute peine et de lui sacrifier la terre entière. Car elle était amoureuse, cette Cyprienne, amoureuse comme toute fiancée devrait l'être.

Rasséréné par ce regard, Jean Chapuis sourit à la jeune fille et répondit :

— Non ! Il vaut mieux apprendre de lui le motif de sa visite. Nous n'avons aucune raison de l'éconduire ; recevons-le tous deux.

Et adressant un signe à Julep :

— Fais monter monsieur Jarrousse, dit-il.

Puis, dès que le nègre eut disparu, il ajouta à demi-voix et lentement :

— Pardonnez-moi, ma chère Cyprienne, ce mouvement de stupide jalousie que vous venez de surprendre. Puis-je oublier que ce Jarrousse, avant de disparaitre mystérieusement, avait rêvé de vous épouser ? Et puis-je ne pas m'émouvoir de cette coïncidence qui le fait reparaître à la veille de notre mariage ?

— Jean, répondit doucement la jeune fille ; j'ai repoussé la demande de M. Jarrousse, vous ne l'ignorez pas, et vous savez aussi qu'il ne m'a jamais inspiré la moindre sympathie. Au contraire ! j'ai toujours éprouvé pour lui une sorte de répulsion… C'était instinctif… Rien au monde n'aurait pu vaincre ce sentiment.

— Je m'en félicite ! dit ardemment le fiancé, en saisissant la main de Cyprienne.

Ils échangèrent un regard confiant. Mais ils se redressèrent brusquement et leurs mains se séparèrent.

Conduit par Julep, Thomas Jarrousse venait d'apparaître sur la porte.

C'était un homme grand, maigre et laid, mais d'une laideur savante, s'il est permis de s'exprimer ainsi : car son front, largement découvert, dénotait une haute intelligence.

De fait, l'ingénieur Thomas Jarrousse, Normand de Cherbourg, avait déjà, à moins de quarante ans, appelé sur lui l'attention du monde scientifique.

N'avait-il pas été, avant Chapuis – et c'était bien ce qui occasionnait l'involontaire jalousie de ce dernier – l'élève d'Oronius ?

Comme Jean, il avait vécu dans l'intimité du Maître, comme lui il avait subi le charme de Cyprienne. Il avait été le premier à ambitionner d'épouser la jeune fille.

Oronius appréciait son intelligence.

Cyprienne y était moins sensible.

Jarrousse, il faut le reconnaître, n'avait rien de séduisant.

De caractère, c'était un homme renfermé, parlant peu, ne confiant ni ses désespoirs, ni ses espérances – très travailleur, c'est vrai, mais plus mystérieux encore.

Pendant un temps, sa recherche n'avant pas été découragée par Oronius, il avait espéré obtenir la main de l'héritière du Maître.

Mais, consultée, celle-ci, d'un mot fort net et définitif, avait découragé sa belle ardeur, anéanti ses espérances.

Le soir même de ce refus, Thomas Jarousse abandonnait, après de brefs adieux, la Villa féerique de Belleville et depuis nul n'avait entendu parler, de lui.

Qu'était-il devenu ? Pourquoi revenait-il ?

Jean Chapuis, tout autant que Cyprienne, était parfaitement en droit de se poser ces questions.

Un fait était certain : il arrivait d'un long voyage : son costume en fournissait la preuve. Une sorte de blouse combinaison l'enveloppait et il portait sur la tête une coiffure d'aviation fixée par une mentonnière.

Il n'avait pas embelli. Oh ! non ! De petits yeux enfouis sous des arcs sourciliers très fournis, broussailleux, un nez en bec d'aigle, les pommettes brutalement anguleuses, une épaisse barbe d'un blond fauve retombait en fleuve sur sa poitrine osseuse.

Dégrafant sa coiffure, il esquissa un salut assez gauche et dans les regards qu'il jeta, d'abord sur Cyprienne, puis sur Chapuis, on eût pu lire des sentiments bien différents : une passion invincible pour la première ; la plus féroce des haines pour l'autre.

Cyprienne frissonna ; les idées de Jean Chapuis s'assombrirent.

D'un ton dégagé et qui voulait affecter l'aisance, Jarrousse entama la conversation de la sorte :

— Vous m'excuserez, mademoiselle, de vous faire à l'improviste cette visite à laquelle vous ne vous attendiez

probablement pas. Je n'ai guère été prodigue de mes nouvelles… Constatez pourtant que je gardais de vous le meilleur souvenir puisque je profite d'un passage à Paris pour venir m'enquérir de votre santé et vous apporter mes félicitations… En effet, de loin j'ai appris vos fiançailles avec monsieur Chapuis.

De nouveau, il jeta sur le couple un regard sinistre cette fois.

— Vous êtes trop aimable, balbutia Cyprienne sans la moindre conviction.

Quant à l'ingénieur, malgré son urbanité coutumière, il ne parvenait pas à prendre sur lui de prononcer la moindre phrase de politesse.

Son instinct l'avertissait qu'il était en présence d'un ennemi.

— Que d'apparitions de mauvais augure se succèdent aujourd'hui ! songeait-il, le front plissé. L'inconnue mystérieuse !… Ce Jarrousse !… Cette coïncidence pourrait frapper un esprit plus impressionnable que le mien… Certes, cet homme est moins à craindre que la femme… Mais c'est égal !… C'est égal !… Il me déplaît.

— Puis-je m'informer de vos nouvelles ? poursuivit Jarrousse, en contemplant Cyprienne avec une complaisance si marquée qu'elle irrita la jeune fille autant que son fiancé. En vérité, mademoiselle, elles doivent être excellentes ; car vous avez encore embelli, ce qui semblait pour le moins impossible.

— C’est plutôt à vous qu’il faudrait demander des nouvelles de votre existence, coupa la jeune fille. Votre disparition avait donné naissance à bien des hypothèses.

Un imperceptible recul du menton de Jarrousse communiqua à la cascade flamboyante de sa barbe une sorte de petit flottement.

Ses yeux jetèrent une lueur et un singulier sourire effleura ses lèvres.

— On avait grand tort de se mettre en peine de moi, riposta-t-il. Je crois avoir assez passablement employé mon temps et travaillé en vue de l’avenir… d’un avenir maintenant tout proche.

Le ton dont il accentua cette dernière phrase fut tel que les fiancés tressaillirent.

Mais, se rendant peut-être compte de cette impression et désirant vraisemblablement l’effacer, le visiteur s’empressa de reprendre un air enjoué :

— Comment se porte le Maître ? Me sera-t-il donné de le saluer ? Ayant eu connaissance, oh ! tout à fait par hasard, du terrible défi dont il est l’objet, c’est pour lui que le viens. Oui, surtout pour lui… À la veille des effroyables événements qui ne peuvent manquer de se produire, comme ces compétitions, appuyées par des armes scientifiques menacent sa sécurité… et la vôtre… j’ai tenu à venir lui apporter l’assurance de ma profonde sympathie.

Jean Chapuis le fixait avec insistance. Son regard en disait long sur ses pensées secrètes.

— Vous vous exagérez quelque peu l'importance des propos d'Otto Hantzen, ne put-il s'empêcher de riposter. Le Maître les a accueillis en riant.

— Il a peut-être eu tort ! insista Jarousse d'un ton énigmatique. Avec un inventeur de ce calibre, sait-on jamais s'il faut rire ou trembler.

Jean Chapuis déclara sèchement :

— Oronius le sait !

Jarrousse haussa les épaules et persifla :

— Vrai ! J'admire tant de confiance et je m'incline ! Surhumaine serait assurément ma tâche si j'entreprenais de l'entamer ; je m'en garderai donc… Aussi bien l'avenir est là…

De nouveau le sourire ambigu, paraissant sous-entendre une vague menace, reparut sur ses lèvres, méchamment pincées.

De nouveau aussi, Cyprienne et Jean ne purent retenir un frisson.

— Puis-je présenter mes hommages au Maître ! répéta Jarrousse, visiblement satisfait de l'effet produit.

Cyprienne hésita, et consulta du regard son fiancé. Celui-ci décida :

— Je ne le crois pas !... Non, en vérité, cela me semble tout à fait impraticable… Le Maître s'est enfermé dans son laboratoire et travaille…

Une involontaire curiosité traversa, en éclair, le regard de Jarrousse :

— Une nouvelle découverte ?

— Je ne sais…

— Il n'est jamais à court… c'est donc vraisemblable ?

— Peut-être…

Le visage du visiteur redevenait impassible.

— En ce cas, je n'insiste pas, déclara-t-il. Je me ferais scrupule d'arracher à la science la moindre parcelle d'un temps si précieux… et si bien employé. Hélas ! le temps est compté pour tous… même pour Oronius.

Parole ironique et sibylline. Plus fortement encore, Jean Chapuis eut l'impression qu'elle dissimulait une menace.

— Toi, mon bonhomme, tu en tiens pour Hantzen et je ne serais pas autrement étonné que tu sois de connivence avec lui ! pensa-t-il. Cela d'ailleurs expliquerait ta disparition et l'existence mystérieuse que tu sembles mener. Si mes soupçons sont fondés, tu viens ici jouer un rôle de Judas. J'agis donc sagement en t'éconduisant.

Jarrousse d'ailleurs, sans paraître autrement affecté de son échec, se résignait et s'apprêtait à prendre congé.

— Veuillez présenter mes regrets au Maître, dit-il en s'inclinant devant Cyprienne. Et pour vous, mademoiselle, acceptez les vœux que forme pour votre bonheur un ami sincère… Puissent les graves événements qui se préparent… ou tout au moins qu'on annonce et qu'on craint… vous épargner… et me permettre de vous retrouver belle et radieuse sur mon chemin…

— Mlle Cyprienne est certainement très sensible à la pensée qui vous dicte ces vœux, coupa Jean Chapuis d'une voix énervée. Cependant, rassurez votre sensibilité : elle s'est alarmée à tort. La fille d'Oronius est à l'abri de tout danger présumé ou réel.

— Qui sait ? fit encore Jarrousse en fixant son successeur avec une sorte de bravade.

Et comme cette insolence arrachait à Jean Chapuis un geste de colère, il feignit de ne point le remarquer et se retira.

— Adieu, monsieur… Au revoir, mademoiselle !

Il avait disparu dans l'une des caisses du double ascenseur, toujours en route pour la montée et pour la descente, avec arrêt automatique ou facultatif sur chaque palier.

Tendrement, Cyprienne retenait son fiancé qui avait failli bondir sur l'impudent personnage.

— Jean ! pria-t-elle. Que vous importent les paroles incohérentes d'un jaloux ? Seuls, le dépit et la rage les lui inspirent… Mais ce dépit et cette rage sont impuissants.

— Vous avez raison, ma délicieuse Cyprienne. Nous devons mépriser cette haine… Elle ne saurait nous atteindre… le Maître étant là !

Il attira la jeune fille contre sa poitrine.

Au-dessus du joli couple perdu dans son extase, lentement un nuage passait… un nuage blanc qu'ils ne voyaient pas…

CHAPITRE VII

LA DRAGUE VOLANTE

Tandis qu'il se retirait rapidement, Thomas Jarrousse, au rez-de-chaussée de la Villa, croisa le silencieux Wiwar.

À voix basse, sans se regarder ni s'arrêter, les deux hommes échangèrent ces rapides paroles.

— Le mécano ?

— Parti, répondit le garçon de laboratoire.

— Où il va d'habitude ?

— Oui.

— Bon. Attends-moi dans une heure.

Et Jarrousse quitta la Villa pour remonter dans son avion, tandis que Wiwar s'éloignait de son côté, ombre louche et silencieuse.

Demeurés sur la terrasse, les fiancés n'avaient rien soupçonné de ce dialogue, qui confirmait si éloquemment les soupçons de Laridon.

Ils virent seulement s'envoler et descendre vers Paris l'avion qui emportait l'ancien élève d'Oronius.

— Bon voyage ! murmura Jean Chapuis.

Et ces mots, dont il saluait le départ du prétendant éconduit et plein de rancune, ne devaient certainement pas être pris au pied de la lettre ! Bien qu'il s'efforçât soigneusement de cacher cette impression, pour ne pas attrister ni inquiéter Cyprienne, la visite de Thomas Jarrousse le laissait assombri et l'esprit hanté de noirs pressentiments.

Il avait beau s'en défendre, elle lui paraissait de mauvais augure.

Il lui fallait cependant quitter Cyprienne et redescendre en son laboratoire particulier pour y poursuivre sa besogne personnelle, collaborant aux travaux du Maître.

Laissant donc sa fiancée sur la terrasse, où vinrent aussitôt la rejoindre la soubrette Turlurette et les deux petits chiens papillons Pipigg et Kukuss, il s'engagea sur les marches vaporeuses de l'escalier de verre.

Le laboratoire principal était en pleine action. Là, Oronius, les cheveux au vent, semblable à un noir démon, s'agitait dans son enfer, poursuivant au milieu des reflets aveuglants de ses fours électriques l'expérience à laquelle il avait fait de mystérieuses allusions.

Rentré chez lui, le jeune ingénieur vint s'accouder à une fenêtre. De là il pouvait apercevoir, au bord de la terrasse, la silhouette de sa fiancée se détachant sur le ciel.

Près d'elle, indifférents au caquetage de Turlurette, les minuscules papillons pointaient vers le ciel leurs petites truffes effilées. Ils paraissaient inquiets et semblaient obser-

ver l'extraordinaire invasion des nuages, dont la cohorte se renforçait sans cesse, toujours plus épaisse et toujours plus sombre.

Sur la robe soyeuse et neigeuse de ces lilliputiens vigilants, deux points noirs se détachaient : leurs oreilles. Or ces oreilles pointaient, dressées. On aurait dit aussi qu'*ils écoutaient quelque chose.*

Pourtant, dans le ciel calme, aucun bruit n'était perceptible.

Il n'en était pas de même en bas.

De Paris montait une rumeur sourde, confuse, qui s'enflait, se perdait, revenait, comme la voix de l'Océan battant le pied des falaises.

Sous la mystérieuse menace d'Otto Hantzen, les poumons de l'immense cité semblaient ne plus respirer normalement. Le pouls de Paris était fiévreux son souffle avait des râles.

Penchées sur le parapet, les deux jeunes filles écoutaient l'immense halètement de cette respiration oppressée.

Soudain, Jean Chapuis tressaillit.

Dans le ciel assombri, il lui avait semblé voir les escadrons des nuages de suie s'ouvrir et se refermer, comme s'ils eussent été traversés par un de leurs semblables, plus épais, plus compact, *presque solide*…

Jean se frotta les yeux… Rêvait-il ?

Non, sur la terrasse, les petits chiens, devenus invisibles, aboyaient ensemble et de façon têtue. Il est vrai que les deux

bêtes pouvaient aussi bien injurier de leur jappement rageur le bruit importun qui montait du laboratoire d'Oronius.

Courant prendre une jumelle, le jeune homme revint vers la fenêtre.

Mais, avant d'avoir eu le temps de la porter à ses yeux, il eut une suffocation et devint effroyablement pâle. Au-dessus de lui, s'approchant de la terrasse avec la rapidité fulgurante de l'aigle fondant sur sa proie, arrivait l'inquiétant nuage…

Pipigg et Kukuss, vigilants gardes du corps de la jolie Cyprienne, se mirent à aboyer furieusement.

Braves jusqu'à l'intrépidité, ces sentinelles de manchon, ces infimes pucerons de l'espèce canine, à l'instar du chevalier d'Assas, donnaient l'alarme.

Jean, de son côté, essaya de crier. Aucun son ne put sortir de sa gorge contractée.

Comment n'aurait-il pas été sidéré par ce qu'il découvrait soudain : le nuage trainait à sa remorque *un immense filet d'aluminium !*

Exorbités, les yeux du jeune homme regardaient avec épouvante *descendre du ciel et s'avancer vers la terrasse cet étrange chalut aérien*.

Quelle récolte inhumaine méditaient donc les invisibles pêcheurs qui couraient le ciel embarqués dans un nuage *et draguaient la terre ?*

Guidé par une puissance mystérieuse, le chalut avançait, ouvrant une gueule de brochet mué en épervier : il balaya la terrasse, cassant les arbustes, renversant les caisses et raflant tout ce qu'il rencontrait sur son chemin…

Tout s'y engouffrait ! Tout !… Comme un monstre dévorateur, il aspirait les êtres et les choses.

Spectacle apocalyptique !

La scène qui suivit n'eut que la durée d'une seconde. Elle parut cependant à Jean Chapuis aussi longue qu'un siècle de torture.

Le filet menaçant avançait toujours.

Une table placée devant Cyprienne fut renversée… Affolés, Pipigg et Kukuss tiraient la tunique de leur jeune maîtresse pour appeler son attention sur le péril proche…

Le corps couvert d'une sueur d'agonie, le fiancé fit de nouveaux efforts pour crier. Sa gorge étranglée demeura encore muette.

Alors, un suprême effort l'ayant lancé hors du laboratoire… Il gravit l'escalier quatre à quatre… et déboucha sur la terrasse…

Trop tard !…

Un choc brutal celui – d'un filin tendu en demi-cercle comme la ralingue d'une voile gonflée par le vent – le renversa sur le dos au moment où il mettait le pied sur la plateforme.

Pantelant, meurtri, incapable d'un mouvement, il put voir le cadre inférieur du chalut faucher les deux jeunes filles par les chevilles et les culbuter dans ses mailles brillantes…

Le malheureux ingénieur, pris de folie, et les oreilles emplies d'un afflux de sang, crut percevoir quelque chose d'affreux : leur double cri d'horreur !

C'était fini… La proie guettée par le pêcheur infernal était capturée…

Jean, râlant, s'écroula sur les dalles… évanoui…

Le filet s'élevait dans le ciel, *rentrait dans le nuage*, emportant vers l'inconnu, Cyprienne, Turlurette et les deux papillons, roulés dans les mailles d'aluminium de la diabolique drague volante.

CHAPITRE VIII

UN BAR AU XXIe SIÈCLE

Pour descendre dans Paris, des hauteurs de Belleville – ce qui, en vérité, n'était qu'un simple saut – Laridon n'avait pas besoin d'un appareil de grand parcours. Il s'était donc contenté de se glisser dans une *Libellule* et prenant aussitôt son essor, piqua droit vers la Place de la Concorde, afin de jeter un coup d'œil aux nouvelles du soir.

C'était l'heure où nombre de Parisiens imitaient cette curiosité ; aussi ne s'étonna-t-il pas, en prenant terre aux alentours de l'Obélisque, de trouver la place et les Champs-Élysées grouillant d'une foule dont tous les yeux, fixés vers l'ouest, regardaient dans la direction de *l'Arc de l'Inconnu* (ex Arc de l'Étoile).

Comme Laridon, cette foule était venue là pour « *lire son journal* ».

Il ne faudrait pas entendre cette expression selon le vieux sens qu'on lui donnait jadis. Depuis pas mal d'années on avait renoncé à l'emploi des feuilles imprimées si réduites de format, si péniblement et lentement rédigées et composées. Non ! Les documents de toute espèce – livre ou journal

– étaient maintenant publiés par des procédés moins vieillots, l'invention de Gutenberg, améliorée par Marinoni, avant fait son temps. Désormais, la pensée se conservait et s'exprimait sous deux formes s'adressant l'une à la vue, l'autre à l'ouïe. Les bibliothèques se composaient uniquement de phonogrammes ou de cinégrammes. On ne lisait pas ; on écoutait la voix de l'auteur déclamer son œuvre ; ou bien on suivait sur un écran la succession d'images qui parlaient à l'œil et traduisaient les idées.

En particulier dans le journal, ces deux modes d'expression étaient simultanément employés pour renseigner la foule assemblée en un des centres consacrés – le plus considérable était le ciné-phono-journal de l'Arc, dont les « mugisseurs » extraordinairement puissants pouvaient lancer des nouvelles perçues et comprises par des milliers de personnes. Dans le même temps ses appareils projetaient sur le ciel les événements filmés à des dimensions telles que cinq cent mille spectateurs pouvaient simultanément en percevoir les détails.

Ayant replié et fixé dans son dos les ailes de son appareil volant, Laridon se mêla à la multitude des lecteurs-auditeurs.

Mais à peine eut-il prêté l'oreille aux nouvelles clamées par les « mugisseurs » et laissé errer son regard sur les projections dont s'illustrait le ciel que sa physionomie prit une expression absolument choquée.

— De quoi ? De quoi ? fit-il, à haute voix de son ton traînant de Parigot authentique. Qu'est-ce qu'ils chantent ces ballots-là ? Y a un fourneau qui veut faire un match avec m'sieu Oronius pour le Championnat des Sciences ? Bono ! qu'est-ce qu'il va prendre le particulier !... Eh ! voui,

môssieu ! Parfaitement, madame ma chère ! Pantruche peut roupiller tranquille… sur ses deux esgourdes : le patron se chargera de régler son compte au sieur Hantzen. V'là mon-opinion ! je vous prie de vous infiltrer que j'sais de quoi que je cause, vu que je suis le propre mécano de m'sieu Oronius, en personne naturelle. Faut pas que ça vous épate la petite mère !… Faites comme moi, ne vous bilez pas : il arrivera peau de balle… à preuve je vais m'offrir une tournée au « Bar des Rêves » à la santé du daron et d' la petite daronnesse !

Sans plus s'inquiéter du ciné-phono-journal, assez stupide pour lancer de semblables nouvelles et paraître les prendre au sérieux, le joyeux Laridon remonta vers la Madeleine, dans les environs de laquelle situait l'établissement qu'il venait de nommer.

Que la dénomination de « bar » n'effarouche aucun membre de sociétés de tempérance ! Au vingt-et-unième siècle on ne buvait pas plus qu'on ne mangeait. Il était loin le temps des ripailles et des beuveries et nul poète de peur de n'être point compris ne se serait avisé de mettre en vers hexagonaux ou polyédriques qui étaient, au goût de l'époque, le fin du fin de la forme poétique, les plaisirs de la table ou les joies bachiques.

Ah ! le brave Ponchon ne se serait guère égayé à cette époque. La passagère sécheresse de l'Amérique n'était que flagornerie auprès de l'intégrale abstention d'aujourd'hui.

L'usage des repas – cet usage dont on disait jadis qu'il remontait à la plus haute antiquité – n'avait plus aucune raison d'être. Les contemporains d'Oronius auraient été profondément choqués si quelque malappris se fut livré devant eux au répugnant exercice de la mastication.

Ils l'auraient assurément traité de sauvage. Et d'ailleurs il lui aurait été bien difficile à ce rétrograde de satisfaire des goûts aussi primitifs puisque les aliments ne se présentaient plus que sous la forme de gouttes ou de solutions liquides qu'on injectait directement dans l'organisme au moyen de seringues *ad hoc*.

Les animaux domestiques eux-mêmes étaient soumis à ce régime.

Privée de ce plaisir qui était aussi un repos, l'humanité, cédant sans doute à l'impérieuse réclamation des instincts ancestraux, avait bien été obligée de lui inventer un remplaçant qui fût en même temps un équivalent. Notamment en ce qui concernait l'habitude de boire, rayée du programme de vie du XXIe siècle, il avait pourtant bien fallu convenir qu'on ne buvait pas jadis uniquement peur s'humecter les tissus, mais aussi – et fort souvent – pour puiser dans les boissons variées et en majorité alcooliques qu'on absorbait alors, une excitation cérébrale destinée à soustraire pour un temps donné l'esprit aux réalités plates au fâcheuses.

Or, échapper à la vie – à la conscience de la vie – est, il faut le reconnaître un profond besoin humain. Et c'est dans ce besoin qu'il fallait chercher la raison d'un fait incontestable : l'excessif développement, dans cette société ultra-civilisée et intellectuellement fort supérieure à ses devancières, du goût des *Paradis artificiels*.

Non point que dans le Paris d'Oronius on usât d'éther ou de morphine, ni qu'on prisât la *coco*, qu'on fumât le *kief* ou l'opium, ou encore qu'on mâchât le *hachisch*.

On avait mieux…

Et c'était le « Bar des Rêves »… dont Laridon poussait en cet instant la porte.

Paris, comme toutes les villes de l'Univers, comptait un certain nombre de ces établissements. Leur aspect intérieur et leur aménagement ne rappelait d'ailleurs en rien les anciens *cafés.*

Point de ces petites tables de bois ou de marbre, autour desquelles circulaient des garçons arrogants, promenant au-dessus des têtes humblement courbées la menace des plateaux chargés de verres et de flacons.

Le « Bar des Rêves », à l'intérieur duquel régnait une demi-clarté mystérieuse et douce, ombres bleues et reflets roses tombant, de lampes voilées, sur un amas de divans, de coussins et de tapis, offrait aux regards le silence et le recueillement d'un temple.

On n'y venait pas discuter ni gesticuler, mais simplement rêver – c'est-à-dire se transporter dans un irréel façonné au gré du subconscient du rêveur.

Indifférents à tout ce qui les entourait, les clients de ce singulier bar étaient couchés autour de la pièce, engourdis dans la béatitude de leurs songes. Tous portaient sur leur visage le « *masque inhalateur* » qui leur procurait ces songes, librement choisis.

En passant la porte, Laridon avait reçu du « barman » un de ces masques qu'il s'appliqua aussitôt : puis, prenant soin de ne heurter aucun des corps étendus sur les épais tapis, le nez en l'air, il entreprit une excursion autour de la salle. Tout en marchant, il consultait de petites étiquettes discrètes fixées aux parois au-dessus de l'orifice des réservoirs.

Disons-le de suite, ce n'était pas curiosité, mais bien dans le but de fixer son choix sur une *consommation* appropriée à ses goûts, ceci en plaçant le tuyau de son inhalateur à la valve d'un des réservoirs.

Les étiquettes donnaient le nom des nouveaux alcools ou gaz alcooliques. Il y avait le *gaz hilarant* et les *vapeurs mélancoliques ;* les *effluves de poésie ;* les *radiations d'héroïsme, de passions*… Tous les mirages, toutes les aspirations, tous les états d'âme pouvaient traverser un cerveau, à condition qu'il se soumit à l'action du courant, des radiations ou des gaz appropriés. Une étude minutieuse avait déterminé l'action que chacun d'eux pouvait avoir sur les cellules cérébrales et catalogué les sensations. C'était ainsi que le « Bar des Rêves » pouvait débiter à sa clientèle toute la gamme des joies et des douleurs artificiellement obtenues, la mélancolie, le lyrisme, l'enthousiasme, l'exaltation…

On pouvait même – et toujours artificiellement, sans nul préjudice pour le corps – se donner l'illusion de goûter aux anciennes joies des humains – si grossières ! si matérielles !… Oui, on avait la faculté de s'offrir les sensations (ou les malaises !) qu'ils éprouvaient lorsqu'ils sortaient de table après un repas trop copieux ou lorsqu'ils s'étaient livrés à des libations exagérées : on pouvait se gaver, s'enivrer !

Mais ce genre de béatitudes avait peu d'amateurs : seule la curiosité d'une expérience qu'ils recommençaient rarement, faisait s'arrêter devant le réservoir *ad hoc* les chercheurs de sensations.

Laridon n'appartenait pas à la catégorie arriérée de ces dégénérés derniers et fort rares représentants d'une espèce qui avait fait la célébrité de Montmartre.

Bien portant et d'humeur gaie, il demandait généralement aux excitants du bar de l'emporter sur les ailes de rêves roses vers les joyeux vagabondages de l'imagination à travers des décors merveilleux.

Il s'arrêta donc devant une étiquette portant ces mots alléchants : « Rêves de fortune et de gloire », fixa le tube de son inhalateur à la valve et, poussant un soupir d'aise, s'étendit sur un amoncellement de moelleux cousins.

Des minutes s'écoulèrent… Laridon avait perdu peu à peu la notion du temps.

Cependant – le contenu du réservoir le mystifiait-il ? – ses sensations n'étaient pas du tout celles qu'il avait escomptées.

Sans doute, cela avait parfaitement commencé ; mais brusquement, au milieu d'un rêve enchanteur qui le transformait en conquistador des étoiles, il était retombé sur la terre et, depuis ce moment, les impressions désagréables ne cessaient de se succéder. Ne se sentait-il pas en proie à un étrange vertige ? Il lui semblait que son cerveau s'emplissait de vapeurs nocives ; ses idées se troublaient : autour de lui tout grimaçait, se heurtait, tournait et il se laissait gagner par la plus méchante des humeurs.

Vraiment furieux et déçu, s'il en avait eu la force il aurait injurié le tenancier du bar pour s'être permis de mettre en service des produits frelatés et d'aussi exécrable qualité.

Hélas ! vouloir et pouvoir sont deux ! Les moyens de procéder à cette exécution méritée lui manquaient ; il se sentait la langue pâteuse et presque aussi paralysée que les idées.

D'où diantre cela provenait-il ?

Soudain son regard embrumé, en se promenant maussadement sur tous objets environnants, atteignit et fixa l'endroit de la paroi où s'adaptait le tuyau de son inhalateur. Et, machinalement, il déchiffra l'étiquette.

Ô stupeur ! Qui donc lui avait joué la méchante farce de déplacer le tuyau ?

Au lieu des mots élus par lui comme prometteurs d'enchantements : « *Rêves de gloire et de fortune* », voici ce qu'il lisait maintenant sur le réservoir dont il aspirait les vapeurs néfastes :

— Fumées d'alcool !… Ivresse.

L'innocent Laridon était en train de se « pocharder » à son insu !

D'un héroïque effort, il arracha son masque, poussa un juron et tenta de se lever.

Présomptueux mécano ! ses jambes étaient en dentelles, molles, vagues, flottantes et se refusaient obstinément à le soutenir ; il s'écroula.

Alors un éclat de rire moqueur retentit près de lui.

Laridon pouvait encore faire évoluer ses yeux : il les tourna aussitôt vers l'endroit d'où partait ce rire et vit… oh ! rien d'extraordinaire. Il vit sur les coussins proches le corps d'un autre consommateur. Celui-ci était probablement arrivé pendant son voyage au pays du rêve, car il ne souvenait pas l'avoir remarqué à son arrivée.

Ce voisin, un rouquin d'aspect fort peu sympathique, par la façon moqueuse dont il fixait présentement le pauvre Laridon, se serait certainement attiré les invectives du mécano si ce dernier avait été en pleine possession de ses moyens.

Mais, celui-ci tentait en vain de se relever et de grommeler des injures.

L'inconvenant inconnu se pencha sur lui, ramassa le masque et agissant avec une liberté grande, un sans-gêne abasourdissant, le replaça sur le visage du pauvre garçon.

— Qu'est-ce donc ? On veut faire le méchant, ricana-t-il, heureusement, on ne peut pas. J'y ai pourvu… Plains-toi donc ! Je t'offre une de ces « cuites » mémorables dont nos arrières grands-parents avaient seul le secret. Tu vas pouvoir te croire rajeuni d'une vingtaine de lustres et s'est à moi que tu le devras… Allons ! encore un petit verre de schnick… et puis un autre… et un autre encore !… Bois donc, ami Laridon ! À notre époque on ne sait plus boire… Bois ! c'est ma tournée… Pendant que tu cuveras ton ivresse, je vais, moi, aller m'occuper de ton illustre maître Oronius… Pour Jean Chapuis, je pense qu'à cette heure il doit avoir suffisamment de tablature et qualifié, comme il se doit, ta stupide absence. Repose en paix, *mio caro*. Il vaut bien mieux pour ton repos que tu ne sois pas mêlé aux événements qui vont se dérouler là-bas.

Sur ces paroles énigmatiques, s'étant assuré de la parfaite, innocuité de l'ivrogne malgré lui, l'inconnu l'entendant ronfler, se releva avec prestesse et s'éloigna discrètement en pensant :

— Comme la robe de Nessus du dénommé Hercule, son masque lui tient bien à la peau. L'imbécile ne nous gênera pas.

Pourtant cette confiance était mal fondée, car à peine avait-il disparu que notre héroïque Laridon se redressait sur ses genoux, et, d'un suprême effort, arrachait du réservoir de vapeurs alcooliques le tube de son inhalateur.

Cela réussi, le brave garçon retomba sur le dos et demeura quelques instants immobile, haletant et geignant.

Les paroles de l'inconnu avaient terriblement retenti à son oreille et provoqué en lui une émotion telle que son ivresse s'en était trouvée partiellement dissipée. Aussi avait-il pu puiser dans la supertension de sa volonté ranimée, la force de jouer cette comédie qui devait le délivrer de la présence de l'infernal personnage.

Ayant profité de sa disparition pour se soustraire à l'action néfaste du poison. Laridon se concentra à nouveau afin de lutter contre les brumes le l'ivresse. Après un moment de ce travail cérébral contre la matière défaillante, lorsqu'il crut avoir accumulé des forces suffisantes, avec précaution il se leva, se roidit, et entreprit, tout vacillant qu'il était, de faire à nouveau le tour de la salle illustrée d'ins–criptions indicatives.

Il approchait du terme de sa ronde et commençait à désespérer de son étoile quand, devant la dernière étiquette – la dernière ! – il se pencha en poussant un grognement de satisfaction.

— Ammoniaque, venait-il de lire.

Alors, il se remit à inhaler, avec délices, tout en se félicitant d'avoir appris par le hasard d'une lecture, l'usage qu'on faisait jadis des vapeurs ammoniacales pour dégager de leurs brumes le cerveau des buveurs.

— Il y a un Dieu pour les ivrognes ! aurait-il pu s'écrier s'il n'avait ignoré ce dicton périmé.

Quelques instants plus tard, titubant encore, mais l'esprit suffisamment lucide et les jambes plus dociles, il pouvait quitter le « Bar des rêves », se jurant bien qu'on ne l'y reprendrait pas de sitôt. Dehors, il déploya les ailes de sa *Libellule*, mit le contact et prit l'air.

Dame ! son vol était bien un peu zigzagant et de nature à inquiéter ceux qui le croisaient ; mais il n'en réussit pas moins à atteindre sans encombre la Villa féerique.

Se doutant que la Villa devait être le théâtre d'événements insolites et qu'il ne pourrait intervenir utilement si son retour n'était secret, le brave garçon descendit prudemment derrière les hangars.

Comme il atterrissait, il dut se faire violence pour étouffer une exclamation.

À quelques mètres de lui dans le jardin, au bout de la perspective d'une allée bordée de rosiers géants, deux silhouettes silencieuses se glissaient vers la porte basse d'une entrée généralement inutilisée. Laridon sourit. Les indiscrets allaient se casser le nez ! Mais non, d'un geste familier, l'un d'eux ouvrit cette porte et entraina son compagnon vers l'intérieur.

Dans l'intrus introduit de cette façon clandestine et mystérieuse chez le savant Oronius, Laridon, avec un sursaut de

colère, venait reconnaître l'individu du « Bar des Rêves » – celui-là même qui l'avait aussi perfidement empoisonné.

Quant à l'introducteur, il n'était autre que Wiwar.

— Attends bandit ! Attends ! gronda Laridon en s'élançant. Par malheur, il avait parlé trop fort.

Wiwar l'entendit, se retourna et pâlit.

— Comment ce diable est-il encore debout ? murmura-t-il avec épouvante. Ma foi, tant pis pour Jarrousse ! Il va y avoir de la casse et je n'aime pas ça !

Et prenant ses jambes à son cou, il s'enfuit.

À cet instant précis, un effroyable éclair zigzaguant dans la nue parut descendre sur la villa. Au-dessus de Paris, par bataillons imposants, de noirs nuages évoluaient.

L'orage prévu par M. de Sainte-Barbe éclatait dans toute sa violence…

Mais, chose stupéfiante, *l'éclair ne fut suivi d'aucun coup de tonnerre*.

Laridon avait d'autres chats à fouetter ; il négligea de s'étonner et même de s'apercevoir du phénomène.

Surpris par la fuite de Wiwar, il hésitait.

Devait-il le poursuivre ou s'occuper de l'autre, qui venait de disparaître dans l'intérieur de la villa de verre.

Il allait sans doute se décider pour cette dernière solution, lorsque la voix de Jean Chapuis retentit au-dessus de sa tête. Elle appelait au secours… Alors, Laridon oublia tout pour répondre à l'appel de son maître.

CHAPITRE IX

L'ORAGE ARTIFICIEL

L'évanouissement de Jean Chapuis, causé par sa chute, n'avait duré que quelques secondes. Une volonté inconsciente et comme latente, agissant sur cerveau à l'instar d'un puissant réactif psychique, le rappela presque instantanément au sentiment de la situation incroyable et des dangers qui menaçaient sa fiancée.

Ce fût la première pensée qui s'imposa à son esprit lorsqu'il rouvrit les yeux sur la terrasse de la villa d'Oronius.

— Cyprienne ! gémit-il en tentant de se relever.

Au-dessus de sa tête, dans le ciel, le nuage ravisseur ne formait maintenant qu'un point blanc, parmi tous ceux qui cernaient maintenant Paris, à plus forte raison la drague volante remontée dans ce brouillard avec ses captives, n'était-elle plus visible.

Le jeune homme aurait pu croire avoir fait un mauvais rêve.

Hélas ! il n'était que trop certain de l'horrible réalité. Il avait vu de ses yeux l'impitoyable filet descendre du ciel, ba-

layer la terrasse, renverser et emporter, prises dans ses mailles, sa bien-aimée Cyprienne et la dévouée Turlurette.

Un coup de chalut aérien !

Quelle fantastique vision !

Jean s'imaginait entendre encore les aboiements furieux des deux petits chiens Pipigg et Kukuss. Où étaient-ils ces courageux pygmées ? Sans doute avaient-ils partagé le sort de leur jeune maîtresse.

Pouvait-il, dans ces conditions, conserver une autre préoccupation ? Tout s'effaçait devant cette obsédante pensée :

— Voler au secours de Cyprienne !

Il ne voyait pas l'étrange orage déchaîné au-dessus de la capitale, ni les longs éclairs silencieux qui paraissaient envelopper la villa d'Oronius. Que lui importait désormais ce phénomène ?

Son spectacle aurait dû pourtant lui rappeler la menace d'Otto Hantzen.

N'en était-ce pas l'exécution ? Jamais de mémoire d'homme on n'avait vu s'accumuler d'aussi monstrueux prémices. Que serait le déchaînement de cette perturbation atmosphérique ? Quelle singulière discipline animait ces nuages marchant comme à l'assaut ! On aurait dit qu'une volonté consciente, *une volonté humaine en dirigeait les vagues.*

Fallait-il donc y voir la réalisation de la volonté annoncée de détruire Paris ? La première preuve fournie par Otto Hantzen de la puissance de sa science serait-elle donc l'effrayant phénomène du premier *orage artificiel ?*

Mais, cette vision terrible – dont Jean Chapuis devait se souvenir plus tard – était pour le moment éclipsée par l'enlèvement de Cyprienne. Cela seul comptait à ses yeux. Pour tout le reste il était frappé d'une amnésie que l'amour expliquait et excusait tout à la fois.

Chancelant, il se traina jusqu'au bord de la terrasse et, réunissant ses forces, appela à pleine voix.

— Laridon !… Julep !… Au secours !… L'*Alcyon-Car !…* Tout de suite !… Tout de suite !

Penché sur la balustrade, il épia l'effet de ses appels. D'en bas, une voix monta.

— Qu'y a-t-il, patron ?

— Une chose terrible ! répondit fiévreusement le jeune ingénieur. Obéis sans tarder… L'*Alcyon-Car…* Vite ! vite ! C'est une question de vie ou de mort.

Ainsi stimulé, le mécano héla Julep :

— Eha ! Au galop, boule de neige.

— Seront-ils prêts à temps ? se lamentait Jean Chapuis, en levant ses yeux angoissés vers le nuage ravisseur, qui fuyait parmi le déclanchement de l'orage.

Emporté par sa fougue et par son désespoir il ne se demandait pas quel ennemi il trouverait au sein du nuage artificiel, ni si il serait de force à l'attaquer. Il avait vu… sortant de ce nuage, le filet d'aluminium rafler ses proies. Donc, il y avait là-dedans un ennemi… une machine diabolique à laquelle le grappin d'abordage de l'*Alcyon-Car* pourrait s'accrocher.

— Pi-ouit ! cria-t-on d'en bas.

En même temps un ronflement puissant, partant du sol et s'élevant vers la terrasse, apaisa l'ingénieur. Monté par Laridon et par Julep l'*Alcyon-Car* prenait son vol. Il grimpait vers le ciel presque verticalement, frôlant les murailles avec une témérité à donner le frisson.

Deux secondes plus tard, le merveilleux appareil planait au-dessus de la terrasse. Jean Chapuis saisit à deux mains les cordages de l'échelle flexible que venait de lancer Laridon ; il l'escalada légèrement et prit place dans la cabine auprès de ses compagnons fidèles.

— En route !… En route ! ordonna-t-il.

Il avait hâte de se lancer dans l'inconnu. Était-ce témérité folle ?

En tous les cas, l'*Alcyon-Car* représentait un fameux atout ; c'était vraiment la merveille de cette époque qui se vantait d'avoir achevé la conquête, entreprise par ses devancières, de l'infini du ciel.

Aux courses aventureuses, il n'existait plus de limites ; *des cloisons isothermiques et des générateurs d'atmosphère* permettaient d'aborder les altitudes les plus vertigineuses ; l'emploi d'appareils *radiogènes,* donnant naissance à des forces combinées de courants magnétiques, électriques ou radio-actifs, capables, en s'appliquant à un point ou à une surface donnée de contrebalancer *n'importe quelle action extérieure, fût-ce celle de la pesanteur ou des courants aériens,* assuraient aux appareils le libre parcours selon une trajectoire fixée d'avance, ou l'immobilité absolue en un point quelconque de l'espace.

Or, à ces avantages, l'*Alcyon-Car* en joignait quelques autres, qui lui permettaient d'évoluer dans tous les milieux et de se transformer, selon les besoins de ses occupants, en coursier terrestre, ou en poisson de surface ou de fond, après avoir été le plus rapide et le plus intrépide des oiseaux.

C'était l'*Avion-Protée*, tour à tour avion, auto, canot, ou sous-marin.

On conçoit que connaissant la merveille scientifique qu'était cet appareil, aucun de ceux qu'il allait emporter vers l'aventure n'hésitait à se lancer en avant.

— Ça va ! avait répondu Laridon. On ne demande qu'à en mettre, m'sieu Jean… J'aurais pourtant cru qu'il y avait plus à faire à la maison que dans les airs. Sufficit ! vous y voyez plus clair que Bibi… car, pour des raisons que je vous conterai quand on aura le temps, j'ai du vertigo dans la boussole ! Mais la poigne reste solide… Dites-moi seulement le point de direction.

La main de l'ingénieur se tendit.

— Ce nuage ! gronda-t-il. Ce nuage blanc qui s'éloigne, *alors que tous les autres s'en viennent vers nous*… C'est à lui que nous en avons ; il faut l'atteindre !

— On l'atteindra ! assura Laridon. Il a beau filer, faudra bien que nous l'ayons !… Parbleu ! vous avez raison : quel mic-mac fait-il ce clampin ? C'est curieux de le voir se trotter comme ça au lieu de rester avec les camarades… Eux ont tout l'air d'en vouloir à Pantruche !… Est-ce que ce ne serait pas, des fois, un *nuage automobile ?*

— Tu ne crois pas si bien dire, affirma Jean Chapuis d'un air sombre. Ce nimbus n'est pas une vapeur ordinaire, il

constitue certainement une invention diabolique mise au service de la haine d'un ennemi… que nous allons combattre.

— Combattre ? répéta Laridon.

À peine remis du trouble que lui avait laissé son aventure du « Bar des Rêves », mais songeant toujours aux menaces de l'inconnu, les paroles de Jean le surprenaient médiocrement. Il s'y attendait.

— Oui, à combattre… où tout au moins à affronter ! répéta Jean Chapuis, plus gravement encore. Tu vas comprendre l'importance que j'attache à rejoindre ce nuage, quand je t'aurai expliqué le terrifiant spectacle qui m'a jeté dans l'état où tu m'as trouvé. Ô ma rage impuissante de voir… d'assister… de toucher presque à ce crime sans pouvoir intervenir !… Ah ! mes pressentiments se sont bien cruellement réalisés et mon bon maître avait grand tort de ne pas davantage prendre au sérieux mes confidentes.

— De quel pressentiment parlez-vous donc, m'sieu Jean, et de quel crise ? questionna le brave mécano, très ému par cette visible douleur.

Ne voyait-il pas l'ingénieur tendre ses poings crispés dans la direction du nuage fuyard ? Qu'emportait donc ce nuage ? Que s'était-il passé sur la terrasse avant les appels de Jean Chapuis ? Il allait le savoir.

Et Julep aussi. Ce bon noir bigarré, effaré de ce qu'il entendait, roulait des yeux blancs, et, chose moins commune, il rougissait, pâlissait ou prenait une teinte plus foncée, l'émoi modifiant simultanément les diverses couleurs dont se bariolait sa peau.

D'une voix altérée par la douleur, Jean Chapuis leur fit alors le récit du drame rapide qui s'était déroulé au-dessus de la Villa féerique… Il dépeignit l'angoissant effroi qui s'était emparé de lui quand il avait vu descendre le chalut d'aluminium envelopper et emporter dans les airs sa chère Cyprienne…

Laridon poussa un cri. Il comprenait le sens des paroles de son antagoniste du bar.

— On a enlevé Mlle Cyprienne ?

— Sous mes yeux !… Et je n'ai pu m'y opposer ! Je n'ai pu la défendre ! fit Jean Chapuis avec des larmes dans la voix. Avec la vitesse de l'éclair ou de l'aigle ravisseur, le filet emporta sa proie… La fidèle Turlurette, victime de ce rapt odieux, partage, avec les deux petits chiens, le sort de ma fiancée !

Un rugissement sortit de la gorge du mécano.

— Turlurette aussi ?… Alors, elle est là-dedans ? Ce flocon diabolique l'emporte !

— Hélas ! mes yeux ont vu.

Assurément, la jolie Turlurette inspirait au compagnon du jeune savant un intérêt assez vif ; car sa colère éclata en tempête.

— Oh ! mais ça ne va pas se terminer comme ça ! Enlever Turlurette !… Ça dépasse les frontières de l'imagination !… Faites excuse, m'sieu Jean ! Je ne veux pas dire que Bibi s'en battrait l'œil si l'on ne s'était attaqué qu'à mam'zelle Cyprienne… Vous connaissez mon cœur ! C'est franc ! Pour vous et m'sieu Oronius, sa petite famille comprise, je me ferais casser le portrait… Mais, je peux bien

vous avouer que Turlurette, ça me touche en plein palpitant… là !… Oui, ma parole ! ça me porte une beigne d'apprendre qu'on vient de l'escamoter, c'te gosse ! Et je voudrais tenir les croquants qui se sont livrés à cette plaisanterie saumâtre. Foi de Laridon, ils feraient la connaissance d'une danse nouvelle, pour la gisquette !… Encore bien des excuses ! Ce que je dis ne m'empêchera pas le faire mon devoir et de penser d'abord à mam'zelle Cyprienne. Vous pouvez compter sur moi… et doublement !

— Je sais, mon brave Laridon, et je te comprends ! dit Jean Chapuis avec émotion.

Déjà, le mécano était remis de la secousse qu'il venait d'éprouver. C'était un garçon positif et énergique. Il songeait avant tout à l'action, Sen visage avait pris une expression résolue. Faisant donner à l'*Alcyon-Car* toute la vitesse dont l'oiseau merveilleux était susceptible, il piquait droit au nuage, dont visiblement il se rapprochait peu à peu.

— Lâchons pas le *manche à balai !* On les raura ! murmura-t-il. Oui ! on les raura !… D'abord et d'une je vais rentrer dans la peau de ce mannequin !

— Ne t'emballe pas, mon ami ! Songe à celles que nous voulons délivrer. Ce serait une solution fâcheuse de provoquer une catastrophe qui leur coûterait la vie aussi bien qu'à leurs ravisseurs… sans parler de nous-mêmes.

— Mazette ! vous avez de la sorbonne ! On manœuvrera en peinard. Faut d'abord voir à qui qu'on a affaire. Vous avez bien votre foucade (idée) là-dessus, m'sieu Jean ? Ce gâteau-là, de quoi qu'il est fait ?

— Je n'en sais rien… mais je soupçonne une invention diabolique… une ruse de ce Hantzen…

— Du type qui veut matcher m'sieu Oronius, et qui se prétend le plus mariolle ?

— Oui… Il utilise ses connaissances scientifiques pour s'en faire des armes et perpétrer plus sûrement ses crimes. Ce nuage est certainement artificiel… Il enferme en son sein une machine volante…

— Possible ! Pour moi, dans tout ça, y a du rouquin ! déclara tout à coup Laridon.

De fait, tout en écoutant l'ingénieur, Laridon n'avait pu s'empêcher, poursuivant sa propre idée, de remâcher sans cesse son aventure du bar.

— Du rouquin ! Que veux-tu dire ? s'informa Jean Chapuis en tressaillant.

Cette allusion du mécano lui remettait subitement en mémoire la visite suspecte de Jarrousse – qui, par la couleur de sa tignasse, méritait justement l'épithète irrespectueuse de Laridon. En Jarrousse, Jean Chapuis ne pouvait s'empêcher de voir un rival déconfit, repoussé, mais non résigné et qui pouvait nourrir les plus perfides desseins.

De là à imaginer que Jarrousse pouvait ne pas être étranger à l'enlèvement de Cyprienne, il n'y avait qu'un pas. Jean Chapuis le franchit.

— Qui sait ? pensait-il. J'ai peut-être eu tort de m'hypnotiser sur ma vision et d'accuser immédiatement l'étrange femme. C'était m'aiguiller sur une fausse voie. Ce Jarrousse représente un ennemi beaucoup plus réel…

— Oui, du rouquin ! répondit Laridon. J'en ai trouvé un sur mon chemin tantôt, m'sieu Jean. Et vrai ! j'ai pas eu à m'en féliciter ! Qu'est-ce qu'il m'a fait prendre, le frère.

Il mit brièvement son jeune maître au courant de son aventure, puis de la réapparition de la silhouette suspecte, clandestinement introduite par Wiwar dans la villa de verre.

— Y a du louche ! conclut-il. On ne m'ôtera pas du ciboulot la conviction que toute cette histoire-là se tient ; l'individu ne m'a patafiolé, au « Bar des Rêves » que pour m'immobiliser pendant la tentative de son complice. Ai-je été gniolle !

— Peut-être vois-tu juste, réfléchit Jean Chapuis. En tout cas, il y aurait eu double attaque : Jarrousse ne peut pas être dans le nuage puisque que tu l'as vu entrer dans la villa après le passage de ce météorique avion.

Cette pensée le soulagea. À son sens, du moment où ce nouveau personnage n'avait pas participé à l'enlèvement, le danger couru par sa chère Cyprienne devenait moins grand.

Laridon reprit :

— Vous l'appelez Jarrousse ? Ma foi il porte bien son nom ! Il a une sale bobine !… Et si m'sieu Oronius n'était pas le costaud qu'on connaît, ça me tourmenterait de l'avoir laissé se débrouiller avec ce particulier-là !

— Oh ! fit Jean Chapuis en souriant. De ce côté je n'éprouve aucune crainte. Mon maître saurait se défendre ; il en cuirait fort à quiconque se risquerait à l'attaquer… Ne songeons qu'aux prisonnières. Le moment décisif approche.

En effet, l'*Alcyon-Car* venait d'atteindre le voisinage immédiat du nuage fugitif. Une dernière manœuvre du hardi Laridon le lança dans la couche fumigénée, « en plein coton ! » selon la propre expression du mécano. Alors, ils virent…

— Cyprienne ! cria Jean, en tendant les bras.

— Turlurette ! cria de son côté Laridon.

Ah ! Quel singulier appareil se révélait enfin à leurs yeux éberlués.

Il était tout proche, ce noyau de météore, proche au point qu'il leur semblait n'avoir qu'à étendre la main pour le toucher ! (Mais, c'était peut-être une illusion d'optique, due à la cuirasse de vapeurs).

Cette machine volante différait entièrement de tous les modèles connus et notamment de l'*Alcyon*. Ce n'était qu'une sphère métallique et vraisemblablement creuse, mais extérieurement lisse, sans ouverture apparente et sans aspérités autres que de singuliers propulseurs assez semblables à des ailerons de requin et la ceinturant entièrement.

Sous leur action – déconcertante, la sphère avançait dans l'espace *en virant sur elle-même* ainsi que l'eût fait une Terre minuscule tout en décrivant sa courbe autour du soleil.

À sa partie supérieure, elle portait une calotte vitrée. Celle-ci devait être une cabine. Or, dans cette cabine, avec un battement de cœur, Jean Chapuis et Laridon venaient de reconnaître celles qu'ils aimaient. Ils en étaient tellement près qu'ils pouvaient entendre les aboiements furieux de Pipigg et de Kukuss, enfermés avec leur maîtresse.

Oubliant toute prudence, et sortant à demi son buste par l'ouverture du compartiment qu'il occupait près de Laridon. Jean Chapuis cria follement :

— Cyprienne ! Cyprienne, m'entendez-vous ?

Faible mais suffisamment distincte, une voix tremblante arriva jusqu'à lui.

— Oui, Jean ! Je vous entends.

— Ceux qui vous ont enlevée peuvent-ils m'entendre aussi ?

— Je ne sais pas ! Nous sommes seules !…

— Nous n'avons vu personne ! confirma la soubrette Turlurette, plus pâle et paraissant encore plus effrayée que sa jeune maîtresse.

Seules ! Elles étaient seules enfermées dans cet infernal instrument de cauchemar !

De stupeur. Laridon qui écoutait de toutes ses oreilles tout en surveillant ses commandes, faillit en lâcher leviers et manettes.

— Quoi ? cria-t-il. Vous n'avez pas vu ceux qui vous ont escamoté sur la terrasse ?

Ensemble les deux jeunes filles secouèrent la tête. Elles étaient visiblement terrifiées.

— Oh Jean ! gémit Cyprienne. Que nous arrive-t-il. C'est tellement étrange, tellement surnaturel, nous en mourons d'effroi ! Depuis l'instant où, par une trappe ouverte, qui s'est ensuite automatiquement refermée, nous avons été remontées à l'intérieur de cette sphère une impression d'angoisse nous étreint… Nous ne sommes entourées que de machines ! Je vous l'ai déjà crié, Jean, à bord de cette machine volante qui nous emporte, *il n'y a personne !*

À cette affirmation répétée, malgré lui le jeune ingénieur frissonna en détournant les yeux. En effet, il lui était interdit de laisser deviner son angoisse.

— En êtes-vous sûre ? s'exclama-t-il.

Certes, il était au courant des merveilles de l'*aéroplane sans pilote*, dirigé à distance par des ondes hertziennes. Mais, le phénomène prenait ici d'inquiétantes proportions.

Quel magique pouvoir ne fallait-il pas pour que le rapt aérien eût été réalisé, sans la participation d'une présence humaine ! Qui donc avait pu de loin commander et guider, non seulement les évolutions de la machine volante, mais encore la manœuvre du chalut métallique ?

En vérité, ce guidage, sans conducteur aucun, passait les bornes de la compréhension. Très ferré sur la mécanique moderne, Jean Chapuis se torturait l'esprit sans arriver à résoudre le problème de cette gravitation intelligente d'une machine livrée à elle-même.

À son sens, pour permettre à cette machine de progresser, il fallait un cerveau et un bras agissant à distance – ce qui après tout n'était pas impossible, – mais il lui fallait aussi *des yeux*… pour surveiller les péripéties de sa marche et, en certains cas, déterminer l'action à la seconde voulue.

Là était le satanisme ! Car on ne pouvait décemment accoler le qualificatif de miracle à la déconcertante trouvaille d'un démon.

— Un pareil pouvoir ! balbutia-t-il confondu. Qui l'aurait ?… Qui ?

Soudain, *comme une réponse à sa pensée*, il crut apercevoir au sein du brouillard l'image de la femme aux yeux de

nuit. Un sourire de triomphe était sur les lèvres de cette obsession fantomatique.

— Elle ! C'est elle qui m'enlève Cyprienne ! balbutia Jean Chapuis, glacé d'effroi.

Dans le même moment, et comme si par un phénomène de télépathie, elle devinait que son fiancé éprouvait le besoin d'être stimulé, Cyprienne se reprit à crier :

— Au secours, Jean !… Délivrez-moi ! J'ai trop peur de ce silence, de cette solitude – de la rigide régularité de cette sphère mystérieuse qui nous emporte, Turlurette et moi, vers l'inconnu troublant !

Électrisé le jeune homme se redressa.

— Oui ! je vous délivrerai, chère Cyprienne répondit-il d'une voix vibrante. Accoste, Laridon ! Dussé-je m'y briser les doigts, je percerai le métal de cette sphère !

Bien entendu, cette reconnaissance et la conversation à distance qui avait suivi, ne s'étaient pas opérées avec la tranquille facilité qu'on éprouve à la lire, les deux appareils aériens ayant, durant tout ce temps, poursuivi leur route de concert, dans le bruit des moteurs.

En réponse à la dernière menace de Jean Chapuis, un strident éclat de rire retentit.

La vision s'effaça… et en même temps qu'elle, hélas ! la sphère parut brusquement s'enfoncer au sein du brouillard épaissi.

Du même coup, la brume presque inconsistante qui entourait l'*Alcyon-Car* devint tout à coup d'une opacité com-

plète ; l'aéroplane et ses passagers se trouvèrent en pleines ténèbres.

— Nom de nom ! jura Laridon. Est-ce que je suis devenu aveugle ? Je n'allume plus ?

— Fonce droit devant toi ! rugit Jean. C'est une manœuvre de l'ennemi pour nous échapper… Sors du brouillard au plus vite !

Il joignit ses efforts à ceux du mécano. Mais c'était en vain qu'au risque d'une collision analogue à celle qui avait failli anéantir M. de Sainte-Barbe, ils augmentaient la vitesse de l'avion. Le brouillard ne lâchait pas sa proie, il collait aux membrures de l'*Alcyon-Car*, et continuait à les entourer, eux, d'une prison de nuit, dont ils ne parvenaient pas à percer la muraille.

Cette course à l'aveuglette dura une demi-heure. Puis, les vapeurs se dissipèrent et s'évanouirent dans les airs. Chapuis et Laridon se retrouvèrent en plein ciel lumineux… mais, seuls ! effroyablement seuls !

Emportant ses prisonnières à travers l'espace mystérieux, la sphère avait disparu…

CHAPITRE X

LE RAVISSEUR DE FOUDRE

Le singulier orage, dont le jeune ingénieur et son mécano n'avaient contemplé que les prémisses, commençait à peine au moment où Wiwar prenait la fuite pour échapper aux inconvénients d'un entretien particulier avec Laridon.

Mais Wiwar ne prit pas le chemin de Paris. Sana quitter les hauteurs de Belleville, ayant hâté de mettre une distance raisonnable entre lui et la victime du bar, il courut en zigzag à travers des ruelles fleuries desservant les quelques cottages et le rares constructions qui avoisinaient la Villa féerique.

Après s'être assuré qu'il n'avait pas été suivi, il se glissa dans la dernière de ces constructions et se jeta précipitamment dans un ascenseur, qui l'amena sur une terrasse.

— Je n'ai que le temps ! grommela-t-il en dardant vers le ciel obscurci un regard inquiet. Oui, tout juste le temps de fuir cette Babylone condamnée ! À Jarrousse de se débrouiller pour conquérir les secrets d'Oronius… Que l'impatience d'Hantzen lui en laisse le temps ? Ça, j'ai peine le croire. La pluie de feu va certainement déferler d'ici une heure et tout sera détruit !

Fébrilement il sortit de son abri un appareil volant dans lequel il prit place et se lança dans le ciel suivant une direction opposée à celle que, l'instant d'après, devait prendre l'*Alcyon-Car*.

En survolant Paris, il put entendre les clameurs d'effroi de la foule qui sortait apeurée des maisons… Le firmament était déjà noir de libellules, d'aérobus et de paquebots aériens ; chargés à plonger, ils emportaient tous les trembleurs loin de la menace de l'orage.

— En voilà qui ne me paraissent pas avoir grande confiance dans la science d'Oronius ! ricana Wiwar. Ils jugent plus prudent de se tirer des pattes… Baste ! contre la rage destructive d'Otto Hantzen, peut-il exister un seul refuge ? Tout y passera !… Cité, braves et capons… Tout et tous !

L'odieux espion affirmait cela avec conviction, tout en jouant des ailes pour se mettre personnellement à l'abri.

À une certaine distance de Paris, il ralentit l'allure et se retourna pensant :

— Me voici hors de la zone dangereuse, je puis bien m'offrir le coup d'œil ! Il en vaudra la peine !… Dans ma jeunesse je me suis laissé conter une légende biblique ou l'Éternel faisait choir le feu de son ciel sur cinq villes coupables : Sodome, Gomorrhe, et Séboïm, Adamah et une autre, Ségor, je crois, mais le nom importe peu… c'est si loin !… Ce dut être un spectacle agréable à contempler…

Il se reprit, en ouvrant son étui à jumelle :

— Paris vaut bien les cinq villes, j'imagine ? et Otto en remontrerait l'Éternel… Voyons, le chambardement doit être commencé… Non ? comment se fait-il que je n'entende pas

les coups de tonnerre ? L'orage d'Hantzen serait-il de la mauvaise camelote ?

Ayant porté à ses yeux la jumelle, il poussa aussitôt une exclamation, et bégaya la voix troublée :

— Ah ! ça, que se passe-t-il ? Est-ce que décidément Oronius l'emportera ?… Mais que fait donc Jarrousse ?

Pendant un quart d'heure le spectacle du cataclysme qui menaçait Paris avait été terrifiant et tous ceux qui n'avaient pu fuir croyaient leur dernière heure venue.

Portant en leur sein la foudre destructrice, *tous les nuages de l'univers accouraient au rendez-vous que leur avait assigné la science d'Otto Hantzen*.

Oui ! c'était bien ainsi qu'il fallait traduire les paroles de Wiwar et expliquer les menaces du rival d'Oronius.

Ce n'était de tous côtés que grondements lointains qui enflaient et se rapprochaient : d'incessants éclairs, une pluie de feu commençait. La capitale des États-Unis d'Europe, menacée d'embrasement, pouvait-elle échapper au désastre ? Nul ne l'espérait et les Parisiens attendaient la mort en se lamentant : la plus belle ville de l'Univers semblait promise au sort de la Pentapole de Palestine.

Un éclair éblouissant jaillit tout à coup du ciel maintenant empli de nuages sombres ; une véritable vague de feu dressant ses crêtes frangées de flammèches bleues se souleva et parut prendre son élan pour retomber sur Paris, l'envelopper et l'anéantir.

Des cris de terreur retentirent : sidérés par l'horreur et respirant avec peine l'air embrasé qu'emplissait une odeur de soufre, les condamnés crurent leur dernière heure venue… Tous ils allaient mourir… À moins d'un miracle !

Mais pouvait-on en espérer un ? Depuis longtemps la science en avait abolie l'espèce.

Eh bien ! science ou magie, il se manifesta ! Ébahissant ! Incompréhensible !

En effet, le gigantesque éclair s'éteignit soudain, comme pompé par un aspirateur colossal, invisible.

Un autre se ralluma, il subit le même sort.

À partir de cet instant et par tout le ciel ce fut une lutte stupéfiante de la foudre jusqu'alors toujours et partout victorieuse, contre un élément inconnu, moins puissant peut-être, mais à coup sûr supérieur en énergie puisqu'il l'attirait et la captait silencieusement dans l'espace, au cours de son trajet fulgurant et sans lui laisser le temps de frapper…

Une à une, à mesure qu'elles naissaient au sein des nuages, les zigzagantes langues de feu s'étiraient, filaient et s'éteignaient dans une direction toujours la même…

Et c'était vers la Villa féerique qu'elles semblaient toutes irrésistiblement attirées.

Le Maître, ripostant à l'attaque scientifique de son rival, venait d'entrer en scène.

Il captait la foudre !…

Des couloirs de verre de la Villa – dans laquelle, grâce à la complicité de Wiwar, il s'était glissé – Jarrousse, le disciple félon, l'amoureux dédaigné de la belle Cyprienne, avait assisté à l'attaque des éléments atmosphériques enrégimentés par Otto Hantzen, puis à la riposte imprévue devant laquelle s'était résorbé l'orage.

Ce spectacle l'emplit tout à la fois de stupeur et de rage.

— Quelle nouvelle combinaison physique a donc trouvé cet inépuisable Oronius ? grommela-t-il. Je commence à craindre qu'Hantzen ne soit pas de force !… Allons ! j'ai bien fait de décider de m'en mêler ! Ne dois-je pas gagner ma récompense ?

Un diabolique soupir accompagna ces paroles et la physionomie de Jarrousse prit une expression sinistre.

Avec l'aisance d'un familier de ces lieux très parcourus et visités par lui au temps où il était l'élève du maître, il se dirigea vers le laboratoire interdit, et bientôt, à travers la transparence des murs de cette originale demeure, il put apercevoir la méditative silhouette du savant.

Alors, et pour ainsi dire contre sa volonté, il demeura cloué au plancher de cristal par un invincible sentiment d'admiration.

— Cet homme *est presque un dieu !* murmura-t-il avec terreur. Il est vraiment le Maître ! *le Maître !…*

Cette appréciation de Jarrousse, véritable critique admirative, qui donc ne l'aurait point formulée en apercevant la calme figure du savant debout au milieu de son laboratoire et étrangement illuminé par les fulgurants reflets du feu céleste ? En effet, glissant le long d'une des parois de verre en

une cascade silencieuse qui descendait de la terrasse, l'électricité atmosphérique toujours en incandescence, mais définitivement vaincue, et même domestiquée, allait docilement se perdre au sein d'un réservoir de forme singulière !

Sous les yeux émerveillés et épouvantés de Jarrousse, Oronius emmagasinait la foudre déchaînée par son ennemi – *la foudre volée par lui à la nue orageuse*. Devant le spectacle d'une aussi formidable puissance, Jarrousse demeura inerte : il était envahi par un sentiment de terreur et de découragement qui le domina pendant quelques secondes.

— On ne peut rien contre un pareil génie ! songeait-il. Ce serait pure démence d'oser l'affronter.

Mais, son naturel jaloux et son esprit foncièrement vindicatif, ne devaient point tarder à le tirer de cet anormal effondrement, aussi se reprenant assez vite, murmura-t-il en crispant farouchement sa vilaine face :

— Au diable la peur ! Je vais bien voir si ce n'est qu'un homme ou s'il est immortel comme en le prétend !

Avec une audacieuse décision, il poussa la porte du laboratoire, sans que son intrusion insolite parût tirer le maître de sa rêverie.

Seul, dans son coin où il se laissait oublier en songeant peut-être à ses impénétrables forêts du centre africain, le singe Bambo, compagnon paisible et silencieux du savant, accueillit l'arrivant par un regard inamical.

Le flair des animaux est parfois très supérieur à la raison humaine.

En Jarrousse, Bambo sentait un ennemi.

— Bonjour, maître ! prononça mielleusement le traître. Ne me reconnaissez-vous pas ?

Distraitement – dédaigneusement peut-être – le père de Cyprienne tourna la tête et arrêta ses yeux clairs sur l'indiscret.

— Tiens ! c'est Jarrousse ! constata-t-il. D'où reviens-tu, transfuge ?

— Le mot est dur, maître ! Je ne demandais qu'à rester auprès de vous, vous le savez bien… Vous n'ignorez pas non plus qu'il m'eût été doux de m'attacher à votre gloire par des liens encore plus étroits… Vous m'avez préféré un nouveau venu.

— Dis qu'il a su se faire préférer, interrompit Oronius. La sympathie ne se commande pas, Jarrousse.

— Je le sais, maître. Aussi ne vous étonnerez-vous pas que je sois allé porter la mienne ailleurs.

— C'était ton droit, mon garçon.

Peu à peu, Jarrousse, d'abord humble et soumis, se redressait et fixait railleusement celui dont les Parisiens, non sans raison, avaient fait leur idole.

— Il était bien difficile, reprit-il, avec une intention de persiflage, bien difficile de retrouver l'équivalent de l'illustre Oronius.

— Dis que c'était impossible !

— Je voudrais vous laisser cette illusion, maître. Mais, le souci de la vérité…

— Laisse donc la vérité ! Elle ne t'a jamais compté parmi ses fervents.

— Peu importe ! insista Jarrousse, piqué. Il n'en est pas moins prouvé que j'ai rencontré un autre maître… qui peut, à juste titre, se prétendre votre rival.

— Ah ! ah ! sourit malicieusement Oronius. Tu es devenu l'élève d'Otto Hantzen ? Pauvre garçon, je te croyais moins mauvais goût !

— Son élève et son ami ! affirma Jarrousse d'un ton rogue.

— Je ne t'en félicite pas.

— Peut-être aurez-vous lieu de ne pas vous en féliciter vous-même ! insinua méchamment le renégat.

— Parce que ? demanda Oronius, en relevant la tête et en fixant Jarrousse.

Celui-ci éluda.

— La science d'Otto Hantzen n'est pas tellement négligeable…

Le Maître sourit.

— Que peut-elle ?

— Vous venez d'en avoir un assez splendide échantillon.

— Ah bah ! Où est-il ?

— Cet orage qui menace Paris…

Le savant rectifia impitoyablement :

— Qui menaçait, veux-tu dire ?

Jarrousse rougit de colère.

— Il n'en est pas moins une preuve appréciable de ce que peut Hantzen. Car il est, vous l'avez certainement deviné, d'origine artificielle. Hantzen peut déchaîner à volonté la foudre !

— Elle n'est pas de première qualité, sa foudre ! Ton nouveau patron est un ladre ; scientifiquement il a lésiné. Cependant, comme la mauvaise poudre, le mauvais tonnerre peut avoir ses dangers ; sait-on jamais ! Aussi ai-je ramassé et rendu inoffensif le joujou d'Hantzen… en attendant de l'utiliser moi-même après l'avoir amélioré… Tiens, le voici ton épouvantail !

Parlant ainsi, avec un superbe laisser-aller, Oronius désigna de la main le réservoir dans lequel, silencieusement et de façon continue, la nappe de feu continuait à s'emmagasiner.

Jarrousse blêmit, comprenant alors seulement d'où provenait l'intolérable chaleur qui le faisait suer à grosses gouttes depuis son irruption dans le laboratoire.

— Ainsi vous avez trouvé le moyen de capter l'étincelle électrique ? s'exclama-t-il médusé d'admiration envieuse.

— De la capter, de la conserver et d'en faire mon arme de choix à la façon de Jupiter olympien, précisa le savant.

— C'est une admirable découverte ! murmura l'allié d'Hantzen, en faisant un pas en avant.

— Entre cent autres ! À cet égard le choix ne manque pas ici.

Et d'un geste large, montrant les trésors qu'enfermait son laboratoire, Oronius ajouta :

— Toutes les forces de l'Univers, tous ses secrets, déchiffrés par moi, sont sous ma main. Tu pourras répéter cela à Otto Hantzen quand tu lui rendras compte de ta mission…

— De ma mission ? bégaya Jarrousse, en blêmissant davantage.

— T'imagines-tu donc, mon pauvre garçon, que je n'aie pas percé le but ridicule de ta visite ? fit Oronius avec une ironie méprisante. Tu tenais assister au spectacle de ma défaite et de mon désespoir ; tu pensais pouvoir régaler le maître du récit que tu lui en aurais fait. Avoue ! Tu venais en espion, Thomas Jarrousse !

Il marchait sur son ancien élève pour lui jeter son mépris à la face.

Jarrousse ne recula pas ; les deux hommes se heurtèrent poitrine contre poitrine.

— Je ne suis pas venu dans cette seule intention ! rugit l'intrus au comble de la rage. Pourquoi, en m'insultant, m'obliges-tu à jeter le masque ? Tu es follement imprudent, Oronius ! En dépit de toutes les légendes qui courent sur ton compte, tu n'es qu'un homme, après tout… et j'ajouterai : tu n'es qu'un comédien, puisque tu ne les démens pas !… Eh bien, homme et comédien sont mortels ! Prends garde ! Je suis venu comme tu as eu la maladresse de le deviner, avec une mission bien déterminée : celle de t'arracher tes secrets… en d'autres termes de te désarmer. Il faut me les livrer, tu m'entends ? Vivant ou mort, tu vas me laisser prendre ces trésors auxquels tu viens de faire allusion ! À moi la science, Oronius !

Il se rua sur le maître, l'enfermant entre ses bras puissants. Il possédait des muscles de fauve, comme on dit dans la brousse, et il était doué d'une force herculéenne. En dépit de sa robuste constitution, Oronius ne semblait pas de taille à pouvoir lui résister.

Dans une lutte aussi inégale, le Maître paraissait vaincu d'avance et cela d'autant plus fatalement que le peu scrupuleux Jarrousse ne devait pas hésiter à employer les armes les plus déloyales. Ce n'était pas une bataille qu'il méditait : c'était un assassinat.

Et déjà, sournoisement, une de ses mains lâchait l'adversaire et plongeait dans une poche pour y chercher un poignard…

Mais ce geste criminel ne put s'achever. Un renfort inattendu survint à Oronius au moment où il était le moins en droit d'en espérer un.

Poussant son cri de guerre, le singe Bambo, ivre de colère, bondit sur l'agresseur de son maître et l'empoigna par les cheveux.

La douleur fit lâcher prise à Jarrousse ; abandonnant Oronius, il consacra toute sa force à se débarrasser de l'homme des bois, adversaire redoutable.

Une lutte forcenée s'engagea entre le traitre et l'anthropoïde exaspéré : lutte dont Oronius ne pouvait plus être que le spectateur terrifié.

En effet, se roulant sur le plancher de verre et renversant tout ce qu'ils heurtaient, les adversaires acharnés causaient dans le laboratoire d'irréparables dégâts.

Encore n’était-ce pas cela qui préoccupait le savant. Avec effroi, il les vit rouler dans la direction d’une cornue, aux trois quarts emplie d’un liquide incolore.

Il voulut s’élancer, les arrêter…

— Prenez garde ! clama-t-il. Prenez garde, malheureux ! *La nitro-colle*…

Il ne put achever… Renversée par les combattants, la cornue volait en éclats…

L’air fut ébranlé par une explosion si formidable que Paris tout entier ondula, comme mu par une secousse sismique…

CHAPITRE XI

UN VOLCAN À BELLEVILLE

Désespérés, désemparés, Jean Chapuis et Laridon revenaient vers Paris. Ils n'abandonnaient point la poursuite de la sphère mystérieuse, ils ne renonçaient pas à délivrer les captives de la femme au visage énigmatique. Non ! Mais l'échec subi, et la preuve que leur avait fournie la persécution du jeune savant de l'immensité de son pouvoir, les accablaient et les laissaient sous une impression d'impuissance totale.

De quel côté se tourner ? Quel coin du ciel explorer ? Étaient-ils sûrs, seulement que leur *ennemie habitât la Terre ?*

Au-delà de la stratosphère explorée par les humains jusqu'aux confins de l'éther, il y avait toute l'énigme de l'espace, à travers lequel nul n'avait osé encore tenter de prendre son vol. Mais, à cet heure, Jean Chapuis se sentait moins convaincu que *quelqu'un n'eût point risqué cela*.

L'illustre Oronius et lui-même auraient à lutter, il le savait maintenant contre deux ennemis : Otto Hantzen et l'Inconnue de l'Espace.

Lequel des deux était le plus puissant ?

Déjà le jeune ingénieur n'hésitait plus à répondre et, si on lui eût laissé le choix, il eût aussitôt demandé à être débarrassé de sa persécutrice, se chargeant personnellement de se défendre contre Otto Hantzen.

Voyait-il juste ? Se trompait-il ?

En tout cas, pour l'instant son esprit n'était occupé que de l'Inconnue et de ses prisonnières. Pour lui, cela seul comptait.

L'orage et ses conséquences ; les menaces de Hantzen ? quantités négligeables ! Jean Chapuis les avait oubliés… Laridon pareillement.

Il ne se souvenait même plus d'avoir vu le traitre Jarrousse se glisser subrepticement dans la Villa transparente dominant Paris.

Pourtant, les allures du sire et ce qu'il avait machiné contre le mécano – tout cela annonçait et prouvait de mauvais desseins.

Mais, l'enlèvement des deux jeunes filles et la vaine tentative de poursuite absorbaient à ce point l'esprit de Laridon que tout le reste se trouvait éclipsé. Aussi négligeant les dangers que le Maître Oronius pouvait personnellement courir, le petit mécano invoquait-il instinctivement sa Science.

— Il n'y a que m'sieu Oronius qui puisse nous tirer de là ! décrétait-il dans sa détresse. C'était également l'avis de Jean Chapuis. Lui aussi croyait au pouvoir du père de Cyprienne ; il avait besoin d'y croire en cet instant plus que jamais.

— Il me conseillera et j'agirai, se dit-il. Pourquoi me suis-je lancé dans le ciel comme un insensé ? J'aurais dû

d'abord mettre mon maître au courant de ce qui venait de se passer, le consulter. Il aurait trouvé, lui, le moyen de déjouer les ruses de cette infernale femme ; il aurait vaincu le nuage !… Infortuné que je suis ! Ma grande confiance en moi n'a fait que retarder et compromettre la délivrance de Cyprienne. J'ai voulu agir seul, j'ai échoué. Je suis trop puni !

Il conservait pourtant l'espoir qu'Oronius allait réparer cette faute et indiquer la tactique à employer pour retrouver la sphère ou suivre son parcours.

La science n'est-elle pas toute-puissante ?

Voilà pourquoi, au lieu de s'épuiser en vaines courses à travers l'espace, il avait sagement préféré faire faire demi-tour à l'*Alcyon-Car* et revenir vers Paris.

Ce retour paraissait devoir s'accomplir sans incident. Au loin l'orage, vaincu et dompté – par quoi ? ils ne pouvaient le savoir, – s'était apaisé. Les cieux redevenaient sereins et recommençaient à s'emplir d'appareils volants, dont les passagers acclamaient joyeusement le nom Oronius, leur sauveur…

Déjà, les passagers de l'*Alcyon-Car* apercevaient Belleville et la villa féerique…

D'instinct, Laridon presse le vol de l'*Alcyon*, lui aussi éprouvait le besoin de se retremper auprès du Maître et de placer Turlurette sous la protection de sa science.

— Heureusement qu'il est un peu là ! murmura-t-il à demi-voix. Nous, on revient bredouille et pas plus fiers pour ça !

Jean Chapuis approuva mélancoliquement.

Mais le voisinage du père de Cyprienne agissait sur lui comme un réconfort ; en revoyant la Villa et le laboratoire dans lequel étaient nées tant de merveilleuses découvertes, il se disait qu'avec l'appui de l'inépuisable génie d'Oronius la victoire était finalement certaine.

Il retrouverait et délivrerait sa fiancée !

Soudain, une effroyable explosion ébranla l'air… et précisément au-dessus des hauteurs de Belleville… Il sembla aux deux aviateurs que le paysage entier, secoué à la façon d'un arbre à fruits, se brouillait, se trouait…

La Villa vers laquelle ils volaient disparut à leurs yeux comme par magie et sans qu'il leur fût possible de dire si elle s'était volatilisée, ou enfoncée dans le sol…

De la place qu'elle occupait la seconde d'avant une colonne de flamme monta verticalement dans le ciel, s'évasa, s'épanouit en s'entourant d'un panache de vapeurs…

Et des flancs de la montagne de Belleville, disloquée, éventrée et transformée en un cratère, des torrents de feu surgirent… Jean Chapuis et Laridon poussèrent un cri d'horreur.

Au lieu du riant paysage qu'ils contemplaient l'instant d'avant, il n'y avait plus qu'un volcan en pleine activité, lançant dans les airs ses coulées de feu et de cendres qui retombaient en nuages rouges sur Paris.

— Oronius !… Mon pauvre maître ! gémit Jean Chapuis, le cœur atrocement broyé par une douleur nouvelle.

Et cela encore se rapportait à Cyprienne.

Oronius n’en était-il pas le principal soutien, presque l’unique espoir !

Cette catastrophe, invraisemblable sur un sol réputé non volcanique, atteignait en même temps Jean et Cyprienne !

— La cambuse ! se lamentait de son côté le mécano. Nous voilà propres !

Plus pittoresquement exprimés, c’était la même pensée et le même désespoir.

Ni l’un ni l’autre ne pouvaient encore deviner ce qui s’était passé.

Ils ne pouvaient surtout imaginer le drame du laboratoire et l’accident provoqué par le traitre Jarrousse – qui s’en trouvait d’ailleurs vraisemblablement la première victime.

Mais, avant de savoir, avant de comprendre, *ils voyaient.*

Et le spectacle était suffisamment terrible pour leur déchirer le cœur. Aussi pâles l’un que l’autre, ils se regardèrent.

— Tu as entendu ? bégaya Jean Chapuis.

— Et vu ! affirma Laridon. Tout s’a fricassé *(a sauté).* Tout rifle ! *(brule !)*… Faut y aller, m’sieu Jean… Des fois qu’il resterait une chance de sauver m’sieu Oronius…

— Une chance ! gémit amèrement le jeune ingénieur, profondément découragé par le spectacle qu’il avait sous les yeux. Comment pourrions-nous espérer qu’il ait survécu à cette catastrophe ! Vois ces gerbes de feu… ces tourbillons de flammes et de fumées… C’est un volcan…

— Un volcan à Belleville ! s'exclama le mécano. Ben ! si on m'avait prédit ça dans ma jeunesse, j'aurais plutôt charrié la somnambule !

— La Villa n'existe plus, soupira le fiancé de Cyprienne. Tout ce qu'elle contenait doit être détruit : tous ceux qui s'y trouvaient doivent être morts…

Rendu muet par la terreur, le noir Julep s'était enfoncé dans un coin de le cabine et fermait peureusement les yeux, pour ne rien voir, mais à ces derniers mots il se mit tout à coup à pousser des beuglements de désespoir.

Il songeait à Bambo, son ami simiesque, aux petits trésors qu'il possédait dans cette maison à présent volatilisé – et enfin, par dessus tout, reconnaissons-le à la louange de ce brave nègre, à son maître Oronius, pour lequel il professait un dévouement aveugle, peut-être, – les Africains de couleur sont des enfants, – en reconnaissance de la valeur que donnait à sa peau son fastueux bigarrage.

— Ah ! cria Laridon avec une fureur soudaine. C'est ce particulier de malheur, je le parierais, qui a fait des siennes ! Pourquoi ne lui ai-je pas cassé le portrait avant de partir ?

Regret tardif ! inutile regret ! Jean Chapuis ne releva même pas cette allusion.

— N'importe ! dit-il. Si peu d'espoir qu'il y ait de retrouver le maître vivant, nous devons tout tenter. Approchons-nous donc comme tu le proposais.

Ils se mirent à survoler le brasier, en décrivant de grands cercles autour du cratère.

Mais, ils n'apercevaient qu'un lac pourpre, jaune et bleu de flammes rugissantes, se tordant comme des serpents. Du

gouffre ouvert par l'explosion et dans les profondeurs duquel avait disparu Belleville, sortait sans cesse de nouveaux jets de feu.

C'était à croire que la violence de la déflagration avait fendu le globe jusqu'en son centre et que la masse ignée atteinte et libérée remontait au jour par cette profonde fissure.

— Je ne connais qu'un explosif capable d'avoir pu produire d'aussi formidables effets, murmura Jean Chapuis, tout songeur. C'est la *nitro-colle*, une des dernières découvertes du Maître… Mais, il savait trop quel danger elle représentait, comment aurait-il pu commettre l'imprudence dont nous constatons le résultat ?

— On l'a commise pour lui ! riposta Laridon avec conviction. Probable que le coupable ne recommencera plus… Quel malheur !… Quel malheur !… Ce pauvre daron était si bon !…

Ils avaient atterri à quelque distance. Quittant leur appareil, ils s'efforcèrent de se rapprocher pédestrement de l'effrayant brasier.

Une foule consternée accourue de tous les coins de Paris entourait le volcan ; les secours s'organisaient.

Que pouvait-on faire ?… On dut bien vite se rendre compte qu'il n'y avait rien à employer où à tenter pour atténuer les effets de ce cataclysme… Tout était consommé.

On ne pouvait se risquer dans le voisinage immédiat du cratère ; il rejetait des matières enflammées et dégageait une chaleur insoutenable. Comment, dans ces conditions, envisager un seul instant l'hypothèse que le gouffre pût encore

contenir des vivants. À cette heure, tout ce qui s'y était abîmé au moment de l'explosion devait être carbonisé.

Pourtant, Jean Chapuis et les deux serviteurs du Maître incontesté de toutes sciences ne pouvaient se décider à abandonner leur espoir ; ils continuaient à errer lugubrement autour du brasier, s'obstinant à appeler le savant défenseur de Paris.

— C'était le malin des malins ! disait mécano. Pas possible qu'il se soit laissé glisser !… Est-ce qu'il pourrait « crampser » cet archi-débrouillard-là ?

Hélas ! il leur fallut bien se rendre à l'évidence lorsque, quelques heures plus tard, on découvrit un squelette parmi les débris calcinés rejetée par le volcan.

Le doute n'était plus permis : c'était tout ce qui restait de l'illustre Oronius.

Ainsi donc, l'immortel avait dépouillé sa forme terrestre – conservée si longtemps qu'elle semblait associée à son immortalité.

Otto Hantzen l'emportait…

Car, aux yeux de tous – et Jean Chapuis comme Laridon et Julep, n'hésitait point à partager cette opinion – la catastrophe dans laquelle le plus grand savant de tous les temps venait de trouver la mort ne pouvait avoir été provoquée que par son ennemi.

— Nous le vengerons ! jura le fiancé de Cyprienne, les yeux étincelants.

Il étendit la main droite dans la direction du cratère, audessus duquel, peut-être, errait encore l'esprit d'Oronius.

— Que ta pensée passe en moi et soit mon guide, Maître ! prononça-t-il avec ferveur. Tu ne peux abandonner ta fille. Aide-moi. Je jure d'associer dans ma haine celle qui a enlevé Cyprienne et celui qui a causé ta mort ! Sans trêve et *dussé-je aller jusqu'aux confins de l'Univers*, je les poursuivrai et ne me reposerai qu'après avoir atteint mon double but, rempli ma double tâche : délivrer Cyprienne et venger ta mort !

Comme il achevait ce serment, un tremblement, que ses deux compagnons purent constater, le secoua des pieds à la tête… Il lui avait semblé qu'un courant électrique le traversait.

— La pensée du Maître ! murmura-t-il, en devenant tout pâle. Je l'ai sentie… Il m'a entendu. *Il m'aidera !*

Le lendemain, tandis que Paris en deuil faisait au squelette qu'on supposait être celui d'Oronius d'imposantes funérailles. L'*Alcyon-Car* reprenait son vol, emportant Jean Chapuis, Laridon et Julep, aussi résolus tous les trois à triompher de tous les obstacles pour accomplir le serment fait au grand Mort !

CHAPITRE XII

LE VOYAGE IMMOBILE

La douleur et la colère, succédant à l'accablement dans lequel la fin d'Oronius avait tout d'abord plongé Jean Chapuis, firent sur l'organisme de l'énergique jeune homme l'effet d'un coup de fouet. Dès qu'il se fut résolu à l'action et fixé son double devoir, se retrouva soi-même, l'esprit lucide – si lucide même que la pensée d'*une aide de l'au-delà* traversa son cerveau.

Il ne s'y arrêta pas. Hélas ! entre les vivants et les morts, malgré les affirmations des psychiatres, il semble bien que le lien soit à tout jamais rompu. Vivants et morts ne parlent plus le même langage ; comment s'entendraient-ils ?

Le fiancé de Cyprienne admettait néanmoins que la piété du souvenir qu'il conservait du Maître disparu pourrait lui être un réconfort inspirateur.

Intimement pénétré de la pensée de celui qui avait été son initiateur et l'avait éveillé à la vie scientifique, il admettait comme possible, comme probable même, une prolongation de l'action de ce merveilleux génie jusque par delà la tombe. Voilà pourquoi il avait dit : « Il m'aidera ! »

— Son héritage me reste ! pensa-t-il. Ne m'avait-il pas élevé au rang de confident ? Que d'enseignements et d'indications précieuses il a jetées dans ma mémoire. Elle enregistrait tout sans classer, presque sans y prendre garde. Aujourd'hui qu'il n'est plus, elle doit me restituer cette partie de lui-même. Je le veux !

Il prononça ces mots avec force.

Or, comme si elle obéissait à cet ordre, sa pensée soudain fut pour ainsi dire revivifiée : une activité fiévreuse s'emparant d'elle, projeta des lueurs qui firent apparaitre en un raccourci saisissant toute la science d'Oronius.

N'était-ce vraiment que l'automatisme de la mémoire qui entrait en jeu ? Jean Chapuis négligea de s'émerveiller de ce qu'il aurait pu considérer comme un phénomène mental.

Il s'abandonna seulement au courant d'énergie cérébrale qui semblait le pousser plus qu'il ne la provoquait et ne se demanda pas si cette force nouvelle émanait de lui-même ou d'une source étrangère.

Il embrassa d'un regard la situation.

L'*Alcyon-Car* voguait en plein ciel. Laridon et Julep attendaient des ordres.

— Que va-t-on faire, m'sieu Jean ? demanda le mécano, en rencontrant le regard du jeune homme et en y lisant une sorte de réveil.

Le fiancé de Cyprienne fouillait des yeux l'immensité de l'espace.

— Chercher la sphère là-dedans serait une folle entreprise, déclara-t-il. Et cependant, pour aboutir, il nous faudra

visiter tout le ciel, parcourir toute la terre, peut-être même pousser plus loin nos investigations.

— Plus loin que « la base », plus loin que « le plafond » ? Alors, nous ne sommes pas au poteau ! riposta Laridon, en hochant la tête d'un air dubitatif. La place ne manque pas pour jouer à caché-caché… Ce n'est pas qu'une fois le tour du « Grand-Tout » qu'il nous faudra faire ! Or, ça demande du temps… Si vite que carapate notre *Alcyon*…

— La terre court encore plus vite que lui, interrompit Jean Chapuis d'un air inspiré. Rassure-toi pourtant. Nous irons facilement aussi vite qu'elle.

— Comment ça ? demanda le mécano, en ouvrant de grands yeux.

— *En restant immobiles !* répondit en souriant le fiancé de Cyprienne.

Le mécano le regarda avec inquiétude.

Est-ce que par hasard le chagrin troublerait la cervelle du « petit patron » au point de le faire « dérailler » ? Laridon n'était pas très rassuré.

Sans prendre garde à cette inquiétude, l'ingénieur quitta la cabine de direction et gagna une cellule suspendue exactement au centre de gravité de l'appareil.

Là, il s'enferma et mit aussitôt en action tout un mécanisme compliqué, ouvrant certains robinets, en fermant d'autres, tirant des manettes, tournant des roues… Des vibrations sonores, qui peu à peu se fondirent en un harmonieux accord, emplirent la cellule.

Alors, tournant les aiguilles de six cadrans respectivement posés sur les six parois dont l'ajustement formait la cellule, Jean Chapuis les mit toutes sur le chiffre *zéro*.

Cela fait, il rejoignit ses compagnons.

— Regarde ! dit-il simplement à Laridon en lui montrant le sol qui défilait en vitesse au-dessous d'eux.

Étant donnée la faible altitude à laquelle, par une savante manœuvre, il maintenait l'*Alcyon*, la surface de la terre demeurait nettement visible. Stupéfait, Laridon remarqua que montagnes, forêts et fleuves, ainsi que tous les autres accidents de terrain, les voies ferrées, les canalisations, les villes ou villages et les constructions de toute espèce paraissaient courir au-dessous d'eux avec une rapidité véritablement vertigineuse. Par le fait de cette course folle, tout se fondait en une série de stries horizontales qui ne permettait plus de distinguer aucun détail.

— Oh ! la ! la ! s'exclama-t-il, en jetant un coup d'œil inquiet aux indicateurs de vitesse. Qu'est-ce qu'il lui prend à l'*Alcyon ?* M'est avis qu'il s'emballe comme les canassons de nos pères quand on leur faisait bouffer trop d'avoine !

Mais aussitôt se frottant les yeux, il changea de ton et de mine.

— M'sieu Jean !... Au secours !… Qu'est-ce qui se passe !… Nous ne marchons plus… et c'est la Terre qui se trotte !… On dirait même qu'elle nous entraine !

— Ne te l'avais-je pas annoncé ? répliqua tranquillement l'ingénieur. Oui, elle court… ou plutôt elle tourne au-dessous de nous… devant nous… à son ordinaire vitesse de trente ki-

lomètres par seconde… Du dix-huit cents à la minute ! Du cent huit mille à l'heure !

— Mince de « canter ! » Enfoncés les champions ! cria Laridon, littéralement enthousiasmé par ces chiffres faramineux.

— Dis que nous battons tous les records… car cette vitesse devient la nôtre, poursuivit Jean Chapuis. De deux corps, isolés l'un de l'autre au sein de l'espace et dont l'un se déplace par rapport à l'autre, l'immobilité de l'un n'est même plus une apparence. Vus de la Terre, c'est nous qui fuyons à travers la nue approximativement à la vertigineuse vitesse que je viens de te révéler.

— Approximativement ?

— Oui, comme tu l'as fort bien remarqué toi-même, notre immobilité est toute relative car, tant par son attraction que par sa rotation foudroyante, la Terre entraine dans son orbe tout ce qui l'approche…

— Alors elle va nous reprendre ? Nous bouffer ?

— Non ! notre recul voulu, calculé, compense à peu près la force attractive de notre planète.

— Moi content !… Moi courir bien fort !… bien fort ! cria Julep, qui avait écouté en faisant de consciencieux efforts pour comprendre.

Dans sa jubilation, en un large rire, il découvrait ses dents éclatantes.

— Gourde ! riposta le mécano avec un air de supériorité méprisante. T'as rien pigé ! Tu ne cours pas, puisque tu fais du pareil au même à du sur place, comme m'sieu Jean vient

de nous l'inculquer. Car c'est bien ça, n'est-ce pas, m'sieu Jean ? La Terre bouffe la piste et nous, on est dans les tribunes ?

— Parfaitement !… grâce à l'ingénieux mécanisme inventé par mon pauvre maître Oronius, mécanisme qui nous tient suspendus dans l'espace, en nous assurant une stabilité très voisine de l'immobilité absolue par rapport à la terre. Pour réaliser ce prodige, il lui a suffi de neutraliser l'action de la pesanteur et des courants, en développant automatiquement sur les parois extérieures de la *cellule de fixation* une force sensiblement égale et de sens contraire à chacune de celles à l'influence desquelles nous voulons nous soustraire. C'est cette série de courants électro-magnétiques que je viens de développer…

— On serait donc des spectateurs ?

— Sans doute ! Devant nous s'étale un écran sur lequel les paysages se déroulent à une vitesse folle. Mers et continents vont défiler sous nos yeux. Il ne s'agira donc que de les ouvrir.

— S'agirait aussi de mettre un accélérateur à ses « châsses ». Ça passe trop vite ! gémit Laridon, désappointé en écarquillant ses yeux.

Et le brave Julep répéta comme un écho :

— Julep pas voir !… « Le cran » est brouillé !

— Attendez donc, impatients que vous êtes ! répondit Jean Chapuis. Je vais vous passer des lunettes !

Il descendit dans les « soutes » de l'*Alcyon*, où étaient rangés les approvisionnements et tout le matériel.

L'instant d'après, il reparaissait tenant trois minuscules appareils, que constituaient un assemblage de lentilles et de prismes ; recouverts d'un enduit radio-actif destiné à en augmenter prodigieusement la puissance.

— Gloire à Oronius ! proclama-t-il d'une voix pénétrée d'admiration et de reconnaissance. Oui, gloire à ce bienfaiteur de l'humanité, dont l'infatigable labeur nous a laissé des trésors ! Il avait vraiment prévu tous les obstacles résultant des imperfections de nos sens et il avait su y remédier. Voici son *œil cyclopéen*, qui permet de voir à des distances prodigieuses et même à travers les corps opaques ; ce merveilleux adaptateur de vision s'ajuste à la relativité du temps et de l'espace. *Il ralentit ou multiplie au gré de l'observateur la vitesse de l'objet observé*.

« Ainsi, il arrive à le maintenir dans le champ de l'observation humaine. En d'autres termes, il permet la mise au point dans les quatre dimensions, tournez cette petite roue et vous ajusterez à la mesure de vos facultés visuelles la vitesse et la distance, c'est-à-dire *le temps et l'espace*.

Ayant reçu chacun un des merveilleux appareils optiques, Laridon et Julep, imitant Jean Chapuis, y appliquèrent leurs yeux. Tous deux, aussitôt poussèrent des cris d'admiration.

— Moi voir !… criait le nègre avec enthousiasme. Moi tout près piti village ! Voir poules pondre et entendre coqs chanter !

— N'exagère pas ! protesta Jean Chapuis, en souriant. Ce second prodige ne serait possible que si je t'avais confié une autre invention d'Oronius : *l'Oreille de Stentor !* Cette oreille magique nous servira à l'occasion.

— Quel « dab » c'était ! murmura Laridon. Il aurait refait de fond en comble notre pauvre carcasse ! Voilà ce qui s'appelle améliorer la race des « mezigos »… Dommage qu'à notre époque on ne bouffe plus comme du temps de mon arrière grand-mère ! Je vous aurais demandé, m'sieu Jean, si vous n'auriez pas à ma disposition une *bouche de Gargantua* et un estomac du calibre correspondant !

Mais le fiancé de Cyprienne n'écoutait plus. Repris par ses préoccupations, il fouillait avidement du regard – ou plus exactement de *l'œil cyclopéen*, les portions de la surface terrestre que lui révélait la course de la terre.

Espérait-il donc y trouver le repaire d'Otto Hantzen ou la retraite de l'Inconnue ?

Peut-être commettait-il une grosse erreur en supposant que la volonté mystérieuse et ennemie qui dirigeait la course de la sphère et de ses prisonnières résidait sur la terre et qu'il fallait l'y chercher.

Jean Chapuis raisonnait en homme ; il se disait ceci :

— Cette sphère mystérieuse ne peut poursuivre éternellement sa course à travers le ciel ; elle se posera tôt ou tard sur le sol ; elle s'y est déjà posée, peut-être.

Donc c'était elle qu'il y cherchait, ou tout au moins quelque indice de sa présence.

Il avait beau s'absorber, la terre avait beau tourner, il ne découvrait rien, rien !

Ses compagnons n'étaient pas plus heureux.

Tout à coup, – comme un ordre – une intuition traversa son cerveau : *« Relève la tête ! »*

Machinalement, il voulut obéir. Il ne put…

Une force dont il avait conscience la maintenait courbée, l'obligeait à *continuer* son inutile exploration du sol.

Pendant quelques secondes il eut l'impression que ces deux forces – *deux volontés contradictoires* – luttaient en lui et qu'*il était devenu un champ de bataille !*

Mais de qui ? D'où cela venait-il ? Quelles étaient ces puissances immatérielles dont l'influence irrésistible, en se disputant son cerveau, s'installaient en maîtres dans sa volonté et voulaient en prendre la direction ?

Pour avoir éprouvé déjà quelque chose d'analogue lors des apparitions qui l'avaient tourmenté, il lui était facile de répondre partiellement à cette question et d'imaginer que la mystérieuse Inconnue n'était pas étrangère à son malaise.

Il était fort probable que l'entité de cette femme problème était l'une de celles qui cherchaient à dominer Jean Chapuis et diriger ses actes.

Mais quelle était l'*autre ?* Amie ? Ennemie ?

À supposer que cette dernière fût favorable, n'intervenait pour contrebalancer l'influence néfaste de la persécutrice de Jean Chapuis, comment l'identifier ?

Comment reconnaître l'ascendant auquel il fallait céder ? le conseil qu'il fallait suivre ?

La terreur et l'angoisse torturaient Jean, durant ce combat de *dominations mystérieuses qui voulaient asservir la sienne.* Quelle que fût celle qui l'emportât il ne saurait pas s'il devait se réjouir ou le déplorer.

À quel signe certain reconnaitrait-il qu'il s'abandonnait à la volonté salvatrice ?

Brusquement, en lui le combat cessa ; ses doutes et ses angoisses s'apaisèrent ; il ne sentit plus le poids qui courbait sa tête, tandis qu'un autre effort, *moins* puissant tentait de la lui relever.

Libre, il put enfin *regarder le ciel*.

Alors, il poussa un grand cri qui fit sursauter Julep et Laridon.

— Là-bas !… Le nuage !… La sphère !

CHAPITRE XIII

LA SPHÈRE ÉNIGMATIQUE

La sphère était là ! On l'apercevait, à travers le nuage qui l'enveloppait toujours, mais semblait s'être dilué en vapeurs moins opaques.

Elle se laissait voir !…

Ce n'était pas un mirage ! La vision persista après que Jean Chapuis se fût frotté les yeux et que tour à tour Laridon et Julep la confirmèrent.

— C'est bien elle, patron !

— Ça machine ronde, cage à mazelle !

Pourtant ce pouvait être un piège ; car il était bien étonnant, – bien suspect, aussi ! – que la sphère revint et même fit le nécessaire pour laisser détailler ses formes, au lieu de continuer à fuir vers son but inconnu.

Jean Chapuis n'hésita pas, ne réfléchit même pas à cette singularité.

Il retourna dans la *cellule de fixation* et fit cesser l'immobilité de l'*Alcyon-Car*.

Puis, revenant vers son équipage et s'adressant au mécano :

— Droit dessus, à toute vitesse ! cria-t-il avec fièvre.

— Bon ! dit philosophiquement Laridon. Allons-y… bien que j'ai *du gnac* (de la méfiance). Puisqu'elle nous avait échappé tantôt, il n'y a aucune raison pour qu'elle revienne maintenant se reflanquer dans nos pattes… Enfin ! on voira bien. Mais, si elle se laisse rattraper, ça fouettera dur.

— Qu'importent les risques ! Je veux délivrer Cyprienne… et Cyprienne est dans cette prison volante !

Le fiancé, manifestement buté, se refusait à modifier sa tactique. Le mécano comprit qu'il ne lui servirait de rien de prêcher.

Lui-même d'ailleurs ressentait une égale impatience et était prêt à tous les risques pour essayer de se rapprocher de Turlurette.

Il émit pourtant cet axiome :

— Tout retour vers le point de départ a sa raison. Savoir si elles y sont encore dans cette maudite boule ?

Jean Chapuis eut un frisson.

La même idée lui était venue. Son occulte ennemie pouvait fort bien s'être avisé de ce stratagème : vider la sphère de ses prisonnières et lui faire remplir l'office de piège.

— Nous allons le voir ! répondit-il en se rembrunissant. Gouverne droit dessus, te dis-je !

— Au fait, c'est le seul moyen de nous rendre compte ! approuva le mécano. Pour toucher, faut s'approcher… et

« blairer ». Tant pis si on reçoit une ruade ! On en sera quitte pour rendre les torgnoles.

Et le brave garçon, après avoir consulté son azimutal et avoir fait donner aux moteurs leur plein rendement, piqua droit vers le point de l'horizon où apparaissait la sphère.

Anxieusement, Jean Chapuis la tenait au bout de sa jumelle.

Tout d'abord, il avait craint de voir le nuage s'épaissir et la dérober aux regards, dès que l'invisible observatrice qui devait surveiller la course de l'engin s'apercevrait de l'approche de l'*Alcyon-Car*.

Il s'attendait à tout instant à perdre son contact visuel avec la sphère, celle-ci, logiquement il devait s'y attendre, ne pouvant manquer de se dérober une seconde fois.

Rien de tel ne se produisit.

La distance séparant l'*Alcyon* de la prison volante de Cyprienne et de Turlurette avait beau diminuer progressivement, la sphère persistait à rester visible.

Bientôt, il devint indubitable qu'elle *attendait l'Alcyon-Car* et ses passagers.

Même, durant une seconde il sembla à nos amis qu'une main dessinait sur son flanc, en caractères de feu, les sept lettres de son nom :

SPHÉRUS

— Y a du louche !… Acré ! Acré ! ne cessait de grommeler le jeune Victor… (Victor était le petit nom de Laridon). Faudra *déboucler ses clignots* (ouvrit ses yeux), patron !

— C’est ce que je fais, parbleu !… Ne dois-je pas me rendre compte ? chercher à savoir si ma fiancée et sa soubrette sont toujours dans ce singulier appareil ?

Le mécano haussa les épaules.

— Quand un homme de valeur se laisse encoqueluchonner, pensa-t-il ; y perd du coup sagesse et prudence. Si des ennemis nous guettent, à c’t’heure, on va recevoir quelque chose sur la bobine.

Mais, comme il était lui-même de la race des casse-cou, il n’en continua pas moins à rapprocher l’*Alcyon* du *Sphérus*, prenant soin, toutefois, de décrire autour de lui de grands cercles, qui se rétrécissaient peu à peu et qui permettaient d’observer l’engin avant de l’accoster.

S’étant élevé, pour que leur appareil dominât légèrement la boule énigmatique, il put, ainsi que Jean Chapuis, jeter un coup d’œil à l’intérieur du kiosque, c’est-à-dire de la calotte de verre qui la surmontait.

Les deux silhouettes prisonnières s’y trouvaient toujours. Les sons de clackson d’aboiements aigus parvinrent même aux oreilles des jeunes gens.

— Victor ! Je les vois ! dit Jean, transfiguré.

Et de toutes ses forces il se prit à crier :

— Cyprienne !… Turlurette !… Nous voici !

Ô stupeur ! Il avait beau multiplier ses signes et ses appels, la fille d’Oronius et sa suivante demeuraient passives, ne manifestant aucune joie, et se contentant de tourner leurs visages mélancoliques dans la direction de l’*Alcyon-Car* qui tournait en cercle.

Laridon et Julep dirent en même temps :

— Elles ne sont guère encourageantes !

— Mazelles pas contentes bezef !

— Elles se figurent peut-être que nous ne pouvons rien pour elles, riposta l'ingénieur avec l'entêtement des amoureux, toujours prêts à découvrir de nouvelles raisons d'espérer. – Sans doute croient-elles que, comme la première fois, le nuage va s'interposer entre elles et nous. Elles ont peur d'une fausse joie : voilà pourquoi elles ne s'abandonnent pas à leurs transports… D'ailleurs, n'ont-elles pas raison. Avant de crier victoire, il faut nous rendre compte de ce qu'il est possible de tenter pour arriver jusqu'à elles et les délivrer.

« Resserre la tangente, Victor. Quittons l'horizontale pour prendre la perpendiculaire et forme la spirale concentrique en passant dessus et dessous : c'est le moment de faire appel à tes talents d'acrobate de l'air. Je dois pouvoir examiner cette machine-là sur toutes ses faces.

— On fera ça pour vous, m'sieu Jean, répondit le mécano. Mais, des fois, sans blague, j'goberais mieux un autre turbin. J'ai pas confiance !

— Master Julep non plus ! grogna lugubrement le nègre qui, pour ne pour ne point fatiguer son esprit paresseux, se faisait assez souvent l'écho des réflexions de son camarade.

Le jeune ingénieur n'écoutait rien, il était grisé par le voisinage de sa fiancée. Elle était là, à quelques mètres de lui et seule les séparait une cloison de verre, mince et fragile en apparence.

Après avoir craint de trouver la sphère vide et de trembler d'angoisse au sujet de Cyprienne, Jean Chapuis passait subitement de l'extrême découragement à un optimisme exagéré. Il était comme fou de joie et d'exaltation. Les entreprises les plus insensées lui semblaient faciles ; il s'indignait presque des doutes qu'exprimait l'attitude de Laridon.

— Nous les délivrerons ! J'en suis persuadé, affirma-t-il joyeusement. Au fait, que risquons-nous à essayer ? Elles sont seules à l'intérieur de cette mécanique qu'un hasard favorable place sur notre chemin… et nous livre…

— Justement ! remarqua le mécano. Ça « fionne » trop bien ! Ça sent le casse-museau !… On va s' faire « abimer le portrait ! »

— Dégoûté !… Monsieur voudrait pouvoir ne pas choisir son photographe dans la haute… atmosphère ?… Je suis moins fier… surtout quand s'agit de sauver une personne qui m'est chère.

— D'accord !… Tout de même j'aurais été plus d'aplomb s'il avait d'abord fallu jouer des guibolles pour « arpinçer » cette citrouille baladeuse, et si on avait été accueilli par elle à coups de pommes cuites ou de tout autre projectile. Au moins, ça serait franc. On saurait à quoi s'en tenir… Au lieu qu'on nous attend bien gentiment ; on a l'air de vouloir se laisser prendre. Alors, moi je dis : gare à la triche !

— Tu sais bien, mon brave Victor, qu'il n'y a personne à bord de cette sphère en dehors des prisonnières… Notre ennemie la dirigeait à distance. Je puis donc supposer une sorte de panne, un obstacle s'interposant entre cet aéro-cab sphérique et les ondes conductrices. C'est une hypothèse fort

admissible : elle expliquerait cette chance qui t'inquiète et dont, moi, je veux profiter.

— Écoutez, m'sieu Jean, dit le mécano en désespoir de cause. Auscultez-lui toujours sa « balle d'amour » à c't'e guimbarde : moi, je commence mes cabrioles. On verra après à ouvrir la porte… si elle en a une.

Avec une audace et une maestria également admirables, il se mit à exécuter autour de la sphère les plus fantastiques évolutions, passant tantôt dessus, tantôt dessous, après s'être laissé tomber le long de ses flancs en coupant la route de l'engin à une vitesse vertigineuse.

Ce fut au cours d'une de ces périlleuses culbutes que Jean Chapuis remarqua brusquement à la partie inférieure de la sphère une ouverture circulaire d'assez faible diamètre, et pourtant suffisante pour permettre à un homme d'y passer. Existait-elle auparavant ? Ou bien venait-elle de s'ouvrir par une coïncidence au moins singulière et qu'à juste titre Laridon eût jugée suspecte ?

C'est ce que le jeune capitaine de l'*Alcyon* n'aurait su affirmer. Aussi s'abstint-il d'ouvrir cette délicate controverse.

— La porte existe, annonça-t-il simplement. Je la vois… Nous n'aurons même pas à l'enfoncer puisqu'elle est ouverte.

— Hum ! fit le mécano, décidément en veine de méfiance (ce qui s'expliquait d'ailleurs par la nécessité de réagir contre le trop manifeste emportement de Jean Chapuis). Je l'aurais préférée verrouillée. Tant de commodités ne me disent rien qui vaille… Moi, quand on insiste trop pour me faire entrer quelque part, zou ! je me débine. Après ça, libre à vous de penser, j'ai peut-être l'esprit de contradiction.

— Tu l'as assura l'ingénieur en souriant. Quoi qu'il en soit, tu perds ton temps et ta peine si tu espères m'amener à abandonner une telle occasion et à ne rien tenter pour délivrer les prisonnières.

— Je ne vous conseillerai jamais c't'e lâcheté, m'sieu Jean. Je prêche seulement la prudence… parce qu'il y a la manière.

— Indique-moi donc celle que tu préconises ?… Je serais curieux de t'entendre ; car je n'en vois pas trente-six. Depuis un quart d'heure nous valsons autour de ce Sphérus sans rien tenter. Est-ce raisonnable ? Ce cachot mouvant sans gardiens, sans défenseurs, est là, à notre portée avec une ouverture permettant de parvenir jusqu'à celles que nous cherchons. Puis-je encore hésiter ?

— Je ne dis pas ça…

Laridon se sentait vaincu. Que pouvait-il en effet conseiller à son jeune maître ?

Tourner perpétuellement autour du mystérieux appareil n'était pas une solution ; de l'extérieur il était impossible d'en voir davantage que ce qu'ils avaient observé.

Et quant à ce qui les attendait à l'intérieur, les deux jeunes filles n'avaient-elles pas affirmé que la sphère était vide ?

Il y avait bien les *machines* dont elles avaient parlé…

Mais, tout de même et quelle que fût la maestria de la Dame Inconnue à utiliser les ondes, elle ne pouvait prétendre recourir à ce moyen pour attaquer et vaincre trois hommes résolus, en possession eux-mêmes de certains moyens de défense et se tenant d'ailleurs sur leurs gardes.

Sans doute, il y avait le chalut d'aluminium… Celui-là s'était prouvé redoutable et donnait à réfléchir au mécano.

Au fait ! Pourquoi leur ennemie ne l'avait-elle pas employé contre eux, tandis qu'ils passaient sous le Sphérus ? Elle avait eu pourtant l'occasion belle de pêcher l'*Alcyon-Car* comme une simple baleine.

Elle ne l'avait pas fait…

N'était-ce pas qu'elle se sentait impuissante ? Ou encore, comme le pensait Jean Chapuis, cela ne signifiait-il pas qu'elle avait perdu le contrôle de son chalutier des airs et que celui-ci voguait au hasard, abandonné dans l'espace ?

— Faut tout de même bien tenter de les « raffurer, les mômes » ! reconnut Laridon en abandonnant un bras de commande pour se gratter la nuque.

Il avait comme la prescience qu'on courait à un coup de Jarnac pas ordinaire, mais, il n'avait pas la prétention de pouvoir retenir plus longtemps la fougue de l'impatient Jean Chapuis.

D'ailleurs, comme il n'avait aucun plan pratique à suggérer pour corriger l'imprudente tentative que méditait le jeune ingénieur, force lui était bien de s'incliner.

Le brave garçon toutefois s'avisa d'une idée que lui souffla son dévouement.

— À Dieu va ! dit-il tout haut en remettant la main sur son levier. À tous risques faut aller « recrocher » les captives… Pour cela, faut qu'un de nous passe dans le bedon, d'là ça peut s' faire. Seulement, m'sieu Jean, ce quelqu'un ne sera pas vous. Ce sera moi, sans vous commander. Comme ça, puisque j'ai la « trouille », je serai plus tranquille !

— Moi, je le serais beaucoup moins, répliqua l'élève d'Oronius. Tu es un cœur d'or, mon brave Victor et crois bien que j'apprécie le sentiment qui te pousse à vouloir tenter à ma place une exploration que tu juges dangereuse… Mais, je m'estimerais peu de me retrancher derrière cette suggestion de ton dévouement. Songes-tu à ce que penserait de moi Cyprienne ?… Tu ne veux pas me déshonorer, j'espère ? Reste à ton poste de pilote, mon ami. Tu es ma réserve et mon espoir… S'il m'arrive quelque chose, je sais bien que tu ne m'abandonneras pas… ni Cyprienne… Donc, laisse-moi aller et contente-toi de me faciliter ma gymnastique en m'amenant en poids mort à proximité de cette ouverture.

— C'est pas l'embarras, m'sieu Jean, je vous déposerais sans heurt à l'écubier. Mais, vrai ! ça me crève le cœur de vous voir partir ! Surtout de vous laisser aller seul !… Si cette gourde de Julep était seulement capable de tenir dix minutes le *manche à balai*, on irait à deux… Emmenez-le au moins avec vous, dites, ce cachemire des Indes !

— Non ! répondit fermement l'ingénieur. Dans le temps, un certain Foch a démontré qu'il ne fallait jamais, sauf en cas d'urgence, entamer sa réserve. Eh bien, toi et lui, lui et toi, vous constituez toutes mes réserves. Je ne veux pas les affaiblir. Ceci dans l'intérêt même de celles que nous voulons sauver et qui doivent pouvoir compter sur vous deux au cas où j'échouerais.

— C'est juré, m'sieu Jean ! consentit le mécano avec émotion.

Puis il ajouta en affectant de plaisanter :

— Tout de même, patron, allez-y pas avec le dos de la cuiller ; vaut mieux réussir la chosette à l'esbroufe, en peinard, on ne vous remplacerai pas. Les doublures, voyez-vous, ça ne vaut jamais la bonne étoffe !

Il n'en dit pas plus long et se contenta de donner à son supérieur une de ces énergiques poignées de main qui valent toutes les protestations de dévouement et d'affection.

Souriant, Jean Chapuis prit la patte noire et blanche que master Julep osait à peine lui tendre et la serra pareillement.

— J'ai pleine confiance en vous, mes amis ! répéta-t-il avec cordialité.

Les effusions s'arrêtèrent là. Ce n'était pas le moment pour Laridon de se laisser aller à l'émotion. Il avait trop besoin de son sang-froid pour réussir la délicate manœuvre qui devait permettre au fiancé de Cyprienne de passer de l'*Alcyon* dans la sphère.

Heureusement, le mécano était un as et se jouait des difficultés ; sous sa main, l'*Alcyon-Car* se montrait aussi docile qu'un cheval bien dressé. Prenant du champ il revint vers la boule voyageuse qu'il frôla au passage et juste à la hauteur de l'ouverture, ainsi qu'il l'avait annoncé.

Sorti de la cabine, Jean Chapuis s'était avancé jusqu'à l'extrémité d'une des ailes et attendait là l'instant favorable.

Quand l'avion frôla la sphère, il n'eut qu'à pousser le panneau et à se glisser dans l'ouverture que, derrière lui, sans bruit, le panneau revint automatiquement boucher.

— Bonne chance, m'sieu Jean ! cria la voix vibrante de Laridon.

— Chance, massa ! continua l'écho de Julep.

L'élève d'Oronius était dans la place.

CHAPITRE XIV

EN FACE D'UN MYSTÈRE

En prenant pied à l'intérieur de l'étrange engin, le premier soin du jeune homme fut naturellement de promener ses regards autour de lui. Il n'aperçut rien de suspect. Comme l'avaient déclaré Cyprienne et Turlurette, la sphère, complément creuse, à l'exception du plancher métallique qui, à sa partie supérieure fermait la calotte de verre dans laquelle devaient se trouver les jeunes filles, paraissait absolument vide de toute présence humaine.

Seules l'emplissaient comme des battements d'ailes, les évolutions d'une machinerie silencieuse. Des volants, des bielles, des transmissions et des roues ronronnaient, battaient, couraient et tournaient le long des parois et au-dessus de la tête de l'ingénieur, ahuri.

En effet, le mécanisme avait de quoi le surprendre : il ne ressemblait en rien aux appareils propulseurs des dirigeables ; pas davantage aux motrices des transports maritimes ou terrestres.

Jean refréna sa surprise et domina sa curiosité professionnelle, il n'était pas venu pour étudier un problème de

mécanique et il ne s'attarda pas l'examiner. Il avait la hâte fiévreuse de rejoindre Cyprienne et Turlurette et de les ramener près de l'ouverture à fermeture automatique. Là commencerait la plus difficultueuse partie de sa tâche : faire passer les jeunes filles et les petits chiens, si possible, à bord de l'*Alcyon* qui devait, par les virages et des loopings appropriés, se maintenir en continuel contact.

Avec le concours de ses deux dévoués compagnons, il pensait bien mouvoir réussir ce transbordement audacieux.

Une sorte de cage, ménagée entre les machines demeurait libre au centre de la sphère : elle en occupait toute la hauteur.

Jean devina un ascenseur et alla se placer sur la plate-forme métallique qui se trouvait à la base ; il n'eut besoin que d'appuyer sur un bouton de malachite formant saillie sur l'une des quatre colonnes encadrant la cage ; aussitôt, sans secousse, la plate-forme s'éleva, l'emportant vers le plafond intérieur du Sphérus.

En l'atteignant, il vit s'ouvrir au-dessus de sa tête, automatiquement, une trappe par laquelle il émergea sans avoir eu un geste à faire, ni même une question à se poser.

Ses désirs se trouvaient réalisés. Il était dans la cabine vitrée et devant lui se tenaient Cyprienne et Turlurette.

Bien entendu, il n'eut ni l'idée, ni le temps d'examiner ce retrait qui, aménagé au sommet de la sphère et parachevant ses œuvres vives, affectait une forme semi-lenticulaire.

Un petit papillon se précipita sur lui avec des jappements de joie… C'était Pipigg…

Kukuss avait disparu.

Jean Chapuis le remarqua à peine, de même qu'il ne répondit que par un simple geste aux cris de joie et aux signaux enthousiastes dont Laridon et Julep, au bord de l'*Alcyon*, remonté au-dessus de la sphère, saluaient son apparition.

Pour les deux braves garçons, les minutes qui s'étaient écoulées depuis l'entrée de leur jeune maître dans l'aérolithe-prison avaient dû être fécondes en angoisse.

Aussi, sous leurs yeux, Jean surgissant sain et sauf au but qu'il s'était fixé les libérait-il de cette angoisse.

Ils pensaient y trouver la preuve que leurs appréhensions étaient exagérées… Aucun danger ne menaçait l'élève d'Oronius !

De son côté, en ce même instant, le fiancé de Cyprienne, qui cependant aurait dû être au comble de ses vœux ne paraissait guère disposé à s'associer aux démonstrations de l'équipage de l'*Alcyon*.

Une nouvelle et cruelle anxiété l'assaillait.

Il demeurait glacé et comme interdit en face de Cyprienne qu'il paraissait ne plus reconnaître. De fait, il la regardait de tous ses yeux avec une expression de stupeur et d'inquiétude.

C'est qu'aussi l'accueil inaccoutumé de la jeune fille lui paraissait extraordinaire et, pour le moins, déconcertant.

Qu'avaient-elles donc toutes deux ?

Pourquoi Cyprienne ne se précipitait-elle pas dans les bras de son fiancé ?

Pourquoi la soubrette, à l'apparition de leur libérateur, ne manifestait-elle une joie bruyante et délirante comme le faisait Pipigg ?

Car c'était un fait : seul le minuscule papillon accueillait Jean comme à son ordinaire, en vieille connaissance…

Aux yeux des deux jeunes filles, par contre, on eût juré qu'il semblait *être un étranger*.

Eh ! oui, leur attitude donnait bien cette impression puisqu'à l'entrée du libérateur elles n'avaient pas fait un mouvement, pas un geste, elles s'étaient bornées à tourner vers lui des regards qu'on eût dit vide d'expression, mais emplis d'une tristesse morne.

Du coup, Jean Chapuis n'y put tenir ; toute son anxiété des heures précédentes le reprit avec une nouvelle vigueur. Il se précipita vers Cyprienne, dont il saisit les mains.

— Cyprienne ! Ma chère Cyprienne ! Qu'avez-vous ? Ne me reconnaissez-vous pas ? implora-t-il d'une voix tremblante.

Pour lui répondre, celle de la fille d'Oronius demeura parfaitement calme et incolore.

— Mais si, fit-elle. Vous êtes Jean Chapuis, mon fiancé.

— Vous êtes monsieur l'ingénieur, dit à son tour Turlurette avec la même absence d'émotion.

Le jeune homme, déconcerté, à nouveau les regarda alternativement l'une et l'autre.

Il se sentait en présence d'un mystère plus angoissant que les précédents, car il dépassait le cadre de ses études scientifiques.

Pourquoi cette attitude incompréhensible ?

Ah ! combien Oronius lui manquait à cette heure !

— Ne m'attendiez-vous pas ? demanda-t-il.

— Nous vous attendions certainement, affirma Cyprienne avec sérénité.

Il n'y avait à pareille insensibilité qu'une seule explication possible. L'excès même de la terreur éprouvée, agissant en stupéfiant, avait dû anesthésier les deux jeunes filles, leur enlevant momentanément tous moyens d'exprimer ce qu'elles ressentaient.

— C'est certainement cela ! pensa Jean pour se rassurer. Elles reprendront leurs esprits quand elles se retrouveront en sûreté, entourées de calme.

Il reprit, leur parlant doucement comme s'il s'était adressé à des malades ; disons le mot : à des folles :

— Je viens vous chercher… Vous voulez bien me suivre, n'est-ce pas ?

Elles acquiescèrent d'un signe de tête, sans paraître le moins du monde surprises ni émues. Si leurs regards n'exprimaient aucune contrariété, ils ne marquaient pas non plus la joie qui eût dû les animer.

Elles semblaient être devenues des automates, uniquement capables de gestes et de paroles simples ; elles étaient passives et dociles aussi loin de la joie que de la douleur.

C'était *comme si quelque chose était mort en elles.*

Cette idée traversa-t-elle l'esprit de Jean ? Son cœur se serra affreusement.

Et aussitôt, il n'eut plus qu'un désir : les arracher à cette sphère énigmatique, dont l'atmosphère endormait pareillement les esprits et la sensibilité : les ramener à l'air pur.

Cette inertie, cette indifférence si cruelle à contempler pour un fiancé – n'était-ce pas le résultat de quelque pernicieuse influence dont l'aérolithe, créé par une main démoniaque, était le champ magnétique ?

Dès que cette pensée eut effleuré l'esprit du jeune homme, il saisit la main des captives.

— Venez !

Alors il voulut les entraîner, tandis que Pipigg, comme s'il comprenait et approuvait son intention, bondissait autour de lui et aboyait en fanfare.

Mais son mouvement, il ne l'acheva point, car ce fut en vain qu'il chercha des yeux, pour sortir du kiosque truqué, la trappe par laquelle il était entré.

Mue par l'infernal automatisme, qui dirigeait toute la vie du Sphérus, cette trappe s'était refermée.

À son tour, Jean Chapuis était prisonnier – comme Cyprienne et Turlurette, devenues si étrangement froides et insensibles…

Notre perspicace ingénieur n'avait fait qu'entrevoir la terrible vérité.

Et cependant, il se refusait encore à y croire il ne se rendait pas, il voulait admettre un simple accident. Or, à l'aide de ses connaissances, il devait lui être possible d'y remédier.

À son sens, la trappe s'était refermée par hasard ; on devait donc pouvoir la rouvrir.

À qui ferait-on croire qu'une volonté invisible et agissante surveillait à distance ce qui se passait à l'intérieur de la boule mécaniquement animée, et pouvait, à son gré, intervenir et déclencher les incidents ?

Ajouter foi à cela, c'eût été croire au surnaturel ; à une sorte de sorcellerie !…

Pourtant, à y bien réfléchir, qu'était-ce d'autre que les apparitions mystérieuses et toutes les preuves jusqu'alors données par l'inconnue de son extraordinaire pouvoir ?

Jean Chapuis avait beau se débattre : il se sentait enfermé dans ce dilemme pour conserver l'illusion que l'Inconnue était étrangère à la fermeture de la trappe, ainsi qu'aux incidents qui avaient amené le jeune homme dans la sphère, il fallait nier qu'elle disposât d'un pouvoir mystérieux.

Or, en toute franchise, Jean Chapuis le pouvait-il ? Assurément non ; les faits antérieurs étaient là, probants, hélas !

Il se jeta à genoux et chercha l'emplacement de la trappe.

Les rainures en étaient invisibles ; aucune solution de continuité n'existait. Au bout de quelques minutes de recherches infructueuses, il dut convenir que provoquée ou

non par sa persécutrice, la fermeture de la trappe le laissait désarmé.

— Victor avait raison de se méfier pensa-t-il. Dans ma précipitation, j'ai agi moins sagement qu'un enfant… Désormais – Oronius n'étant plus ! – qui sera jamais capable de nous sortir de ce traquenard magique ?

S'étant relevé, à travers le vitrage incassable, il adressa à Laridon et à Julep qui observaient sa mimique avec une inquiétude grandissante, des signaux de détresse.

— Je suis enfermé ! leur cria-t-il de toute sa voix par un des ventilateur. La trappe formant séparation intérieure est retombée et je ne puis trouver le mécanisme qui l'actionne.

— On va voir ce, m'sieu Jean ! répondirent presque en même temps Laridon et son noir compagnon, étrange spécimen de phonographe humain.

L'*Alcyon* plongea, disparut tous le Sphérus et reparut de l'autre côté.

Jean Chapuis attendait anxieusement. L'évidente consternation peinte sur le visage de ses dévoués compagnons le renseigna de suite sur le résultat négatif de leur inspection. D'ailleurs, Laridon vociférait avec rage :

— Bouclé ! La citrouille s'est refermée aussi. Pas mèche d'aller vous rejoindre… Ah ! m'sieu Jean ! Pourquoi ne vous êtes-vous pas méfié ? Je savais bien que vous alliez « faucher dans un pont » (tomber dans un piège).

Atterré, le jeune homme fit un geste qui signifiait :

— À quoi bon récriminer maintenant ? Ce qui est fait, est fait. Mieux vaut aviser à la conduite à tenir.

Laridon le comprit ainsi et en même temps il éprouva un léger remords d'avoir cédé à ce premier mouvement de dépit, au lieu de réconforter son cher patron.

Aussi cria-t-il pour se racheter :

— Vous en faites pas, allez, m'sieu Jean ! De c'te bagnole qui fait l'enflée, vous sortirez. Réfléchissez à votre guise à le situation : on va en faire autant, master Julep et moi. Ce sera bien le diable si nous ne dégotons pas le moyen de vous tirer de là… En attendant, nous ne vous quittons pas ! et puisque la « madame Jeanne » vous emporte, sans qu'il vous soit possible de diriger sa marche, L'*Alcyon-Car* accompagnera la patapouf !

— Merci, mon brave Victor !

Comme on doit s'en douter, cette conversation entre les deux avions n'était pas des plus commode. D'un côté comme de l'autre, bien des fois on avait dû répéter chaque phrase en l'accompagnant de gestes explicatifs.

Certes Claude Chappe, défunt bi-séculaire, aurait pu éprouver une orgueilleuse surprise s'il avait pu voir, en l'an 2.000, réapparaître son télégraphe à bras…

Bien que très touché du dévouement de son mécanicien, l'ingénieur ne voyait pas le présent ni l'avenir en rose.

Ah ! s'il avait retrouvé Cyprienne frémissante de joie et de tendresse ! si à sa vue elle s'était jetée dans ses bras pour affirmer son bonheur et sa confiance ! Il aurait envisagé les choses sous un angle tout différent.

Se savoir dans le piège ne l'eût point effrayé, puisqu'il s'y serait trouvé en compagnie de sa fiancée parlante, agissante, aimante, prête à encourager ou à se faire protéger.

Alors combien il aurait eu de bonheur à pouvoir se dévouer en luttant pour elle.

C'était là ce qu'il avait souhaité. Tout d'abord il s'était vu touchant le but et au comble de ses vœux, en pénétrant dans la prison des jeunes filles.

Malheureusement, l'étrange attitude de Cyprienne, sa froideur, son inertie, lui gâtaient la joie de cette réunion et posaient un inquiétant problème.

D'où provenait ce douloureux changement, que présentait aussi Turlurette…

À quelle influence obéissaient les malheureuses captives ? Quel philtre perfide avait-on employé sur elles pour atrophier leur cerveau à ce degré ?

En face d'elles, saisi d'un doute terrible, Jean Chapuis sentait qu'il ne récupérerait sa tranquillité d'esprit qu'après avoir pu éclaircir ce point.

Aussi, allant de nouveau vers sa fiancée, il lui prit la main et murmura cette prière :

— Cyprienne ! Ma douce, mon aimée Cyprienne, ne me tenez plus rigueur… Quel voile a-t-on étendu sur votre esprit ? On croirait que vous n'éprouvez plus pour moi cette tendresse qui faisait ma joie ? Nous nous rejoignons après de terribles et bien douloureux événements. Cyprienne. J'ai mille questions à vous poser… Vous-même devriez être impatiente de savoir comment nous avons pu retrouver vos traces… Vous devriez aussi vous inquiéter de ne point apercevoir votre père parmi nous…

Au souvenir de la récente catastrophe, un sanglot contenu fit trembler sa voix.

La jeune fille, au contraire, demeura impassible. Elle l'écoulait avec indifférence, comme si les mots qu'il prononçait n'avaient été qu'un bruit fatigant et vide de toute signification.

— Cyprienne reprit Jean Chapuis dont l'angoisse mettait à son front des gouttes de sueur. Depuis l'instant où de mystérieux ennemis vous ont enlevée à mon affection… un crime abominable a été commis… Mais en vous contemplant, en cherchant à pénétrer l'énigme de votre visage, je me demande si d'autres crimes, plus effroyables encore ne se sont pas déroulés dans cette sphère entre votre enlèvement et mon arrivée ici ?… Vous voici en face de moi comme une étrangère… Vous restez de glace… Vous ne manifestez ni joie, ni espoir, ni crainte, ni émotion d'aucune sorte. Pourquoi ? Je vous en supplie, dites-moi ce qui se passe en vous ?

— Mais, rien !… Absolument rien ! fit la jeune fille en donnant à ses beaux yeux une expression de surprise.

Et son regard pur – malgré une nuance d'atonie, – n'évoquait aucune comédie, aucune arrière-pensée de duplicité ou d'hypocrisie.

Devant ce visage à présent morne et où se reflétaient jadis, comme travers un cristal, toutes les charmantes pensées de la fille d'Oronius, son fiancé ressentit une impression d'atroce désespoir…

Il ne pouvait comprendre. Le doute s'insinuait en lui. Après tout, était-ce bien Cyprienne ? Il avait comme l'idée de se trouver en présence d'une étrangère. *Son propre cœur aussi restait étrangement glacé et il devait faire effort pour ne pas s'abandonner à une impression de découragement et d'indifférence !*

Indubitablement cela provenait d'une influence maléfique. Allait-il donc, à son tour, céder au sortilège ?

Il se répétait :

— C'est Cyprienne, pourtant !... C'est Cyprienne !... Elle est là ; je tiens sa main et je n'éprouve aucun soulagement... aucune joie !... Qu'est-ce donc qui est entre nous ?... Serions-nous envoûtés ?

Tout à coup, et juste au moment où il se posait cette question *dans le secret de sa conscience et de son cœur*, voici que, comme une réponse ironique *l'image de l'inconnue lui apparut encore*.

Il la revit, dans un halo de brouillard, railleuse, triomphante et menaçante.

Il la revit ; et il eut la sensation qu'elle était effectivement présente, de par sa volonté toute-puissante, invisible, impalpable et implacable.

Il frémit et serra la main de Cyprienne.

Ne devait-il pas trembler pour sa chère fiancée, victime certainement de la haine de l'Inconnue ?

L'énigme était là, derrière ce visage railleur qui se refusait à en dire le mot.

Le Sphérus gardait son mystère...

L'heure n'était pas venue pour Jean Chapuis de le connaître.

L'image s'effaça...

Bouleversé, blasphémant sa science, le douloureux jeune homme reprit les deux mains de Cyprienne, plongea ses yeux anxieux dans le regard vide qu'on ne tentait même pas de faire échapper au sien.

— Par pitié ! implora-t-il. Éclairez-moi ! Rappelez vos souvenirs, ma bien-aimée Cyprienne. Dites-moi exactement tout ce qui s'est passé depuis l'instant où vous avez été introduite de force dans cette boule maudite !…

Immobile – immuable – et sans que même l'ombre d'une ombre altérât la sérénité de ses traits, la jeune fille laissa tomber :

— Je ne me rappelle de rien.

Et Turlurette, aussi calme, aussi lointaine, *aussi étrangère à tout ce qui était le passé*, confirma à la façon de master Julep :

— … Rappelle… de rien…

CHAPITRE XV

LES PRISONNIÈRES DE L'ESPACE

Toutes deux !… Abomination !… Toutes deux ne se souvenaient plus… Elles avaient égaré leur mémoire !

Était-ce possible ?

Pourtant, elles étaient encore conscientes lorsque la sphère les emportait entourée de son nuage et que, pâles, tremblantes, elles répondaient aux questions de Jean Chapuis…

Oui, elles possédaient tout leur esprit lors de cette première phase de la poursuite.

Il nous faut enfin rapporter ce qui s'était produit, pour elles, entre l'instant de leur brutal enlèvement et l'arrivée de Jean Chapuis dans la sphère.

Issues des flancs du mystérieux bolide et provoquées par la volonté lointaine qui en dirigeait la course, les vapeurs néfastes les avaient alors isolées de leurs défenseurs. – Le Sphérus les avait emportées à travers l'espace.

Elles s'étaient retrouvées seules dans le grand ciel, seules toutes deux, *avec les deux petits chiens*, inquiets et agités.

Où allaient-elles ? Quel étrange voyage avaient-elles effectué et en quelle région *de la terre ou du ciel* les avait emportées l'aéro-cachot ?

Cela, vraiment, elles n'auraient pu le dire. Car, vaincues par la fatigue et les émotions – ou bien cédant à l'influence de vapeurs soporifiques elles s'étaient endormies…

Au réveil, elles comprirent que l'on avait dû les déménager, ou les transporter durant leur sommeil.

En effet, – non pas au figuré, mais bien véritablement, – elles n'étaient plus dans la Sphère, cet appareil fantastique à la machinerie silencieuse. Aucun balancement, si léger qu'il fût, ne faisait osciller leur corps, comme cela se produisait tout récemment, au cours d'une manœuvre ou d'un virage de appareil au chalut…

Elles reposaient sur de riches coussins au centre d'une salle en dôme digne d'un palais, et dont le style éclaira aussitôt Cyprienne.

— Nous sommes dans l'Inde ! murmura-t-elle. Serait-il donc possible que notre ravisseur soit un rajah ?

Malgré elle, elle admirait la splendeur du décor qui l'entourait et la merveilleuse lumière épandue par les baies ouvertes.

Imprégnée de souvenirs des voyages accomplis en la compagnie de son père, la jeune fille imagina le panorama qu'on devait apercevoir.

Sans doute au bas des escaliers des terrasses, sur lesquelles devaient ouvrir les baies, le Gange ou quelque autre fleuve coulait, baignant les fondations du palais de ses eaux sacrées.

Quittant les coussins qui lui avaient servi de couche, Cyprienne se releva pour aller s'accouder à la balustrade intérieure, car la baie était fermée par un double vitrail à couche d'air intermédiaire.

Turlurette suivit sa maîtresse.

Ensemble, les deux jeunes filles poussèrent une exclamation :

— Où sommes-nous donc ?

Ce n'était certes pas un paysage terrestre ; le mirage de l'Inde s'évanouissait dès le premier regard jeté au dehors.

Pas de fleuve – seulement un océan de nuages multicolores s'étendant à perte de vue, en contre-bas, comme un immense tapis floconneux.

Déconcertée, Cyprienne abandonna la baie.

Était-elle donc dans quelque palais aérien autour duquel de complaisants nuages tendaient leur voile pour cacher la vue de la terre ?

Un pas glissait sur le tapis…

Cyprienne et Turlurette se retournèrent et se trouvèrent en présence d'une jeune et authentique Chinoise que ses

yeux bridés, son teint jaune et sa coiffure, autant que son costume, ne permettaient pas de méconnaître.

Cette céleste considérait les prisonnières avec une curiosité craintive et mélancolique qui n'était pas exempte de sympathie.

Cyprienne le sentit avec tant de certitude qu'elle n'hésita pas à sourire à la jeune fille en lui demandant :

— Qui êtes-vous ?

— Je m'appelle Mandarinette, madame, répondit la Chinoise d'une voix timide.

— Ce palais est-il à vous ?

Mandarinette, fit un geste d'épouvante.

— Rien n'est à moi ni ici, ni ailleurs ! protesta-telle. C'est moi qui appartiens à…

Elle hésita.

— À qui ? questionna Cyprienne en redoublant de douceur et de bienveillance. Vous pouvez me répondre sans crainte, ma petite. Je ne suis pas méchante et je ne vous trahirai pas… Hélas ! si vous subissez une sorte d'esclavage, la position qui m'attend ne sera guère meilleure. Ma compagne et moi nous arrivons ici en prisonnières… Et je ne sais même pas au pouvoir de qui nous sommes tombées ni en quelle partie du monde nous nous trouvons.

— Le Monde ? répéta Mandarinette, d'un air étonné, qui montrait qu'elle ne saisissait pas la signification de ce mot.

— La Terre, si vous préférez, expliqua Cyprienne.

— La Terre ?

Cette expression était aussi étrangère que l'autre à la jeune Chinoise.

Mais, au fait, en dépit de son apparence, à quelle race appartenait-elle ?

— Ne sommes-nous donc pas redescendus parmi les hommes ? demanda la fille d'Oronius avec inquiétude.

— Les hommes ? répéta la petite esclave de même que précédemment.

Puis, esquissant un geste d'ignorance, elle compléta par ces mots :

— Ici, *on est en dehors de tout !*

— Ainsi vous ne pouvez nous dire où nous sommes ? s'exclama Cyprienne.

— Ça ne sera pas commode pour donner de nos nouvelles ! soupira Turlurette, songeant évidemment à Laridon.

— Alors, comment arrive-t-on où nous sommes ? Sans doute vous n'êtes point née ici ? Vous devez au moins pouvoir nous dire quel genre de voyage vous avez accompli pour parvenir en ce lieu, insista la fiancée de Jean Chapuis.

Le visage de la jeune Chinoise se tendit ; elle porta à son front une de ses mains frêles, et ses prunelles reflétant une expression douloureuse, elle affirma mélancoliquement :

— Ici, on n'a plus de souvenirs !

Les deux jeunes filles la considérèrent avec épouvante. Le fantastique, qui n'avait cessé de les entourer depuis le début de leur aventure, ne relâchait pas son étreinte.

Au contraire, il la resserrait.

Comment auraient-elles résisté à l'envahissement de l'effroi ?

— Oh ! je vous en supplie ! dit Cyprienne en joignant les mains. Dites-nous quels sont ceux qui commandent en ce palais ? De quel nom les nomme-t-on ? Vous devez savoir le nom de vos maîtres ?

— Les maîtres ? répondit docilement Mandarinette. Ce sont…

Un grand frisson qui la secoua des pieds à tête interrompit net sa phrase.

— Oh ! s'exclama-t-elle avec angoisse. *La* voici !… *Elle* m'appelle… Il faut que j'y aille…

Elle se tut ; sa tête s'inclina sur sa poitrine ; ses yeux se fermèrent et elle demeura aussi immobile qu'un marbre.

— Mandarinette ! s'écria Cyprienne, effrayée, qu'avez-vous ?

Mais, elle eut beau secouer la petite céleste, elle n'obtint d'elle aucun signe de sensibilité. Son corps *que la pensée semblait avoir déserté*, avait pris tout à coup une rigidité effrayante.

Oscillant entre les mains de Cyprienne terrifiée, il s'abattit tout d'une pièce et demeura inerte sur le tapis.

Pâlissant, la jeune fille et sa soubrette reculèrent en se tenant par la main.

Elles ne comprenaient rien à ce qui se passait, mais avaient néanmoins l'intuition d'assister à la manifestation d'une puissance inconnue d'elles et d'un caractère ténébreux.

— *Elle* m'appelle… Il faut que j'y aille ! avait dit la jeune Asiatique.

Et son corps demeurait là, inerte, tandis que la pensée, qui l'animait l'instant d'avant *semblait être partie*.

L'esprit pouvait-il donc s'évader de la matière, à l'appel d'une volonté étrangère ?

Cyprienne et Turlurette n'allaient pas tarder à expérimenter elles-mêmes la réponse qu'il convenait de faire à cette question.

Tremblantes et silencieuses, elles s'étaient blotties toutes deux dans un coin de la salle à demi-couchées sur les coussins.

Tout à coup, la fille d'Oronius crut ressentir en elle une impression singulière.

Un courant électrique lui parut traverser son corps, qui devint aussitôt tellement léger qu'elle eut l'illusion *de s'élever et de flotter en l'air*.

Elle s'était levée sans avoir le moindre effort à faire, comme une sylphide arrachée au sol par un imperceptible souffle d'air. Ah ! véritablement, elle avait dû se dégager de sa pesante enveloppe, puisque les mouvements dont elle

concevait la nécessité se trouvaient exécutés par elle dès qu'en avait été mentalement formulé le souhait.

Elle se dirigea vers la porte – ou plus exactement, *elle pensa se diriger* car elle se sentait impérieusement entraînée dans cette direction.

Mais, au même moment où elle se figurait s'éloigner des coussins, – démonstration imprévue de sa propre ubiquité ! – *elle eut la stupéfaction de s'y apercevoir, toujours étendue.*

Elle s'éloignait… (Elle en avait tout au moins la sensation…) et elle *laissait son corps derrière elle*, à la place qu'elle quittait – son corps en apparence endormi ou privé de sentiment, comme l'était, l'instant d'avant celui de Mandarinette.

Pourtant, Cyprienne avait toujours un corps… Elle ne le sentait plus ; mais, elle le voyait toujours. Elle marchait ; elle agissait ; lui, au contraire, demeurait immobile et visible sinon palpable.

S'était-elle donc dédoublée en deux formes, dont l'une – celle qui agissait et conservait la faculté de penser – *n'était qu'une apparence ?*

Pour le moment, Cyprienne était fort loin de pouvoir se poser ses questions : car, en un espace de temps absolument inappréciable et certainement inférieur à un dixième de seconde, elle se trouva avoir franchi le porte de la salle, traversé diverses galeries qu'elle entrevit comme on éclair et pénétré dans une autre pièce dont les dimensions demeuraient imprécises, à cause du jour mystérieux qui y régnait.

Là, assis sur des divans somptueux, un homme et une femme attendaient, regardant venir Cyprienne.

L’homme était une sorte de poussah hideux, avec une tête puissante sur le visage de laquelle les pires instincts se trouvaient inscrits : orgueil démesuré, férocité, domination, violence.

D’une beauté mystérieuse et troublante, qui ne semblait pas appartenir à ce monde, la femme était entièrement recouverte d’un voile transparent, qui laissait deviner plutôt qu’apercevoir son visage pâle, aux grands yeux étincelants.

Sous ce regard d’une intensité presque insoutenable, Cyprienne avait l’impression d’être consumée par le rayonnement d’une flamme ardente.

L’homme aussi la dévisageait ; mais, la seule impression que causât son regard était la répulsion.

D’instinct, Cyprienne le détesta et le méprisa, tandis que l’Inconnue lui inspirait une inexplicable terreur en même temps qu’une fascination contre laquelle elle essayait vainement de se débattre.

L’homme ricana.

— La voilà donc !… Vous êtes admirable, *Yogha !* Vous tenez toutes vos promesses… Oui, sur ma foi, la voilà la jolie fille de cet imbécile Oronius !… Elle tombe à pic pour entendre les nouvelles, cette pimbêche… Eh là !… Arrêtez-vous, la belle et ouvrez les oreilles.

Ce ne fut pas à cet ordre grossièrement jeté qu’obéit la fiancée de Jean Chapuis, mais à une imperceptible suggestion de l’Inconnue, qui interrompit aussitôt en elle toute impression de mouvement.

Le poussah, certes, avait un front dont les dimensions indiquaient une rare puissance intellectuelle ; en dépit de sa

laideur et des déplorables penchants au service desquels il mettait ses facultés, son cerveau le plaçait certainement au-dessus du commun des mortels.

D'aspect il restait abominablement matériel et formait un contraste choquant avec sa compagne éthérée. Un regard de celle-ci suffisait à la faire comprendre et obéir de l'être le plus rétif ; son compagnon au contraire se plaisait à parler fort et à accompagner ses paroles de gestes brutaux. Par ces moyens, il n'obtenait pas toujours une réussite aussi rapide.

Comme presque tous les gens trop obèses, il possédait une de ces voix aux intonations suraiguës qui étonnent toujours, venant de pareils mastodontes.

Se tournant vers une tapisserie, il lança en un rugissement de flûte :

— Entre, Wiwar !

L'oreille de Cyprienne en fut comme écorchée.

À cet ordre, le garçon de laboratoire d'Oronius – le serviteur aux allures suspectes, en qui le clairvoyant Laridon avait deviné un traître – s'avança de sa même allure sournoise et, s'inclinant servilement, il prononça :

— Salut au Maître Tout-Puissant !… Salut au génial Hantzen !

Hantzen !…

Nous connaissons ce nom ! Il avait fait trembler Paris lors du défi apporté par les ondes mystérieuses et annoncé au Monde par la « voix de la Tour » !

Hantzen ? C'était ce répugnant poussah ! L'orgueilleux rival d'Oronius, après une éclipse de nombreuses années, était avide de faire parler de lui et de venger l'humiliation que lui avait infligée sa défaite de jadis.

Que faisait-il auprès de cette femme ? Quel rôle tenait-elle auprès de lui ?

Hippopotame et gazelle ! Couple étrange ! Disparate association s'il en fût ! Lequel des deux donnait la puissance à l'autre ?

D'un geste impérieux, Hantzen fit s'avancer Wiwar.

— Eh bien ? Qu'est-il arrivé ? Parle ! Paris est-il anéanti ?

— Non, maître…

En faisant cette réponse qu'il devinait décevante, l'œil fuyant de Wiwar évitait les prunelles furieuses d'Otto Hantzen, mais ne parvenait pas à se dérober aux ondes lumineuses et pénétrantes des prunelles de l'Inconnue.

Pourtant, elle le dédaignait visiblement.

Elle murmura, s'adressant à Hantzen.

— Je vous l'avais dit, Otto, vos accumulateurs nébuleux simulaient, en vérité, des nuages tout semblables aux vrais, mais vous n'y aviez pas mis une pression électrique adéquate et votre ouragan s'est heurté à une puissance supérieure. Votre rival l'a escamoté.

Convulsé de rage, le monstre siffla :

— Je ne doute pas de votre merveilleux pouvoir, Yogha ! Vous m'avez fourni maintes preuves de votre faculté de *vision à distance*. Ne trouvez pas mauvais, cependant, que j'aie désiré confirmation, par un témoin oculaire, de cet incompréhensible échec.

— Cette confirmation, Wiwar vient de vous la donner, riposta implacablement l'Inconnue. Votre envoyé ne saurait me démentir, lui qui a vu avec ses yeux mortels. Oronius vous a vaincu en captant la foudre que vous prétendiez avoir déchaînée.

Hantzen s'agita de façon démente, faisant rouler en vagues adipeuses ses pectoraux et son abdomen de Bouddha.

— Est-ce vrai ? hurla-t-il en foudroyant du regard Wiwar comme s'il l'eût rendu responsable de l'échec.

Le garçon de laboratoire inclina la tête.

— C'est bien ça ! avoua-t-il. Les éclairs venaient se loger d'eux-mêmes dans un réservoir du laboratoire : on aurait dit que le savant les cueillait un à un dans le ciel pour les mettre en conserve. La foudre n'est pas tombée une seule fois.

Au comble de l'exaspération, Otto Hantzen cherchait quelque chose à broyer.

— Tu mens !…

Faute d'autre objet, sa fureur pouvait retomber sur l'envoyé. Est-ce qu'aux temps anciens les Empereurs ne faisaient pas mettre à mort les messagers porteurs de mauvaises nouvelles.

Wiwar craignit ce sort et s'empressa d'ajouter pour apaiser la colère de Hantzen :

— Maître Tout-Puissant… Ton rival est mort !

À cette incroyable déclaration, Otto Hantzen eut un éblouissement et pensa étouffer.

— Oronius ? cria-t-il enfin, en se dressant, prêt à délirer de joie.

Il dévorait des yeux Wiwar et ne voyait pas le sourire ironique et ironique qui naissait sur les lèvres de Yogha.

— Le vieux est mort ! Tout a sauté ! proclama Wiwar avec énergie, enchanté de l'effet qu'il produisait. La fameuse Villa féerique s'est enfoncée dans la terre avec une bonne partie de Belleville.

Impassible, Yogha confirma par une inclinaison de tête au triomphant regard que lui jetait Hantzen.

— Ceci, est exact… La Villa d'Oronius s'est effondrée dans le feu du sol…

— Dans le feu ?… Vous aviez vu cela aussi ? fit Hantzen voulant à son tour être ironique. Pourquoi ne me l'aviez-vous pas annoncé ?

La mystérieuse Yogha ne répondit pas ; elle se contenta de hausser les épaules, en attachant sur son compagnon un regard de méprisante pitié.

Exultant, Hantzen dédaigna ce regard. Il trépignait, il eût dansé s'il n'avait craint une chute probable.

— Oronius et sa boutique ont sauté ! Je suis donc vainqueur !

Le sourire s'attardait sur les lèvres de Yogha. Elle garda le silence.

Seulement, un imperceptible soupir souleva sa poitrine qui se devinait délicieuse.

— Et le volcan – car c'est un volcan ! – a rejeté le squelette d'Oronius à qui Paris a fait d'imposantes funérailles ! paracheva Wiwar. Par exemple, tout porte à croire que Jarrousse a laissé sa peau dans le cratère.

— N'importe ! répliqua jovialement Hantzen. La peau de Jarrousse contre celle d'Oronius, ce n'est pas trop cher. J'aurais donné la tienne avec, mon Wiwar, et pas mal d'autres par dessus le marché.

Le garçon de laboratoire fit la grimace. Il trouvait la plaisanterie indécente… Laridon, lui, aurait dit : « saumâtre ».

Mais il n'y avait point à faire état de cette boutade. Au surplus, Hantzen était maintenant d'excellente humeur.

— Dites, Yogha avez-vous vu aussi l'enterrement d'Oronius ? plaisanta-t-il. Ah ! vous en avez de la veine de pouvoir vous déplacer à votre gré à travers le temps et l'espace, tandis que votre corps garde la maison !… J'aurais bien voulu être de la petite fête !… Avez-vous entendu les discours ?

— Paris a fait au squelette d'imposantes funérailles, prononça l'énigmatique Yogha, en attachant sur son compagnon un renard indéfinissable.

— Bon débarras ! grogna Hantzen. Partageons-nous son héritage. À moi sa gloire ! À moi l'empire du monde !… Et à

vous sa fille… avec… un peu plus tard, celui qui devait être son gendre !

Il ricana facétieusement, puis redevint sérieux.

— Je dois vous demander encore un service, ma chère… si toutefois il vous est possible de me le rendre. Car c'est vraiment… c'est un peu…

— Dites toujours. N'ai-je pas pris l'habitude de vous satisfaire ?

D'un geste, Hantzen congédia Wiwar.

Cyprienne – ou du moins *l'image pensante de Cyprienne* – demeurait seule devant le couple. Et le couple semblait n'attacher à sa présence aucune importance.

— Voilà, dit Hantzen, vous allez peut-être me trouver très indiscret ! Je voudrais bien connaître les secrets d'Oronius… s'il ne les a pas emportés dans la tombe !... Vous qui voyez tout, savez-vous un moyen de me renseigner ?

Yogha inclina la tête.

— Je puis le faire interroger !

— Qui ? s'effara Hantzen.

— Oronius…

— Puisqu'il est mort ?

L'étrange créature plissa ses lèvres.

— Qu'importe ? Peut-être répondra-t-il quand même. D'ailleurs, je ne serai pas fâchée moi-même de savoir ce qui se passe dans sa boîte crânienne.

— Oh ! il ne doit plus rien s'y passer du tout ! ricana lourdement Hantzen.

— Qui sait ? murmura Yogha.

Mais, ces paroles furent prononcées trop bas. Hantzen ne put les entendre.

— Comment allez-vous procéder ? questionna-t-il.

Le sourire de l'Inconnue se fit soudain d'une cruauté auprès de laquelle celle de son compagnon n'était que miel. Elle fixa Cyprienne et ses yeux jetèrent une flamme :

— Par elle ! annonça-t-elle. Il faut que ce soit elle !...

Alors, s'adressant à la jeune fille, et projetant vers son front une de ses mains, doigts écartés, elle prononça impérieusement :

— Suis ma pensée !... Va où je veux... Entre et vois !

Après un instant de silence, durant lequel elle parut concentrer et extérioriser toutes ses forces, elle ajouta :

— Dis ce que tu vois : je te l'ordonne !

Il se passait en Cyprienne quelque chose d'étrange.

Révoltée par les paroles de l'Inconnue, elle avait voulu se roidir, résister à l'ordre. Mais, elle se sentait poussée, courbée comme un roseau frêle... Elle glissait dans l'espace avec une vitesse vertigineuse...

Où allait-elle ?

Brusquement, elle eut la sensation d'un choc... et il lui sembla qu'elle rebroussait chemin. Elle se retrouva dans la salle, devant Hantzen, devant Yogha... Elle avançait, pous-

sée par la même force mystérieuse dont elle était la proie… Elle avançait vers Hantzen… Elle le fixait…

Et tout à coup, elle parla.

Ah ! ce fut terrible !

— *Lui*, c'est Otto Hantzen, dit-elle d'une voix mécanique – une voix qui n'obéissait pas à sa propre personnalité et lui semblait sortir d'une gorge étrangère. – *Elle*, c'est Yogha, la fille des Yoghis et l'héritière de leur pouvoir… Otto errait à travers le monde, humilié et vaincu. Il l'a rencontré. Elle, Yogha, a vu en ce chemineau un instrument… *Elle* lui a offert une alliance…

— Arrête !… Je le veux !…

Convulsée, roidie, arc-boutée sur elle-même comme pour résister à un assaut formidable, invisible. Yogha venait de se dresser et de jeter ces mots en effleurant Cyprienne de ses deux mains tendues.

Une intense stupéfaction était peinte sur les traits de Hantzen.

— Que dit-elle ? bégayait-il. Mais, c'est mon histoire, cela !… C'est *Notre* histoire ! Pourquoi la lui soufflez-vous ?…

Yogha ne lui répondait pas ; haletante elle faisait visiblement des efforts désespérés pour imposer sa volonté à Cyprienne, indisciplinée, rebelle !

— Va-t'en ! cria-t-elle, farouchement. Réveille-toi ! Réveille-toi ! Je l'ordonne !…

Et elle retomba épuisée sur ses coussins.

Mais, pour Cyprienne, cette longue vision de cauchemar s'effaça brusquement, en même temps que disparaissaient la salle, les divans et Hantzen lui-même…

Brisée elle aussi, comme après une nuit de cauchemars, la jeune fille se retrouva étendue à sa place primitive auprès de Turlurette et de Mandarinette… Toutes deux la regardaient avec épouvante…

CHAPITRE XVI

LA HAINE DE YOGHA

L'épuisement de Yogha dura à peine quelques minutes. Puis elle demeura repliée sur elle-même, plongée dans une farouche contention d'esprit. Dans cet état, ses yeux étranges jetaient des éclairs magnétiques qu'interrompaient des lueurs d'angoisse.

Évidemment, Yogha venait de subir une défaite et elle dévorait sa rage en silence.

Mais comment la volonté de la frêle Cyprienne avait-elle pu s'opposer victorieusement à celle qui venait de se révéler comme douée de la puissance inexpliquée des yoghis – ces adeptes d'une des plus mystérieuses sectes de l'Inde, ces mages vénérés et terribles dont les facultés suprahumaines semblent accomplir des miracles ?

Ce fait, Hantzen ne pouvait songer à le nier. Il venait d'en être témoin.

Il s'en étonnait, mais l'accueillait avec une sorte de satisfaction goguenarde ; c'était comme une revanche de sa science – trop souvent inférieure en résultats – contre des

pratiques secrètes de Yogha qu'il jalousait tout en prétendant les traiter dédaigneusement de jongleries.

— Eh ! Eh ! railla-t-il, vous avez rencontré votre maîtresse, ce me semble ? Cette petite fille sournoise, sans presque avoir l'air d'y toucher, vient de se montrer aussi indocile que rebelle à votre influence.

Yogha haussa ses blanches épaules, semi-visibles sous le voile.

— En effet reconnut-elle avec calme. Je n'ai pu imposer ma volonté. Pour la première fois, je me suis heurtée à une volonté égale à la mienne.

— Oh ! égale ? Supérieure, voulez-vous dire, ma chère, insista Hantzen avec un entêtement peu galant Finalement, reconnaissez-le, c'est vous qui avez dû capituler et interrompre l'expérience.

Yogha devait être fort au-dessus des railleries d'un pareil butor.

Elle ne se laissa point émouvoir.

— Vous avez raison, acquiesça-t-elle simplement.

Puis, avec un léger sourire :

— Je me considère comme si parfaitement battue que, pour réduire cette opiniâtre jeune fille et en venir à mes fins, je vais être obligée de recourir à vos lumières.

C'était, pour Hantzen, l'occasion de faire le modeste et de déclarer qu'il ne voyait pas trop comment les connaissances scientifiques réussiraient là où avaient échoué les forces occultes dont disposait sa partenaire.

Son âme pétrie d'orgueil n'eut garde de faire appel à cette retenue ; elle le rendait extrêmement crédule dès qu'on flattait sa vanité.

Il accueillit donc comme un hommage mérité la déclaration de Yogha.

— Ah ! ah ! vous y venez ! se gondola-t-il en un gros rire satisfait. Vous vous avouerez qu'après tout les connaissances du père Hantzen ont du bon et que dans leur genre elles peuvent, elles aussi, réaliser des prodiges !

— J'en suis persuadée ! répondit gravement Yogha. Et je vais immédiatement vous offrir l'occasion de m'en fournir la preuve. Savez-vous ce que vous allez faire de cette petite ?… Une expérience… une de vos chères expériences…

Se penchant alors vers le rival d'Oronius, elle lui glissa à l'oreille quelques mots qui firent briller ses yeux cruels.

— Certainement, ma chère Yogha, je puis parfaitement tenter ce petit jeu ! assura-t-il avec chaleur.

Puis, vaniteusement :

— Et je pense bien ne pas échouer, moi !

— C'est ce que je souhaite !

Ayant frappé dans ses mains, Yogha les étendit vers la muraille.

Wiwar se représenta.

— Conduisez les jeunes filles dans le laboratoire du seigneur Otto ! lui commanda-telle.

— À la bonne heure ! s'esclaffa Hantzen. Vous parlez comme tout le monde à présent… Décidément, ce petit échec vous aura fait du bien. Vous voilà convertie au bon sens… Mes félicitations ! Et croyez-m'en, *cara mia*, vous ne vous repentirez pas d'abandonner à tout jamais ces façons mystificatrices. Entre nous, elles ne pouvaient illusionner que les ignorants ; or, cette espèce existe-telle encore ? Je n'y ai jamais cru, moi qui vous parle… Il n'y a que la science !… que *Ma Science !*

La suffisance avec laquelle le poussah accentua cette phrase, était tellement insupportable qu'elle aurait dû appeler de la part de l'Inconnue une révolte et une riposte.

Non ! Yogha n'eut pas l'air d'avoir été touchée par cette stupide provocation ; elle se contenta de sourire…

Quelques instants plus tard, Hantzen, tout pénétré de son importance, faisait son entrée dans une sorte de salle étrangement aménagée, qu'il appelait pompeusement son laboratoire et dont l'aspect et l'installation rappelaient à s'y méprendre les « chambres de torture » du moyen âge.

Cyprienne et Turlurette s'y trouvaient déjà – en chair et en os cette fois…

Elles étaient pâles et tremblantes…

Et il y avait aussi, auprès d'elles, non moins terrifiée qu'elles, la pauvre Mandarinette.

Les gros yeux de Hantzen arrêtèrent avec complaisance sur le groupe que formaient les trois jeunes filles.

— Ah ! ah ! ricana-t-il, en massant avec amour son ventre énorme qui affectait la forme et les dimensions d'un œuf d'atlantosaure. Ah ! ah ! voici donc mes « sujets » !

Peut-être aurait-il dû dire avec plus de vérité :

— *Voici mes victimes !*

Mais, l'orgueil l'aveuglait et ce fut avec une inconsciente absolue qu'il prononça :

— Ne tremblez pas, mes mignonnes ! Vous appartenez pour l'instant au plus grand savant du siècle !… Eh ! oui ! mademoiselle Oronius, ne vous en déplaise… au plus grand savant du siècle, titre dont se parait fort indûment votre charlatan de père… Encore une fois, rassurez-vous, *j'opère sans douleur !*

Son rictus était effroyable, il aurait suffi à donner la chair de poule…

Derrière lui, se tenant volontairement dans la pénombre, il y avait Yogha dont le regard et le léger mouvement de la bouche étaient plus effrayants encore ; Yogha qui les couvait tous sous les tisons ardents de ses terribles yeux…

Une heure plus tard. Cyprienne et Turlurette, – non accompagnées de Mandarinette, cette fois – reparaissaient sur la porte du bizarre laboratoire.

Cyprienne et Turlurette… nullement transformées en apparence et pourtant combien changées !

Elles ne tremblaient plus : elles n'étaient plus pâles ; elles marchaient d'un pas étonnamment calme…

Hélas ! c'était précisément ce calme immuable, cette sorte d'indéfectible sérénité – ou plutôt d'insensibilité absolue, anormale, qui devait inspirer une profonde pitié à ceux qu'un hasard aurait mis à même d'étudier l'état des jeunes filles.

Ce calme, on ne pouvait manquer d'en avoir l'impression, devait être le résultat de quelque abominable sorcellerie…

Yogha ni Hantzen n'avaient plus besoin de paraître pour diriger leurs prisonnières.

Avec une assurance d'automates, dont tous les gestes sont impérieusement réglés par un mécanisme, elles s'avançaient sans l'ombre d'une hésitation à travers les galeries. Elles débouchèrent ainsi dans une salle immense et d'une grande hauteur. Un procédé bizarre en assurait l'éclairage. Le plafond à caissons semblait se perdre dans l'infini et était supporté par douze énormes piliers de métal radiant, frotté à l'huile d'acalèphe.

À l'extrémité médiane de cette salle s'ouvrait un coffre à tablier figurant à peu près l'ouverture d'un foyer de cheminée.

Les jeunes filles se placèrent à l'entrée de ce coffre et Cyprienne appela :

— Pipigg !… Kukuss !…

Presque aussitôt, les deux petits papillons se précipitèrent dans la salle et bondirent vers leurs maîtresses en jappant joyeusement.

Ils semblaient prêts à les manger de caresses.

Alors se produisit en eux un singulier revirement : à deux pas d'elles, les papillons s'arrêtèrent brusquement avec ensemble. Dressant leurs oreilles d'un air inquiet, doucement, ils se prirent à hurler à la mort.

— Pipigg !… Kukuss ! répéta Cyprienne.

L'appel de la voix familière ne décida que Pipigg. Celui-ci vint flairer sa jeune maîtresse avec une certaine répugnance et, l'air piteux, il se laissa caresser.

Kukuss, lui, devait agir différemment. Évitant l'atteinte de Turlurette qui se baissait pour le prendre dans ses bras, il parut effrayé, poussa un sourd grondement et, tournant sur lui-même, la queue entre les pattes, il s'enfuit avec plus de rapidité qu'il n'en avait eu pour venir.

Paisible, sans s'étonner ni témoigner le moindre dépit, la soubrette se releva.

Tenant Pipigg, qui lui léchait les mains en se lamentant, Cyprienne venait de s'engager dans le conduit.

Turlurette la rejoignit.

Derrière elles, sans bruit, glissant dans ses rainures, de lui-même le tablier se referma.

De suite, dans ce tube à capsule close, elles furent comme aspirées, soulevées et emportées par un irrésistible appel d'air.

Ainsi que deux feuilles mortes, se heurtant l'une l'autre et paraissant se poursuivre, elles s'élevèrent dans ce canon à

vent, à la sortie duquel le souffle d'air, s'apaisant tout à coup, les laissa choir sur un plancher métallique.

Un déclic se fit entendre, puis le choc d'une plaque d'acier rejoignant ses feuillures et enfin des ronronnements de moteur…

Les deux jeunes filles venaient d'être réincarcérées à l'intérieur du Sphérus qui, de nouveau reprenant sa course à travers l'espace, allait les ramener vers l'Alcyon-Car, Laridon, Julep et Jean Chapuis, pour le plus grand émoi de ce dernier…

En apparence rien n'était changé…

Seule, l'absence du volage et capricieux Kukuss aurait pu témoigner de cette escale secrète…

CHAPITRE XVII

LES ÂMES ÉCHANGÉES

Pourquoi cette nouvelle machination pour le succès de laquelle la haineuse Yogha avait fait appel à la « science » du vaniteux Hantzen ?

Un fait était certain : elle avait réussi ! Les prisonnières de la sphère, renvoyées par elle dans l'espace – mais toujours et plus que jamais soumises à son impérieux pouvoir, – avaient attiré Jean Chapuis dans le piège intentionnellement entrebâillé et celui-ci s'était refermé sur le trop confiant ingénieur.

Au fait, n'était-ce pas comme si, du même coup, l'étrange alliée d'Otto Hantzen avait capturé l'*Alcyon-Car* et ses passagers, puisque, pour ne pas abandonner le fiancé de Cyprienne, l'avion se trouvait condamné à suivre la course de la sphère ?

Enfermé avec Cyprienne et Turlurette, Jean Chapuis était voué à la plus complète impuissance.

Plus libres de leurs mouvements, mais sans rien pouvoir en faveur de leur jeune maître, Laridon et Julep, entraînés à

l'aventure devaient se considérer pratiquement comme aussi prisonniers que lui.

Et cette fois, l'habituelle ingéniosité du mécano paraissait mise en en défaut ; Laridon avait beau se creuser la cervelle et invectiver le pauvre Julep, qui n'en pensait mais, il ne parvenait point à solutionner ce problème.

— Mais mille millions d'Ottomans ! comme devait jurer le défunt Claude Farrère à ses Turcs, répétait-il, exaspéré. Quoi qu'il a donc en dans l'ciboulot pour s'faire « poisser » par cette sphère ?… Oui ! qu'est-ce qu'il y allait faire, m'sieu Jean ? C'était couru d'avance qu'on ne lui ouvrait la « lourde » que pour l'encager !… C'est tout de même un peu « guignant » d'être là, à deux encablures, de le « z'yeuter', ainsi que mam'zelle Cyprienne et cette « sans-sorbonne » de Turlurette – qui, soit dit sans reproche, n'a pas l'air de prêter beaucoup d'attention à ma sympathique photographie ! – oui, c'est un peu rageant de les voir là et de ne rien pouvoir, ni pour arrêter leur voiture, ni pour les aider à en sortir !… Sans compter qu'ils ont une « trombine » d'embêtés les uns comme les autres… La situation ne semble pas les porter aux épanchements. Ma parole ! ils en font une bille !… Oh ! la ! la ! Pigez-moi ces « blairs » d'amoureux ? On les croirait dans un frigo !… Passe encore pour la môme Turlure ; j'admets qu'elle n'ait pas le sourire puisqu'elle est séparée de son « toqué », qu'est Bibi ! Mais les deux autres ! Qu'est-ce qu'ils s'offrent comme bobine !… Voyons, m'sieu Jean !… Réfléchissez mam'zelle Cyprienne !… Faut pas vous frapper comme des carafes ! Après tout vous êtes ensemble. Vous pouvez bien vous faire risette.

Mais, ces aimables encouragements – qui, d'ailleurs, ne parvenaient point aux oreilles des fiancés – ne produisaient

aucun effet : la consternation continuait à assombrir les traits de l'ingénieur devant les visages si étrangement fermés des deux jeunes filles.

N'assistant que d'assez loin à cette scène, gênés aussi par la réfraction du vitrage armé qui les séparait des prisonniers, Laridon ni Julep ne pouvaient comprendre.

Ils avaient pourtant l'intuition qu'une nouvelle contrariété devait s'opposer aux projets de l'ingénieur et que les choses ne marchaient pas pour le mieux à l'intérieur de l'aéro-sphère.

Aussi, réglant sa vitesse sur celle de la prison volante et manœuvrant de manière à maintenir l'*Alcyon* en contact permanent avec elle, Victor eut-il l'idée d'utiliser la téléphonie sans fil – le Sphérus, appareil ultra-scientifique, ne pouvait manquer d'en être pourvu – pour essayer d'avoir avec Jean Chapuis un entretien un peu moins décousu.

— Ohé ! m'sieu Jean, m'entendez-vous ? demanda-t-il, après un premier appel.

Sa voix, il le savait, devait automatiquement atteindre les oreilles de trois prisonniers.

Expliquons-nous : L'usage des récepteurs particuliers s'était perdu depuis longtemps déjà et particulièrement à bord de tous les appareils navigants – marins ou aériens – les installations comportaient, aujourd'hui un dispositif amplificateur permettant au moindre appel de retentir à travers tout l'espace occupé par les passagers – ceci sans souci des cloisons ou du compartimentage. – et par conséquent de s'imposer à leur attention à tout instant, sans les obliger à changer de place.

De même, une fois le dispositif automatiquement mis en état d'activité par l'initiative du poste émetteur, les interpellés, pour se faire entendre, n'avaient besoin de l'intermédiaire d'aucun instrument spécial.

Ils répondaient de l'endroit même où ils se trouvaient et les vibrations de leur voix, enregistrées par tout un jeu de plaques et de microphones se trouvaient lancées vers le poste écouteur.

Laridon vit donc Jean Chapuis tourner machinalement la tête à son appel et répondre :

— Sans doute.

On pouvait causer. Tout allait bien.

Le dialogue s'engagea :

— Dites donc, m'sieu Jean, faut tout de même pas « s'affaler » comme on croirait qu'vous voulez l'faire… Si qu'on essaierait d'casser les pattes au sacré frelon qui vous emporte ?

— Comment t'y prendrais-tu, mon pauvre Victor ?

— Ça, j'sais pas ! Mais, bon Dieu d'bois ! C'est à vous de trouver. Vous êtes sur place. As pas peur ! Mariolle et débrouillard comme vous êtes, et de plus « X rupin » (savant ingénieur), il me semble que vous aurez vite fait de savoir où est le « cadavre » du mécanisme et de prendre la direction du « disque bouffi ».

Jean Chapuis hocha la tête.

— Tu oublies, mon bonhomme, que je suis enfermé dans cette cabine vitrée et qu'il m'est totalement impossible de me livrer à l'étude dont tu parles.

— « Colletinez la lourde ! » (Forcez la porte !)

— Comment ? Avec quoi ?… Elle est invisible et nous reposons sur une plaque d'acier chromé.

— Cré mâtin ! Si je pouvais vous passer un pétard, pour « balancer » la cambuse…

— Avec la cabine qui nous abrite et nous-mêmes ! Merci bien ! Tu en as de bonnes, mon ami. C'est comme si tu prétendais nous délivrer en envoyant un obus qui éventrerait la sphère… Évidemment, la porte serait ouverte. Mais nous dégringolerions dans le vide avant d'avoir eu le temps de sortir… À bien réfléchir ton idée ne semble pas très pratique, car tu aurais tout juste la ressource de descendre nous ramasser… en morceaux.

— Dites pas des choses pareilles m'sieu Jean ! Vous me faites froid dans le dos… et voilà Julep qui change de couleur… ce qui lui en fait une de plus… Laissons les pétards tranquilles !… Mais, alors, rien à faire ?

— Hélas !

— Patron, dites pas ça ! C'est trop rageant !

— C'est malheureusement ainsi, mon brave Victor…

Le mécano entendit l'ingénieur ajouter plus bas et d'un ton accablé :

— Si encore je n'avais pas d'autre souci !

— Quoi qui vous tracasse, m'sieu Jean !

L’autre tressaillit :

— Rien, murmura-t-il, en jetant un involontaire coup d’œil à l’impassible Cyprienne. Tu ne pourrais pas comprendre… Pour le moment, il n’y a qu’à nous laisser guider par les événements.

— C’est-à-dire emporter par cette sacrée mazette de punaise voltigeante !… C’est simple !… Jusqu’où ça nous conduira-t-il ?

— Jusqu’où elle voudra.

— Et si elle nous promène comme ça dans le ciel, à perpète ? Faudra-t-y « emboiter l’pas » ?

— Aussi longtemps du moins que ton dévouement ne se lassera pas, mon ami.

— Alors, patron, vous me croirez, j’en ai donc pour la vie ! Victor Laridon n’est pas un lâcheur !… Parlons plus de ça ! C’est décidé : on suivra… Nom d’un moteur ! qu’est-ce qui m’aurait dit ça dans ma jeunesse que je finirais astre du ciel… tournant… tournant… et bon comme la lune !

— Tel ne sera pas notre sort, assura Jean Chapuis. Sans pouvoir te préciser le but vers lequel nous allons, je ne crois pas me tromper en affirmant que cette sphère ne gravite pas à la façon des planètes : elle a une destination… Non ! elle ne vole pas au hasard ! continua-t-il en s’exaltant. Elle nous emporte vers le mot de l’énigme… de toutes les énigmes qui se posent à mon esprit… Et puissé-je bientôt, au risque de tous les périls, me trouver face à face avec notre persécutrice pour savoir… pour comprendre !…

De nouveau, il se tourna vers Cyprienne indifférente.

Alors, craignant d'être indiscret s'il continuait à écouter, Laridon interrompit la communication.

Le visage du fiancé exprimait une interrogation ardente.

— Oui, comprendre ! répéta-t-il en considérant la jeune fille comme s'il avait été certain qu'elle ne l'entendait point et ne le voyait peut-être même pas. Comprendre ce mystère que j'ai sous les yeux et qui me déchire le cœur ! Hélas ! voici bien en face de moi le visage de ma bien-aimée Cyprienne !… Pourtant je la sens plus lointaine, plus absente que si des millions de lieues nous séparaient ! Ma main touche la sienne et cependant, *elle n'est pas près de moi !…* Où est-elle ? Je vois ses traits… sa silhouette… Et il me semble *que ce n'est pas elle…* C'est son corps, soit ! Mais son âme ne l'habite plus !… Que croire ? Comment expliquer ?

Il jeta un regard à Turlurette.

— Si encore cette bizarre amnésie n'avait frappé que Cyprienne ! murmura-t-il pensivement, je pourrai conclure à un nouveau jeu de l'Inconnue, inventé pour me torturer… Quel besoin aurait-elle eu d'influencer pareillement une petite servante ? Cela ne s'explique plus ; elle pouvait souhaiter élever entre ma fiancée et moi la barrière d'une sorte de séparation morale. Mais, il n'existait aucune raison d'appliquer le même traitement à Turlurette… Comment savoir ce qui s'est passé ?… Comment ?…

Il se prit la tête à deux mains.

Ni la fille d'Oronius, ni la jeune soubrette ne paraissaient prendre garde aux angoisses de Jean Chapuis. L'extraordinaire insensibilité qui semblait les avoir paralysées se prolongeait sans amélioration aucune… inexorablement.

En vérité, si ce n'était là qu'un jeu cruel, un raffinement de méchanceté inventé par Yogha ; si, en s'y livrant, elle voulait seulement infliger au malheureux fiancé un supplice inédit, il fallait convenir qu'elle avait atteint son but.

Envahi par un inexprimable désespoir, l'infortuné sentait vaciller sa raison.

Cyprienne… sa bien-aimée et si tendre Cyprienne, subissait sa présence comme elle aurait subi celle d'un étranger ; pour lui, tout à coup, elle était devenue la plus indifférente des femmes.

Et, se sentant le jouet de forces inconnues contre lesquelles il ne pouvait réagir, le malheureux craignait d'avoir pour toujours perdu son bonheur.

Un mur de glace le séparait de sa fiancée ; à ses plus ardentes supplications, aux évocations passionnées qu'il faisait de leur passé heureux, elle ne répondait que par des phrases machinales, prises parmi ces formules toutes faites qu'on prononce du bout des lèvres et qui ne signifient rien.

Aucun cri n'atteignait cette pensée mystérieusement stérilisée ! L'esprit de Cyprienne était endormi et d'un sommeil si profond qu'à la bien examiner, elle, ce soupçon devait venir : *Aucun cœur ne bat plus dans sa poitrine !*
Le lui avait-on volé ?
Avait-on dérobé son âme ?

Soupçon atroce ! Pensée torturante ! Dans cette lancinante expectative, Jean Chapuis se déchirait la poitrine avec ses ongles.

Qui lui rendrait sa Cyprienne ? qui lui expliquerait le maudit mal mental dont elle semblait frappée ?

Soudain, la même impression de trouble et de malaise dont il avait déjà été saisi à bord de l'*Alcyon-Car*, alors que *deux volontés adverses* semblaient se disputer en lui, cette même impression se fit encore sentir.

Comme des ondes, des pensées, des désirs le traversèrent, aussitôt contredites et paralysées par des pensées et souhaits contraires.

Tout d'abord, cette phrase – certainement absurde – traversa son esprit, avec une persistance incompréhensible :

— *Ce n'est pas Cyprienne !*

Puis, aussitôt, cette autre, plus logique :

— Ne te laisse point abuser… *c'est Elle !*

Et comme deux voix alternantes, les deux pensées se répétèrent, le harcelèrent sans que l'une ou l'autre l'emportât et sans, surtout, permettre à Jean Chapuis – qu'elles prenaient pour leur commun récepteur – ni de comprendre d'où elles venaient ni de soupçonner l'influence perfide ou amicale qui les émettait tour à tour.

Qui donc pouvait lui suggérer ce doute ? Qui cherchait à le plonger dans une nouvelle horreur ?

Qui s'efforçait, avec cette implacable ténacité, de le réduire au désespoir ?

Comme la première fois, quand il s'était agi de résister ou de céder à la volonté diabolique qui l'appelait vers la sphère, il pensa à l'Inconnue. Seule, cet être néfaste pouvait se manifester de cette façon subtile.

Mais il sentait en lui, hostile à la première, une autre influence.

Celle-là, par exemple, semblait plus difficile à identifier.

Presque malgré lui, il osa penser :

— Les Morts ne peuvent-ils nous voir et nous guider ? Si c'était Oronius, mon cher Maître ?

Problème nouveau ! Comment discerner la voix d'outre-tombe de celle – aussi immatérielle – qui se faisait simultanément entendre ?

L'une des voix souffla à Jean Chapuis :

— *Tu veux savoir ? Hypnotise Cyprienne ! Elle retrouvera la mémoire… Elle t'apprendra le secret.*

Mais, l'autre voix compléta aussitôt :

— Qui te garantira la vérité ? *L'Ennemie ne peut-elle mentir par cette bouche ?*

Le scepticisme et la défiance se partageaient de plus en plus l'esprit de Jean Chapuis. Il se débattait au sein d'un cauchemar et les deux voix finissaient par lui paraître également infernales et hostiles.

Ces doutes, nés de leurs suggestions contradictoires, n'étaient-ils pas uniquement destinés à le torturer davantage ?

Il essaya de les rejeter… de ne plus écouter aucune des deux voix, ceci sans se rendre compte que par cette passivité, il donnait la victoire à celle qui lui conseillait de s'abstenir.

Il crut un instant avoir retrouvé le calme. En lui, le conflit parut s'apaiser. Les deux voix se turent.

Soudain, un irrésistible flux de volonté le poussa ; il agit contre son gré.

Se dirigeant impulsivement vers Cyprienne, il la fixa et l'enveloppa de passes magnétiques.

— Dormez !… Je le veux !…

Il se sentait fort ; il se sentait résolu. Il devait dominer.

Pourtant, Cyprienne endormie se défendait… Cyprienne tout à l'heure inerte et presque endormie…

Voici qu'elle se dressait face à lui, rebelle à son influence, luttant pour s'y soustraire, se débattant et détournant son regard.

C'était elle, maintenant, qui semblait être devenue le champ de bataille de la lutte des puissances de l'invisible.

Jean Chapuis lui-même s'en rendait compte. Il était en présence d'une proie que deux forces se disputaient – l'une, qui la tenait captive et ne voulait point la lâcher ; l'autre qui avait entrepris de la soustraire à la première.

Mais, tout cela se passait en dehors de Jean ; il n'était qu'un simple spectateur de la lutte horrifique.

Un instrument aussi… car roidi par la force qui le possédait, il s'acharnait à imposer sa volonté à la révolte de Cyprienne.

Et de nouveau, brusquement, il sentit qu'une des deux volontés – *la seconde* – venant s'ajouter à la sienne, allait lui donner le moyen de triompher.

La révolte qui secouait la fille d'Oronius s'apaisa : elle cessa de se débattre et la phrase désirée – entendue pourtant avec quel effroi ! – jaillit enfin de ses lèvres :

— *Je ne suis pas Cyprienne… Je suis Turlurette, dépouillée à la fois de mon apparence et de ma pensée…*

Puis, désignant du doigt Turlurette, qui ne semblait pas comprendre, ni d'ailleurs s'intéresser à la scène, la *forme apparente* de Cyprienne acheva :

— *Et celle-ci, à laquelle on a donné mon visage, mon corps et ma voix, n'est pas plus Turlurette que je ne suis Cyprienne… C'est une Chinoise du nom de Mandarinette…*

— Mais Cyprienne !… Cyprienne ! gémit le fiancé, glacé d'effroi par la révélation de l'infernale transformation.

Alors, par la volonté de la puissante des deux forces mystérieuses, ces derniers mots tombèrent des lèvres de Turlurette pour achever de terrifier Jean Chapuis :

— *Cyprienne existe toujours… Mais elle n'est plus qu'une âme enfermée dans un autre corps.*

CHAPITRE XVIII

L'INFERNALE CARNOPLASTIE

Maintenant, – avec la physionomie et la voix de Cyprienne – Turlurette, endormie du sommeil magnétique parlait et révélait à Jean Chapuis, glacé d'horreur, ce qui s'était passé dans le diabolique laboratoire.

L'œil flamboyant, Hantzen avait attaché les trois jeunes filles sur des tables d'opération, tandis que la silencieuse Yogha le surveillait.

Le rival d'Oronius paraissait au comble de l'exaltation, en préparant ses instruments de torture.

Quelle épouvantable opération méditait-il donc de pratiquer sur ses malheureuses victimes ?

Tout en procédant à d'impressionnants préparatifs, lui-même l'indiquait, au cours d'une effroyable crise de gaieté.

— Hé ! hé ! ricanait-il. Mon secret serait payé fort cher par les Instituts de Beauté ! Je puis, moi, réaliser toutes les promesses aussi mensongères qu'habituelles des prospectus. Par ma méthode de carnoplastie perfectionnée, je me charge

de transformer n'importe quel visage… Vous allez voir ! Je vais vous rendre méconnaissables… mais non indésirables…

La carnoplastie, cette méthode chirurgicale qui, sur un plan plus modeste, se donnait uniquement pour tâche la correction des imperfections du visage avait été poussée par Hantzen jusqu'au dernier degré de la virtuosité.

Il est vrai qu'il avait à sa disposition, pour remplacer le bistouri démodé et les lenteurs des points de suture, l'influence toute puissante des rayons « Alpha » et « Gamma ». Aucun tissu ne résistait à la radio-activité et les effluves magnétiques habilement employées permettaient de modeler en pleine chair vivante des traits nouveaux conformes à un modèle déterminé.

Pour Hantzen, c'était donc un simple jeu de réaliser l'étonnante transformation qu'avait rêvée la prodigieuse Yogha.

Sous ses doigts de prestidigitateur chirurgical, le sourire de Cyprienne se transportait sur les lèvres de Turlurette, tandis qu'elle-même se masquait de la peau jaune de la Chinoise : et l'effarante jonglerie se poursuivait, faisant passer dans les orbites de l'une les yeux de l'autre, substituant au nez asiatique le nez retroussé de l'espiègle amie du mécano Laridon.

Passez, muscade ! Voici que par cet invraisemblable tour de passe-passe, la soubrette avait maintenant le visage de sa jeune maîtresse et pouvait contempler ses propres traits sur les épaules de Mandarinette.

Quant à cette dernière, elle avait dû céder sa physionomie à la fiancée de Jean Chapuis.

— Voici qui est fait ! annonça triomphalement l'opérateur, en détachant les patientes.

— Pas encore ! intervint Yogha.

Car pour avoir changé de visage et d'aspect, pour être devenues respectivement l'apparence de Mandarinette, celle de Cyprienne et celle de Turlurette. Cyprienne. Turlurette et Mandarinette n'en conservaient pas moins leur personnalité. Sous des traits qui n'étaient plus les leurs, elles continuaient à penser : elles demeuraient elles-mêmes.

Et ceci ne satisfaisait point la magicienne.

D'un geste hautain, elle congédia le triomphant Otto Hantzen.

— Laissez-moi parachever votre œuvre, déclara-t-elle en guise de remerciement. Sans être mal fait, ce travail doit être complété… Je m'en charge !

Mortifié, mais docile, le rival d'Oronius quitta aussitôt le laboratoire en grognant :

— Charlatane !

Alors, Yogha dirigea l'éclair de ses yeux magnétiques vers les jeunes filles.

Ils ne s'arrêtèrent pas sur Cyprienne.

L'enchanteresse ne se faisait point illusion. Elle avait expérimenté la résistance de la fille d'Oronius et ne se souciait point de constater une seconde fois son impuissance à la dominer.

Et c'était précisément parce que Cyprienne échappait à son influence que Yogha l'avait en quelque sorte exilée

d'elle-même en la reléguant dans l'apparence de Mandarinette.

Autrement, elle eût simplifié la comédie qu'elle préparait en substituant tout bonnement Turlurette à Cyprienne et cette dernière à sa propre soubrette – chassé-croisé par lui-même assez piquant.

Mais, faute de pouvoir agir sur la volonté de l'héritière d'Oronius, Yogha avait décidé qu'elle resterait prisonnière, avec l'aspect de l'esclave chinoise.

Turlurette-Cyprienne et Mandarinette-Turlurette, qu'elle sentait moins rebelles à son fluide suffiraient à l'exécution du plan qu'elle avait combiné.

Elle les fixa l'une après l'autre.

— Tu es la Cyprienne de la villa féerique, dit-elle à la soubrette.

Et elle dit à Mandarinette.

— Tu es Turlurette.

Immédiatement, les traits des deux jeunes suggestionnées se figèrent et leurs yeux perdirent tout éclat en prenant le terne aspect des matières organiques congelées.

À partir de cet instant, il y eut dans leurs regards et dans toute leur personne quelque chose de mort et elles n'agirent plus que comme des automates, sous l'unique impulsion de ce ressort externe : la volonté de la rivale des fakirs.

C'était ce que voulait Yogha.

Sa main se tendit.

— Allez !

Et, comme nous le savons, obéissant à cet ordre, les « sosies » de la fille d'Oronius et de sa servante étaient partis vers la sphère, passant d'abord par la salle aux colonnes lumineuses du palais inconnu, puis par la cheminée aspiratrice.

Après leur départ, Yogha se tourna vers Cyprienne – consternée et empruntée sous sa nouvelle apparence. Elle lui jeta un regard de défi.

— Vous qui lisez dans la pensée d'autrui, essayez donc de lire en la mienne pour connaître votre destin ! railla-t-elle.

Sa victime, avec les yeux et le visage de Mandarinette, possédait encore et toujours l'énergie de Cyprienne. Aussi, sans s'émouvoir, riposta-t-elle du tac au tac :

— La haine ne saurait dominer ni vaincre l'amour !

Avec un frémissement de révolte, devinée pour la seconde fois ; Yogha quitta le laboratoire.

— D'où tient-elle cette magie qui est en elle et qui s'oppose victorieusement à la mienne ? murmura-t-elle. *Quelle est cette force et d'où vient-elle ?*

Elle médita pendant quelques instants et prononça d'un ton menaçant :

— Je veux la connaître pour la combattre !... Et pour la réduire *quelle qu'elle soit !*

À la question que l'alliée de Hantzen se posait, Cyprienne elle-même n'aurait peut-être pas pu répondre.

Demeurée seule, la malheureuse enfant s'était affaissée sur un siège et sanglotait tout bas en cachant de ses mains ce visage étranger *qui était devenu le sien*.

Son énergie de tout à l'heure l'avait-elle abandonnée ?

Subitement, sans s'en rendre compte et dès la sortie de Yogha, elle était redevenue une pauvre petite fille, faible et terrifiée. Séparée de tous ceux qu'elle aimait, elle pleurait son père mort et son fiancé perdu ; son fiancé qui ne saurait plus la reconnaître !

Comment sortirait-elle jamais de la prison vivante dans laquelle elle se sentait enfermé ? Seule la mort lui offrait une chance d'évasion. En attendant, que de souffrances et que de larmes en perspective !

Chancelante, elle se leva. Ce laboratoire où lui avait été infligée par la cruelle science de Hantzen la transformation qui la désespérait, entretenait en elle une insupportable terreur.

Elle en sortit en s'appuyant aux murs et se mit à errer dans le dédale des galeries et des salles, sans rencontrer personne.

Le mystérieux palais semblait inhabité.

Où étaient donc l'impitoyable Yogha et le féroce Hantzen ?

Qu'étaient devenues les fausses Cyprienne et Turlurette ?

Un silence terrifiant régnait ; cette solitude et ce silence constituaient peut-être une nouvelle épreuve, inventée par la

méchanceté de Yogha pour torturer celle qu'elle semblait haïr.

Pourquoi cette implacable haine ? Était-ce la fiancée de Jean Chapuis que l'effrayante et belle Inconnue s'acharnait à persécuter ?

Cyprienne ne songeait pas à se poser cette question.

Elle ignorait encore les apparitions mystérieuses et l'occulte poursuite dont Jean Chapuis avait été le souffre-douleur.

Elle constatait seulement, les effets de cette haine.

Quelle épouvante était la sienne et quel chagrin, en se sentant toute seule, toute seule, sans le réconfort d'une présente amie :

Au fait, dans sa détresse présente, maintenant qu'elle avait perdu sa forme, pourrait-elle retrouver une amitié ?

Triste, languissante et désespérée, elle se retrouva dans la salle dont elle était sortie une heure auparavant, avec Turlurette et Mandarinette, pour aller vers l'effroyable aventure…

Accablée, elle se laissa tomber sur les coussins…

Des jappements la tirèrent de sa torpeur. Avec des bondissements fous, un message attendrissant de joie, de tendresse et d'inquiétude, le fidèle Kukuss se précipitant sur elle et la harcelant de cajoleries.

Brave petit papillon ! C'était sa manière de montrer qu'il n'était point dupe de ce qu'on pouvait prendre pour une ruse. Plus futé que Pipigg, il avait su deviner et retrouver sa

jeune maîtresse sous l'apparence nouvelle qu'on lui avait imposée.

Aussi, agitant son panache, virevoltant avant de sauter sur les genoux de sa maîtresse, et la fixant amoureusement semblait-il dire :

— Je te reconnais !… Je reste avec toi ! Tu as un ami !

Cyprienne le prit dans ses bras.

— Gentil toutou ! Bon toutou ! murmura-t-elle. Si tu savais quelle consolation et quel espoir tu m'apportes !… Ainsi, le cœur peut ne point s'en rapporter au témoignage des yeux ?… Ah ! si mon bien-aimé Jean pouvait m'apparaître et me deviner comme tu l'as fait !

Plus vaillante, elle se releva.

— Viens, mon petit compagnon fidèle ! Il ne faut pas nous abandonner… Il faut tâcher de savoir où nous sommes et surprendre, s'il se peut, les secrets de cet étrange palais. Nous reste-t-il une chance de recevoir du secours ou de recouvrer notre liberté ?

— Ouah ! ouah ! répondit affirmativement Kukuss.

C'était rassurant.

Mais, ce fut en vain, que pendant les heures qui suivirent, la prisonnière tenta de trouver l'issue du labyrinthe de galeries qui lui servait de prison. Toujours, ses pas la ramenaient dans la salle d'où elle était partie. Elle comprit alors pourquoi on la laissait sans gardiens. Yogha savait qu'on ne pouvait lui échapper.

Découragée, la jeune fille revint s'accouder à la balustrade d'une des baies ouvertes sur l'étrange mer de nuages, qui semblait isoler du reste du monde ce singulier séjour.

Elle regarda le ciel – ce suprême horizon des prisonniers.

Alors son cœur se mit à battre.

Au-dessus de sa tête, tout près, tout près et comme se disposant atterrir sur quelque terrasse qu'elle ne pouvait apercevoir, Cyprienne voyait face à face, ces deux puissantes machines ennemies : *le Sphérus et l'Alcyon-Car*.

CHAPITRE XIX

LE SPHÉRUS SE ROUVRE…

En obtenant de Turlurette, endormie du sommeil hypnotique, la révélation de l'étonnante transformation réalisée par Otto Hantzen, Jean Chapuis était resté comme médusé.

Ainsi, en dépit de l'apparence, ce n'était pas Cyprienne qu'il avait sous les yeux !

Ce visage chéri, qu'il ne pouvait contempler sans émotion, n'était animé que par une âme étrangère. Il n'y pouvait plus reconnaître le regard de sa fiancée.

Quelle imagination géhennique avait inventé cette odieuse raillerie de lui renvoyer le corps en gardant l'âme ?

Qu'il fût dupe ou non, c'était lui infliger un véritable supplice. Aussi longtemps qu'il avait pu se croire en présence de la véritable Cyprienne n'avait-il pas souffert cruellement de l'apparente indifférence de sa fiancée, et aussi, inconsciemment, de la sentir si différente d'elle-même ?

Et maintenant que le mot de l'énigme venait de lui être livré ne souffrait-il pas encore davantage de la pire angoisse ?

Oui, le corps de Cyprienne était là – tout au moins son visage, son apparence…

Mais elle lui était devenue étrangère à cause du divorce de ce corps avec son moteur cérébral.

Et il se demandait ce que l'on pouvait faire pendant ce temps de l'*âme de Cyprienne !*

Ne la torturait-on point comme ou le torturait lui-même, par elle, savamment, férocement ?

Ah ! vraiment, leurs persécuteurs dépassaient les bornes de la cruauté !

— L'Inconnue !… Toujours l'Inconnue ! murmura-t-il les dents grinçantes.

La colère s'emparait de lui et lui faisait souhaiter de se trouver enfin en présence de cette infâme tortionnaire dont il ne connaissait que la nuageuse image. Il se sentait capable de la tuer ; ses mains frémissaient d'un désir de meurtre.

À quoi bon ? Il était prisonnier dans cette sphère, à la merci de l'inattaquable volonté ; il était emporté dans l'espace sans bornes et il ne savait où s'arrêterait cette course.

Cette impuissance, il eut donné la moitié de sa vie pour être à même de s'y arracher.

Farouche, évitant maintenant de regarder ses compagnes, il concentra son attention sur la course parallèle de l'*Alcyon*, devenu le satellite du Sphérus.

C'était désormais son seul espoir.

Si Laridon ne pouvait rien pour lui, il devrait subir jusqu'au bout le destin que lui réservait l'Inconnue.

Ce destin, hélas ! mieux valait n'y point réfléchir.

Vers quelles tortures morales, sinon physiques, la boule mouvante l'emportait-elle ?…

Un tressaillement subit agita son corps…

Il allait savoir.

Sans à coup l'appareil sphérique venait de s'immobiliser et, dans le plancher d'acier, lentement, le trappe se rouvrait…

Jean Chapuis n'hésita pas, ne songea même pas à la possibilité d'un nouveau piège.

À quoi bon ? N'était-il pas dans les mains de l'Inconnue ? Et tout ne valait-il pas mieux que cet encagement au sommet d'un globe métallique ?

Son impuissance cessait puisqu'il allait pouvoir agir…

Prenant tout juste le temps d'appeler par un joyeux hourra l'attention de Victor Laridon, il se précipita vers la trappe et il se plaça sur la plaque de l'ascenseur. Celui-ci s'enfonça aussitôt.

Alors, seulement, l'ingénieur s'aperçut que les deux jeunes filles – la fausse Cyprienne et la non moins fausse Turlurette l'avaient automatiquement suivi et s'étaient placées près de lui, vraisemblablement appelées par un ordre de l'invisible.

Cette constatation ne parvint pas à refroidir son ardeur.

Il était fébrile, impatient…

L'ascenseur atteignit la partie inférieure de la salle des machines.

Dans celle-ci tous les balanciers, les roues, les transmissions, les glissières et les actinomètres étaient au repos. C'était bien l'arrêt annonçant l'arrivée.

Et l'autre porte automatique, celle de la coupée extérieure, béait aussi joyeusement, semblant inviter le jeune homme à reprendre sa liberté.

— Victor ! appela-t-il ivre de joie et se penchant dans l'ouverture.

Mais, dès le premier coup d'œil jeté au dehors, il poussa un cri d'extase et oublia tout ce qui n'était pas le merveilleux paysage dont la vue s'offrait à son regard.

Victor Laridon et master Julep n'avaient pas perdu un seul des gestes du jeune ingénieur.

Ils l'avaient vu agiter les bras en signe d'allégresse ; ils avaient entendu son cri de joie.

Puis Jean Chapuis et ses compagnes, pour une raison encore inexpliquée, s'étaient réenfoncés à l'intérieur de la sphère.

— Y a du bon ! Paraît que le patron a trouvé la clé ! s'était exclamé Laridon. Apprête-toi Julep… Va falloir offrir la patte aux demoiselles pour les aider à passer à notre bord.

Vivement, le mécano fil plonger l'*Alcyon*, et contourna le Sphérus pour amener son appareil en face de l'ouverture.

Mais, cette ouverture, il ne put la découvrit. Ses sourcils se froncèrent.

— Les blagues vont-elles recommencer ? grommela-t-il avec humeur.

Ni Jean, ni ses compagnes n'apparaissaient. Le sphérique de métal semblait s'être immobilisé, *collé au flanc d'un nuage*. Noyée dans ce brouillard, l'ouverture était invisible.

— Cré fichu nom de nom ! jura le Parigot en reprenant de la hauteur, M'sieu Jean s'aura sûrement cassé le « pif » sur la porte fermée ! Ce qu'il doit être « à la renaude ».

Exécutant des ellipses autour de la calotte vitrée, il s'attendait à voir remonter l'ingénieur qui le mettrait au courant de sa désillusion.

Mais, les minutes passaient et aucun des hôtes de la cabine lenticulaire ne reparaissait.

De plus en plus vive, Laridon sentait la morsure de l'angoisse.

— Il se passe quelque « truc à la manque ! » murmurait-il entre ses dents. Vrai de vrai, on doit « mistoufler » nos connaissances dans la bagnole.

À la fin, il perdit patience.

— Y a pas ! J'en aurai le cœur net ! Faut qu'on y aille voir ! Le patron peut avoir besoin de « mézigo ».

Et hélant Julep, qui dégringola docilement du poste où il se tenait, il l'installa devant le piano des commandes électriques.

— Tiens le manche à balai, fils de Cham ! Et ne lâche pas la rampe, surtout ! Moi, j'ai affaire « en ville ».

Sans être un pilote de premier ordre, Julep avait été suffisamment dressé par Laridon pour pouvoir le suppléer pendant quelques minutes.

— Toi pas t'en faire ! déclara-t-il, en riant largement, tout flatté de cette marque de confiance. Master Julep veiller au grain !

Déjà le mécano était sorti du poste des touches, ceci après s'être préalablement attaché à une corde et muni d'un instrument singulier qu'il suspendit à sa ceinture.

— Fais le saut de mouton au-dessus du copain bedonnant et vire sur place en poussant le *levier gyroscopique*, cria-t-il au nègre.

Ayant consulté l'altimètre et constaté que la hauteur à laquelle évoluait l'*Alcyon* rendait cette précaution nécessaire, il adapta sur son visage le masque respiratoire complété par un générateur d'oxygène. Puis, il sortit en passant par le compartiment d'isolement qui assurait à l'intérieur de l'*Alcyon* une isothermie parfaite.

Une fois descendu sous la cabine centrale, au moyen d'un dispositif spécial, il amarra solidement à un tendeur l'extrémité de sa corde, puis, se laissant glisser dans le vide, il y demeura suspendu, légèrement balancé par la course de l'*Alcyon* qui descendait vers le Sphérus.

Quand Laridon sentit sous ses espadrilles d'amiante la surface supérieure de celui-ci, il largua vivement son élingue et s'accroupit sur la calotte de Terre, tandis que l'Alcyon,

obéissant aux commandes gyroscopiques, se mettait à tourner lentement au-dessus de lui.

Dans sa position périlleuse, car la carapace bombée était fort glissante, Laridon faisait preuve du plus beau sang-froid.

Il avait son idée.

— À moi le *chalumeau d'Oronius !* déclama-t-il. Les radiations auront vite raison de cette plaque de verre, si épaisse soit-elle.

Et aussi à l'aise que s'il eût opéré dans des conditions absolument normales, il entreprit de découper, à l'aide du chalumeau emporté par lui, une ouverture circulaire dans le dôme vitré qui surmontait la sphère.

Attaqué par des radiations d'une puissance extraordinaire, le verre se dissociait et fondait ; bientôt la plaque découpée par le travail de Laridon se détacha et tomba avec fracas à l'intérieur de la chambre lenticulaire.

— À mon tour ! dit le mécano.

Et hardiment, il sauta dans l'ouverture.

Cette chambre, nous le savons, était restée vide depuis le départ brusqué de Jean Chapuis et des deux femmes ; mais l'ascenseur n'étant pas remonté, le panneau demeurait ouvert sur un trou béant.

Laridon, qui ignorait d'ailleurs son existence, n'y regarda pas de si près et, après quelques appels jetés vainement dans l'espoir d'obtenir des nouvelles de Jean Chapuis et de ses compagnes, il empoigna bravement une des quatre colonnes et se laissa glisser vers la partie inférieure autour de laquelle dormaient les machines motrices.

N'ayant accordé qu'un coup d'œil distrait, mais émerveillé, à ce mécanisme original et si bien réglé, le Parigot chercha ses amis.

Hélas ! la place était nette et un grand trou ouvert sur le vide montrait le chemin qu'avaient dû prendre l'ingénieur et ses compagnes.

Le mécano devint tout pâle.

— C'était pas à faire ! gémit-il. Non ! c'est pas Dieu possible qu'ils aient pu « décarrer » de cette sacrée « patraque » !… Où seraient-ils allés *puisqu'on est dans les airs ?*

Pourtant, le fait était là ; douter devenait impossible ; ni le jeune ingénieur, ni ses compagnes n'étaient plus dans le Sphérus.

— Voyons ! voyons ! je deviens louf ! murmura Laridon en se passant la main sur le front. Ils n'ont pu jouer de la fille de l'air sur leurs ailerons !

D'un dernier regard, qui s'attarda à fouiller le moindre recoin, il inspecta tout l'espace que ceinturaient les machines.

Le plancher d'acier brillait dans son neuf ; aucune poussières aucun pied humain, semblait-il, n'avait dû l'effleurer… Quant aux murailles où sommeillait tout un attirail ?… Non !

Laridon était bien seul.

Frissonnant, il s'agenouilla près de l'ouverture, se pencha et jeta un coup d'œil au dehors.

Mais, devant lui, il n'y avait que de la brume… et le vide… le grand vide vertigineux, qui se continuait jusqu'au sol.

Un saut de neuf mille mètres ! Était-il permis d'évoquer cela sans pâlir ?

Laridon se releva.

Il chancelait…

— Où donc sont-ils passés ? se lamenta-t-il. N'y a pas à dire, on s'évade pas de la sorte en plein ciel !

Mystérieusement… mystérieusement… Jean Chapuis et celles que Yogha avait envoyées vers lui en manière d'appel, avaient disparu au sein des nuages !…

CHAPITRE XX

LA MONTAGNE MYSTÉRIEUSE

Dans son désespoir, le malheureux Laridon s'arrachait les cheveux.

Il imaginait une catastrophe, une imprudence de Jean, un drame… bref, une chute horrible du haut des airs.

— Ah ! ce pauvre petit dab ! gémit-il, en se cachant le visage dans ses mains pour essayer d'échapper à l'affreuse vision. Puis, un peu de calme se fit dans son esprit et la réflexion vint.

— Qui sait ? J'suis trop imaginatif ! J'vois de suite le pire… Mon fiston, l'espoir reste peut-être permis… S'il ne s'agissait encore que d'une simple diablerie carabinée comme le nuage artificiel ou la drague volante ? Avec des particuliers de l'envergure de nos particuliers, faut se méfier… Ne jette pas la manche avant d'avoir cogné, mon ami Victor. Remonte plutôt dans cet honnête Alcyon et ouvre l'œil… Tu découvriras peut-être quelque chose qui t'expliquera la manigance actuelle.

Par acquit de conscience, il se livra à un nouvel examen des « entreponts » et du singulier mécanisme.

Mais en vain étudia-t-il le dispositif et toucha-t-il aux leviers, il ne parvint pas à remettre le Sphérus en marche. Ce fut peut-être heureux pour lui.

Toutefois, cette inexplicable immobilité en plein ciel le chiffonnait.

— Est-ce qu'ils auraient une cellule de fixation du genre de celle de feu monsieur Oronius ? se demandait-il. Je ne vois pourtant rien qui en fasse mention.

D'ailleurs, autour de lui, il était aisé de s'en rendre compte, aucun générateur de forces n'était en action ; par conséquent l'immobilité actuelle de l'appareil n'était attribuable à aucune intervention dynamique.

Le Sphérus *était simplement arrêté*.

Il eût été illogique de ne pas admettre cette conclusion.

Mais un semblable arrêt alors que ce plus lourd que l'air *paraissait* être en suspension au sein de l'atmosphère constituait vraiment un phénomène incroyable.

Faute de pouvoir approfondir ce mystère, le Parigot se décida à regagner la partie supérieure de la sphère, en grimpant le long d'une colonne ; puis il se hissa hors de la cabine vitrée et constata avec satisfaction que Julep, fidèle à sa consigne poursuivait, à bord de l'*Alcyon-Car*, son mouvement d'écureuil dans une roue.

À la façon d'un guide-rope, la corde pendait au-dessus de la tête du mécano. Il la saisit, la noua autour de sa taille et à la force des poignets, remonta sur l'Alcyon.

Quelques minutes plus tard, débarrassé de son attirail et du masque respiratoire, il remplaçait Julep dans la cabine de direction.

— Hop ! fit-il en imprimant à l'*Alcyon* une direction oblique. Apprête tes boules de lotos, mon vieux mal lavé. Il se passe des mistoufles soignées et pas ordinaires… On a escamoté m'sieu Jean, mam'zelle Cyprienne et Turlurette.

— Plus massa ? Plus mazelles ? interpréta le brave nègre-polychrome, en écarquillant les yeux.

— Tu me comprends, poursuivit fiévreusement Laridon. C'est un peu plus fort que de jouer au bobéchon. J'ai « reluqué » partout… sous tous les meubles… ce qui m'a été d'autant plus facile qu'il n'y en a pas… Nib de patron. Et pas plus de mam'zelle Cyprienne ou de Turlurette que dans mon œil !… Alors, sais-tu ce que je me suis dit, dégourdi ?

— Toi parler beaucoup longtemps pour rien spliquer, et Julep rien savoir, répondit le nègre d'un air capable.

— Eh bien, je me suis dit : « V'là des histoires à la mords-moi le flanc !… » Car, enfin, s'ils ne sont plus dedans, c'est qu'ils se sont mis en « bordée » dans les choux !… T'as compris ?… Où qu'ils ont pu aller ?… Y a pas de plancher ! Zieute-moi ça : c'est la catastrophe. Pas possible que m'sieu Jean ait emmené sa fiancée et la mienne faire un tour dans c'te portion de not' jardin !

— Ça pas possible ! approuva Julep.

— Alors, il ne reste qu'une chose, conclut Laridon d'un air découragé. Ils sont peut-être accrochés en dehors du Sphérus… Eh ! mais, v'là que j'y pense. Le loi dit : « Tout avion abandonné dans l'espace est de bonne prise ! »… On

en est donc les proprios à c't'heure !… Faisons-en le tour, pour voir ?

Planant d'abord au-dessus de la sphère, puis s'abaissant à mesure en décrivant des cercles qui lui permettaient d'inspecter l'appareil sur toutes ses faces, le mécano, sans grand espoir, entreprit d'exécuter sa décision.

Son front se rembrunissait à mesure et il secouait tristement la tête ; car sur aucun des points de la surface d'ailleurs absolument lisse et sans aspérités de l'enveloppe il n'y aurait eu possibilité, pour des êtres humains, de s'accrocher.

Monotone et désespérante, la conclusion revenait sur les lèvres, du mécano.

— Ils se sont envolés !… envolés !… envolés !…

Il se serait avec plus d'exactitude servi d'un autre mot ; mais celui-là ne passait pas à cause de la tragique horreur de ce qu'il évoquait.

Qu'y avait-il en dessous – très en dessous ! à des milliers de mètres ? Que trouverait Laridon, quand il atterrirait ? Quelle vision lugubre de corps déchiquetés ?

Il frémissait d'y penser…

L'*Alcyon* continuait à s'abaisser et à tourner. Il atteignait maintenant la partie inférieure de l'appareil abandonné « en l'air ! »

Tout à coup un choc léger se produisit et l'*Alcyon-Car* rebondit en arrière comme s'il avait heurté une surface élastique.

Se frottant les yeux – car devant lui, il n'y avait que la teinte grise d'un ciel brumeux – Laridon voulut ramener en avant son capricieux appareil.

Un nouveau choc le jeta hors de la route qu'il prétendait lui imposer.

Il s'entêta ; mais toutes ses autres tentatives demeurèrent aussi infructueuses.

Il lui fallut se rendre à l'évidence : devant lui, il avait un obstacle… *un obstacle qui ne se voyait pas*, mais qui barrait le chemin à l'*Alcyon*.

Et cet obstacle se faisait sentir juste au-dessous de l'endroit où s'immobilisa le Sphérus… dans sa perpendiculaire…

— Oh ! oh ! fit Laridon, en soulignant son exclamation d'un petit sifflement.

La disposition de l'obstacle invisible venait de lui ouvrir l'esprit.

Il se souvenait du nuage qui, naguère, servait à la sphère de manteau protecteur.

Ne pouvait-il conclure, par analogie, qu'il avait devant lui quelque chose de pareil *et visant le même but ?*

Cela demeurait immobile au lieu de se mouvoir et cela affectait, en vérité, la forme d'une trombe figée : d'une trombe ayant le Sphérus pour sommet et pour base la terre… peut-être ? Là était toute la différence. C'était donc, au fond, la répétition du même procédé.

— Y a bon ? demanda Julep.

— Faut voir ! riposta Laridon un peu rasséréné.

Car après avoir envisagé l'irréparable – c'est-à-dire une catastrophe ayant coûté la vie à Jean Chapuis et aux jeunes filles – il considérait presque comme un évènement favorable la possibilité pour eux d'avoir été simplement victimes d'une nouvelle machination de l'invisible ennemi.

Et que diable ! un ennemi, cela se combat ! des amis, cela se délivre ! Entreprendre une lutte, tenter cette délivrance ne saurait effrayer – surtout quand on s'appelle Victor Laridon !

Ayant, par une manœuvre périlleuse, ramené l'*Alcyon-Car* en contact de l'obstacle, le mécano entreprit froidement une effroyable descente verticale le long de cet obstacle.

— Je verrai bien où ça finit ! grommela-t-il entre ses dents.

Où cela finissait ?

Un cri de Julep l'annonça tout à coup.

— Gare patatras, massa Ridon !… Terre !… Terre, là !…

Le sol ?… Déjà !…

S'en rapportant à l'altimètre, le mécano s'en croyait encore éloigné de près de huit mille mètres.

Atterrissait-il donc sur le sommet d'une montagne ?

Et de quelle montagne ! L'altitude indiquée par les instruments dépassait huit mille mètres. Si faible géographe que fût Laridon, il savait qu'il existe fort peu de points du globe terrestre qui puissent se vanter d'être aussi culminants.

Quelques secondes plus tard, – ayant eu tout juste le temps de se rétablir et d'amortir la chute par l'emploi d'un

dispositif dont Oronius était encore l'inventeur – le mécano touchait le sol et pouvait constater qu'en effet l'*Alcyon* se posait sur les pentes d'une cime qui se dressait bien au-dessus des nuages.

Le paysage présentait le spectacle d'une désolation parfaite. À une pareille hauteur la vie ne saurait exister, même sous les formes les plus rudimentaires du règne animal ou du règne végétal.

C'était sur un bloc de glace que l'Alcyon atterrissait.

— Brrr ! Ce qu'il doit faire froid ! pronostiqua Laridon, en relevant instinctivement le col de sa combinaison.

Puis, il se dit que cette précaution ne serait sans doute pas suffisante pour affronter l'air du dehors assurément aussi piquant que raréfié.

Il était donc prudent de procéder à un brin de toilette avant de songer à quitter le confortable intérieur de l'*Alcyon*, où le solarium maintenait la température à une appréciable moyenne, grâce à l'étanchéité des triples cloisons.

— Tenue de campagne ! ordonna-t-il. Mets la pelisse à calorifère, mon vieux master. Autrement tu pourrais attraper un rhume de cerveau.

Le vêtement qu'il désignait sous ce terme pittoresque était une sorte d'armure en tissu souple, *un scaphandre atmosphérique*, dont Oronius avait doté son personnel et qui par un judicieux emploi de certains corps radio-actifs et d'un générateur d'oxygène assurait à celui qui y était renfermé – et quel que fût le milieu ou l'altitude à laquelle il évoluait – le jeu normal de ses fonctions respiratoires et circulatoires. La

température demeurait constante et le corps était garanti contre toute variation de pression extérieure.

Julep ne se fit pas répéter l'invitation. En même temps que son compagnon, il procéda à ce changement de costume.

Pour les commodités de la conversation, ce scaphandre dernier cri était naturellement muni d'antennes et d'un appareil de téléphonie sans fil. De sorte que les deux hommes pouvaient communiquer, de près ou de loin.

— Tu as des pilules contre la soif et la faim ? s'enquit Laridon. Bon ! On est paré pour aller faire un tour à la foire… Il n'y a plus qu'à prendre notre canne *permission de minuit*. Des fois qu'on ferait une fichue rencontre !

À travers le masque de verre, la physionomie du nègre exprima que l'hypothèse lui paraissait invraisemblable. Qui donc, en dehors d'eux, pouvait s'être risqué sur ces pentes glacées ?

Il imita néanmoins Laridon et décrocha l'*arme électrique*, à laquelle le mécano venait de faire allusion.

Infiniment plus dangereuse que l'ancien browning, cette arme assurait à celui qui la portait une indéniable supériorité ; car outre qu'elle lui permettait de lancer à distance sur ses ennemis une étincelle aussi meurtrière que la foudre, elle pouvait aussi, par un simple contact, électrocuter n'importe quel agresseur.

Pareillement équipé, l'équipage de l'*Alcyon* pouvait se croire invulnérable.

— En route ! décida le mécano. J'ai comme une idée que, bien que la contrée ne paraisse pas surpeuplée, elle

pourra nous réserver des surprises. Regarde un peu là-haut, moricaud ! Qu'est-ce que tu dis de cette sphère qui demeure suspendue comme une pomme de Calville sur la tête d'un Guillaume Tell fils dont on ne verrait pas le corps ?

— Ça pas pomme ! riposta-le nègre en secouant la tête. Julep bonnes dents… et pas pouvoir croquer !

Avec les précautions d'usage, ils quittèrent la cabine de l'*Alcyon*, que Laridon avait préalablement immobilisé par le procédé connu des seuls disciples d'Oronius et qui utilisait la cellule de fixation.

Le silence était impressionnant ; les deux hommes n'entendaient que le bruit de la glace craquant sous leurs pas.

Non moins impressionnant était le coup d'œil de cette cime glacée émergeant d'une mer de nuages comme un monstrueux iceberg.

Et pourtant, elle appartenait au monde ! À sa base – à des milliers de mètres au-dessous des violateurs de ce sol vierge, il y avait des hommes !

— Nous sommes peut-être les premiers à nous balader là-dessus, émit Laridon en considérant avec méfiance le mur de brume qui semblait couronner le sommet. Oui, les premiers… à moins que…

Et sans achever, il poursuivit son ascension, suivi par Julep qui ne tenait pas autrement à bavarder.

Le bon nègre avait assez à faire de réfléchir à tous les incidents singuliers qui, depuis la veille l'entraînaient dans leur tourbillon.

S'il lui avait fallu, toutefois, faire connaître son intime pensée, il aurait avoué qu'une promenade en libellule au-dessus de l'Avenue du Bois lui eût semblé infiniment plus agréable.

Mais, comme il n'avait pas le choix, il continuait à marcher avec résignation dans le dos de Laridon.

Soudain, il buta contre ce dos, qui venait lui-même de s'arrêter brusquement.

Les mains étendues, le mécano paraissait palper quelque chose.

— C'est bien ce que je pensais ! annonça-t-il. On ne passe pas. La barrière est toujours là… Oh ! pas la peine d'essayer de la reluquer ! On voit la peau ! – pas la sienne ! – Et on ne sent guère davantage… rien que quelque chose *comme un vent qui vous repousserait*… C'est rigolo ! Mais, c'est comme ça. Faut bien s'y faire… viens, on va chercher la porte.

Et toujours tâtonnant il se mit à marcher le long de l'invisible *mur d'air*.

Comme c'était un garçon qui ne manquait pas de jugeotte, il avait eu soin, au moment où il prenait cette décision de marquer l'endroit en y amoncelant quelques morceaux de glace et en traçant sur le sol certains signes à la pointe du couteau.

Bien lui en prit ; car après avoir longé consciencieusement l'obstacle invisible, il se retrouva, une heure plus tard à la place même d'où il était parti et qu'il avait marquée.

— Ça y est ! Nous tournons en rond ! dit-il philosophiquement. Je m'en doutais, comme tu le vois et j'avais pris

mes précautions pour m'en assurer… Mais, comprends-tu ça vieux ? On a fait le tour et *il n'y a pas de porte !…* Alors, par où donc qu'on pénètre ? Réponds un peu ! Par un qu'on entre *dans cette cambuse qui ne se montre pas ?*

Ce n'était évidemment pas le pauvre Julep qui pouvait répondre à cette indiscrète question.

Aussi, poussant un grand soupir, Laridon n'insista-t-il pas et se mit-il à redescendre la pente dans la direction de l'*Alcyon-Car.*

— Faudra pourtant que je trouve le truc ! grommelait-il. Je l'ai juré à m'sieu Jean : je ne l'abandonnerai pas, ni lui, ni mam'zelle Cyprienne, sans oublier Turlurette, comme de bien entendu… Or, quelque chose me dit que si je pouvais traverser ça – (il montra d'un geste le sommet brumeux) – je retrouverais le patron !… Mais ça ne sera pas commode de Boule ! Fichtre non ! As-tu une idée, toi, master Julep ?… Non ?… Ah ! calebasse au jus de pruneau ! C'est pas un zigue de ton patelin qui la réinventera, la poudre de perlimpinpin, dont feu mon quadrisaïeul a égaré la formule un jour qu'il avait la pépie !

Ils étaient arrivés devant l'*Alcyon.* Ils en réintégrèrent la cabine et s'y installèrent.

— Ouste ! dit le mécano. On va en mettre ! Replie les ailes ; c'est de l'auto qu'on a besoin pour explorer cette satanée montagne.

Ainsi que nous l'avions indiqué, l'Avion-Protée pouvait, selon les nécessités du moment se transformer en tous genres de véhicules, aussi bien terrestres que marins ou sous-marins.

En deux minutes, il fut prêt à rouler sur les flancs de la montagne.

Le Parigot le mit en marche à toute petite allure. Au fond, il ne s'éloignait qu'à regret, sentant bien que c'était au sommet que se trouvait l'endroit intéressant.

Mais, de même qu'une force occulte avait guidé les actes de Jean Chapuis, de même Laridon cédait en ce moment à une suggestion extérieure. *Et c'était peut-être la même*.

Il ne s'en rendait pas compte, d'ailleurs et il bougonnait, tout en obligeant l'*Alcyon* à exécuter des prodiges d'acrobatie :

— J'suis dingo ! Qu'est-ce que nous allons fiche en bas ?

Soudain – fut-ce sa main qui, involontairement freina ; ou fût-ce autre chose qui immobilisa la voiture – l'*Alcyon* s'arrêta.

— Une panne ! C'est un peu fort ! jura le mécano, en réajustant en hâte son scaphandre atmosphérique.

Julep s'empressa d'en faire autant et tous deux sortirent pour examiner l'appareil et le terrain.

Une sorte de monument, manifestement élevé par la main de l'homme, attira l'attention de Laridon.

C'était un amoncellement de blocs de rocher, qui en supportait un autre taillé en forme de colonne.

Laridon et Julep s'étaient approchés.

— Une inscription !… Il y a une inscription ! s'exclama le mécano stupéfait.

Et penché sur la pierre, il lut :

— OTTO HANTZEN.

— Hantzen ! le lascar qui avait défié m'sieu Oronius et qui lui avait dépêché cette canaille de Jarrousse ! s'ébahit-il en fronçant les sourcils… Eh bien, tu me croiras si tu veux, mon vieux Julep, de trouver ici sa carte de visite à cet olibrius, ça n'est pas pour m'épater… Nom de nom ! je m'y attendais presque !… Ça s'éclaircit mon ami Ju ! Oui, ça s'éclaircit !

Le noir le tira par la manche.

— Toi lire encore ! intima-t-il.

— Y a autre chose ?… T'as pas le doigt dans l'œil… Ah ! mince ! quel boniment à la confiture d'angélique !

Sous le nom d'Hantzen, il y avait ceci :

— *N'avance pas plus loin, mortel audacieux, si tu ne veux encourir la colère du dieu qui, tel Jupiter sur l'Olympe, a fixé son séjour au sommet de l'Everest.*

— Il se met bien ! plaisanta Laridon goguenard. Mais, il aurait été plus malin en gravant tout simplement : Attention ! Gare aux pièges à loup ! Ça aurait fait plus d'effet… Ah ! y a encore un petit conseil :

« Aux yeux des mortels, les dieux savent demeurer invisibles. Renonce à tenter de découvrir le Palais d'Éther. »

— D'Éther ? Bigre ! Est-ce un nouveau « Bar des Rêves » ? s'inquiéta le mécano.

Puis, plus sérieusement :

— As-tu fini ? Moi, renoncer à ma tâche ? Faut-y qu'y soit obtus ce citoyen-là ! Il ne connaît pas Victor Laridon. Si Hantzen et sa clique sont dans ce palais dont il parle, c'est qu'ils y sont entrés. Alors, Bibi y entrera aussi. C'est couru.

Malgré ces fières paroles, il se sentait assez perplexe et ses regards, errant de tous côtés, cherchaient l'inspiration.

Ce fut alors qu'entre les pierres qui commençaient à parsemer le sol, il vit courir quelque chose *qui s'enfonça dans le flanc de la montagne*.

CHAPITRE XXI

LES MANGEURS DE BOUE

— As-tu vu ? cria Laridon.

— Julep vu ! déclara le nègre avec un large rire. Ça lapin… Moi couri, attraper li pour faire rôti comme dans pays à moi !

— Anthropophage ! se récria Laridon avec une indignation sincère. Non, mais voyez-mot ces mœurs écœurantes !… Alors, ça ne te dégoûterait pas d'imiter la sauvagerie des hommes du siècle dernier ?

— Bon rôti meilleur que drogues de massa Oronius ! riposta Julep avec une conviction qui prouvait bien l'impuissance de la civilisation à transformer certains goûts ataviques.

— Tais-toi, goinfre ! Tu es indigne de notre époque !… Mais, revenons-en à ton lapin… Je l'ai mieux reluqué que toi : il courait sur deux pattes et on aurait dit un petit nain… Oui, tu hausses les épaules, master l'andouille ! Je sais bien que ça paraît invraisemblable d'imaginer des êtres humains au sommet de cette montagne. Nous-mêmes ne pouvons nous y promener que grâce à nos masques. Et si nous

n'avions pas ces « drogues » que tu méprises, soufflé au chocolat ! il nous serait impossible d'assurer notre subsistance… Et pourtant, j'ai bien reluqué l'objet… D'ailleurs, la présence d'un haut-de-forme à quatre pattes serait aussi extraordinaire que celle de ce bipède.

— Ça moussié lapin… rentré dans sa cagna, insista le nègre.

— Eh bien, allons voir le terrier, mon poteau. J'en aurai le cœur net.

S'étant assuré que l'*Alcyon*, dissimulé dans un repli et parfaitement immobilisé par la mise en action des courants de la cellule de fixation, ne courait aucun risque, Laridon se dirigea vers l'endroit où ils avaient vu disparaître la créature animée.

Le soi-disant terrier était en réalité une ouverture suffisante pour laisser passer un représentant de l'espèce humaine.

Laridon et Julep s'y engagèrent l'un derrière l'autre et se trouvèrent bientôt dans une sorte de boyau, s'enfonçant dans la montagne.

— Julep pas voir di tout, massa Victor ! Faire trop la nuit ! murmura le nègre d'une voix peu rassurée.

— Farceur de Béhanzin ! ce n'est pas à toi que le noir peut faire peur ! protesta le mécano d'un ton gouailleur. Si peu que m'sieu Oronius t'en ait laissé sur le cuir, il t'en reste suffisamment pour rivaliser avec cette nuit qui nous environne – Tu comprends, j'allumerais bien ; mais j'veux pas effaroucher les locataires de c'métro qui peut être intéressant à visiter. Laisse-moi garder l'incognito…

— Oie !… Oie !… Oie ! gémit Julep pour toute réponse et en se démenant comme si une légion de diables l'avait assailli. Julep entendre… Julep sentir… Des bêtes courir… sur son bel peau… chatouiller… pincer… mordre !…

— N'exagère pas ! Y s'casseraient les crocs !

Cependant le mécano, lui aussi, entendait de singuliers bruits : c'était un mélange de piétinements, de courses précipitées et même de ricanements étouffés ; des formes vivantes et rapides le frôlaient, l'entouraient, le palpaient, s'apprêtaient peut-être à l'attaquer.

— Cré nom ! Qu'est-ce que ça peut être ?… C'est petit… ça grouille… Est-ce que master Julep aurait dit vrai ? Serions-nous entrés dans un terrier de « capucins » ?

Intrigue et un peu ému par cet inquiétant remue-ménage, il se décida à projeter brusquement devant lui le jet du phare électrique que comportait le capuchon métallique de son scaphandre. – Le boyau s'illumina.

Alors Laridon et Julep aperçurent autour d'eux une foule de singuliers petits êtres qui s'enfuyaient éperdument, aveuglés par la lumière.

Ils disparurent au sein des ténèbres du couloir, à l'exception d'un seul que le Parigot put saisir.

— « Keckcestquça ! » s'exclama-t-il avec ahurissement. En voilà un échappé de bocal !… Il ferait la fortune d'une baraque foraine de Ménilmuche, ce « monstrico »-là !

Effectivement la minuscule créature qui gigotait entre les mains du mécano et poussait des cris plaintifs était bien un échantillon des effarantes fantaisies que se permet parfois la nature.

Une vague humanité caractérisait pourtant sa forme : il avait une tête, des jambes, des bras, terminés par des mains.

Mais, le visage avait une expression grimaçante et simiesque ; les yeux étaient phosphorescents ; le corps n'était guère composé que d'une espèce d'outre en peau distendue ; les membres étaient cartilagineux.

Ce pygmée bizarre, qui ressemblait aux lutins des contes, était évidemment constitué pour vivre dans une atmosphère raréfié ; des organes spécialement adaptés et simplifiés lui facilitaient une vie ralentie.

Il ne mesurait pas plus de vingt-cinq centimètres de haut. De quoi se nourrissait-il ?

L'ayant reposé sur le sol, après l'avoir attaché à une lanière de cuir, Laridon le vit ramasser une poignée de terre mouillée et la porter à sa bouche avec avidité.

— Eh ! ben, vrai, il n'est pas dégouté, ce « bas du croupion » ! s'exclama le mécano. Voilà qu'il bouffe de la boue !

C'était exact et c'était là, sans doute, le secret de la vie de ce *géophage ;* un savant eût expliqué à Laridon que ce singulier spécimen devait posséder un appareil digestif spécial lui permettant d'isoler de cette terre humide l'oxygène qu'elle contenait.

Laridon s'en souciait peu, il n'avait point capturé le *mangeur de boue* dans le dessein d'étudier son anatomie ; plus simplement, il méditait de le transformer en guide.

— Il va nous conduire vers ses camarades, expliqua-t-il à Julep. Je suis curieux de connaître leur petit intérieur. Ça doit plutôt manquer de confortable !

Le captif, en effet, après avoir adressé à son conducteur de furieuses grimaces, tirait maintenant sur la laisse et manifestait l'intention de s'enfoncer dans la galerie.

— Suivons-le, dit Laridon.

À grandes enjambées, nos deux amis accompagnèrent la course assez rapide du pygmée, qui les entraînait au sein d'un véritable labyrinthe.

D'incessantes bifurcations, entrevues au passage, montraient que des boyaux creusaient la montagne dans tous les sens.

Était-ce l'œuvre de la Nature ou celle des *géophages ?* Laridon jugea cette seconde hypothèse infiniment plus probable.

Par prudence il s'était gardé d'éteindre l'ampoule électrique qui éclairait leur marche.

À chaque nouveau couloir laissé derrière lui, il fronçait les sourcils d'une façon plutôt soucieuse.

— On marche ! On marche ! grommelait-il. Au fond, c'est une curiosité qui pourrait nous coûter cher, car on n'a pas le plan de cette gare de concentration. Si, par malheur, l'asticot m'échappait, ou s'il se montrait indocile, jamais nous ne sortirions d'ici… Car je serais bien incapable de retrouver mon chemin tout seul !… Qu'est-ce donc qui m'a pris d'avancer là-dedans ?

Il ne sentait pas qu'il avait cédé à la même force qui l'entrainait sur la pente de la montagne, vers la pierre érigée par l'orgueil d'Hantzen.

Une invincible attraction s'exerçait sur lui. Vers quoi l'attirait-elle ?…

À mesure qu'il s'enfonçait plus avant dans l'intérieur de la montagne, un bruit sourd lui parvenait ; ce bruit grossissait sans cesse au point que le mécano s'ébahit de sa nature.

— De plus en plus fort ! s'exclama-t-il. On dirait que nous nous approchons d'une usine en plein travail… As-tu jamais visité les ruines mises à jour sur l'emplacement de l'ancien Creusot, toi, boule de neige ? Non !… Moi, c'est kif-kif !…

Il pensa tout à coup :

— *Hantzen !*

Et d'instinct, il se mit à avancer plus vite.

À l'extrémité d'un boyau une grande lueur apparut. On eût dit l'entrée d'une fournaise ; le bruit devint formidable.

Prudemment Laridon éteignit sa lampe. Il ne tenait pas à faire connaître son approche.

— Pour bien reluquer, vaut mieux surprendre, murmura-t-il. Comme ça, les gens se laissent voir nature et on sait à qui on a affaire.

Par surcroît de précaution, il tira sur la laisse, se baissa et ramassa le pygmée.

— Toi, ma poule, je vas te boucler !… Autrement tu pourrais profiter de l'obscurité pour t'esbigner… Et puis, on ne sait pas : des fois tu pourrais communiquer avec tes copains et nous signaler… T'as une langue, je suppose.

Ces sages réflexions l'incitèrent à bâillonner et à ficeler la petite créature avant de l'enfourner dans la vaste poche du scaphandre.

— Là !… Tu seras au chaud. Et quand j'aurai besoin de toi, je saurai où te prendre… À présent, mon vieux Julep, il ne s'agit plus de rigolade… Avançons sur la pointe des pieds et pas de pétard ! Ça fait un bruit du diable dans cette caverne ; c'est pas possible que ce soit les mangeurs de boue… Je croirais plutôt…

Il s'interrompit et étouffa un cri de surprise. Une véritable usine en pleine fièvre de travail se révélait à ses regards.

Et c'était bien le plus curieux spectacle qu'il eût jamais contemplé.

Dans un vaste hall artificiellement creusé au sein de la montagne, sous les lueurs rouges sortant des gueules de fours formidables, un peuple de diablotins se démenait.

Des centaines de *géophages* étaient là, attisant les foyers, s'accrochant à des volants dont la course les emportait, poussant des wagonnets qu'ils déchargeaient dans les ventres de machines monstrueuses.

Autant que la contemplation émerveillée, mais forcément rapide, put le renseigner, le mécano estima qu'il avait sous les yeux une gigantesque usine d'air comprimé.

Des masses d'air, *amenées de la base de la montagne par des conduites géantes*, débouchant dans le hall, étaient concentrées dans un réservoir central et dirigées de là vers d'extraordinaires souffleries qui les projetaient, avec une vio-

lence incalculable dans une douzaine d'ouvertures circulairement disposées.

Laridon ne devinait pas à quoi tendait le travail d'une machinerie dépassant en puissance tout ce qu'il avait vu jusqu'alors.

On était cependant au siècle des merveilles ! Mais, véritablement, ce qui se passait dans cette caverne était prodigieux ; les pygmées y accomplissaient un labeur de Titan.

— Mais pour quoi ? À quoi cela sert-il ? se répétait le mécano, ébaubi.

Il aurait pu à cet instant se souvenir de ce mystérieux *souffle* d'air qui entourait comme d'un mur circulaire le sommet de la montagne.

Ce mur, *qui repoussait les indiscrets et rendait invisible ce qui se trouvait derrière*, comment était-il produit ?

L'étrange travail de l'usine souterraine pouvait y être pour quelque chose.

Un autre indice allait attirer l'attention de Julep et de Laridon.

En levant la tête ils aperçurent au centre du hall, suspendu à la voûte, un cartouche flamboyant, portant ce nom en lettres de feu :

— *Otto Hantzen !*

Lui encore !… Lui toujours !…

Régnait-il donc sur cette étrange tribu ?

À bien réfléchir, ce qu'on voyait dans cette caverne, et ce qu'elle laissait soupçonner, représentait la mise en œuvre de forces formidables. Combien de bras avait-il fallu pour percer cette montagne de plus de huit mille mètres – puisqu'à en croire l'inscription de Hantzen, elle n'était autre que l'Everest – ce sommet de d'Asie, regardé comme le plus haut du globe ?

Et combien de machines aussi !…

Même en employant toutes les ressources de la mécanique humaine, centuplée par la science d'un Otto Hantzen – à défaut d'un Oronius – peut mettre au service d'un créateur, il avait dû falloir une armée d'ouvriers.

Et cela pendant des années !…

Cette race des *géophages*, qui seule pouvait vivre normalement dans ces conditions d'altitude et de vie souterraine, devait pouvoir rendre de grands services à l'homme mystérieux qui avait su la découvrir et l'exploiter.

C'était à proprement parler la main d'œuvre idéale.

Par quel moyen Hantzen était-il parvenu à la découvrir, à l'asservir et à l'employer à l'exécution de ses desseins. Là était l'énigme.

En apparence, ces pygmées étaient libres : ni Laridon, ni Julep n'apercevaient parmi eux de surveillants appartenant à la race humaine. C'était donc bénévolement que les minuscules créatures se pliaient à une discipline et s'adonnaient avec tant de zèle aux rudes besognes de l'usine souterraine. En apparence seulement !…

En effet, les deux intrus eurent soudain les oreilles déclinées par des cris perçants et ils virent sortir d'une cachette

trois des extraordinaires nabots qui, sans doute, s'y étaient blottis pour se soustraire au travail.

Déployé à travers l'espace – vision extravagante ! – un bras mécanique que terminait un filet ; de multiples rallonges permettaient à ce bras d'étendre son rayon d'action autant qu'il était nécessaire ; et sa vitesse était fulgurante.

En un clin d'œil, il eut rejoint les mangeurs de boue qui fuyaient devant lui ; le filet les rafla et les enleva en l'air, frétillant comme des poissons dans une épuisette.

Aussitôt, d'autres bras partis de la même machine, mais terminés, les uns par des pinces, les autres par divers instruments de coercition, se tendirent.

Plongeant dans la poche du filet, les pinces, fort délicatement, en sortirent un à un les délinquants que des fouets mécaniques fustigèrent consciencieusement et impitoyablement.

Après quoi, la correction terminée, les homoncules, gémissants, furent reposés sur le sol. Assagis par cette sévère leçon, ils s'empressèrent d'aller piteusement se joindre à leurs camarades, dont cette scène avait réchauffé le zèle.

— Ah ben ! c'est pas ordinaire ! murmura Laridon en se frottant les yeux. V'là un patelin où les divertissements sont à la hauteur.

Dirigeant ses regards sur la machine aux multiples bras – qui venait de donner des preuves aussi frappantes de sa vigilance, – il découvrit au-dessus d'elle une cage vitrée enfermant une silhouette humaine.

— Une dactylo ! s'exclama le mécano de plus en plus stupéfait.

S'il avait été plus ferré sur les souvenirs de l'ancien temps, il aurait pu tout aussi bien trouver que la surveillante évoquait une demoiselle de téléphone ou une linotypiste.

Coiffée d'un casque dont de puissantes lentilles formaient les yeux, avec deux microphones à la place des oreilles, elle était assise devant une sorte de clavier dont chaque touche actionnait un des bras agiles de la machine.

De son isoloir, entendant et voyant tout ce qui se passait dans le hall, il lui suffisait d'appuyer sur les touches pour faire automatiquement poursuivre, saisir et châtier les indociles ou les négligents.

Laridon s'expliquait maintenant l'entrain au travail des *géophages*.

— Épatant ! admira-t-il. Oui, épatant, cette machine à faire turbiner ! Avec c'te riche occase de « turbinophile », plus moyen d'avoir un poil dans la patte ! Qu'est-ce qu'on prendrait pour son grade si son emploi se vulgarisait ! Sûr qu'il ne faudrait plus parler de réclamer la semaine de trois heures ! Quelle rosse que cet Hantzen !

Moins enthousiaste, Julep le tirait en arrière.

— Ça pas bon, massa Laridon ! chuchota-t-il. Si nous découverts, nous plus pouvoir nous sauver ! Machine courir après nous et prendre pauvre nègre !

— Qu'elle y vienne ! riposta belliqueusement le mécano.

Mais, après avoir lancé cette fanfaronnade, il réfléchit que master Julep parlait le langage de la sagesse en lui signalant ce danger trop réel.

— Réflexions faite, prenons un peu de large, décida-t-il. En admettant que l'entrée du domaine Hantzen soit de ce côté, ce n'est pas par cette porte-là que nous pourrions espérer passer. Ce serait trop « gourde » de nous faire pincer sans pouvoir nous défendre. Contre une machine, la « turbinophile », on serait pas de force.

Sagement, il dessina un mouvement de retraite que son alter ego s'empressa d'imiter.

Retraite un peu tardive, peut-être !…

La présence des deux compères avait-elle été éventée par les pygmées et signalée à la surveillante ? Ou bien le tumulte qui s'éleva tout à coup ne fut-il qu'une coïncidence, dont Laridon eut le tort de s'inquiéter ? Un mugissement – qui paraissait être un signal d'alarme – déchira tout à coup les oreilles, et la multitude des petits êtres, poussant des cris aigus, se précipita vers la galerie dans laquelle s'abritaient les imprudents explorateurs.

— Nom de nom ! c'est à nous qu'on en veut ! Nous sommes bons ! jura le mécano en entrainant Julep.

S'imaginant déjà entendre claqueter sur leurs talons les raclements des bras mécaniques et sentir le vent du filet, ils s'enfuirent le long de la galerie, tournèrent dans la première qui bifurqua, en prirent une troisième, puis une autre encore…

Derrière eux, le bruit s'était affaibli ; ils devaient être maintenant fort loin de l'usine et certainement hors de l'atteinte de l'infernale mécanique commandée par la « turbinographe ».

Ralentissant l'allure, pour ménager leur souffle qui s'épuisait, ils continuèrent néanmoins à s'enfoncer dans le dédale des galeries souterraines, à la recherche d'une issue.

Parfois, il leur semblait entendre des murmures et des frôlements, toute une série de bruits confus et légers qui leur donnaient l'impression d'être poursuivis.

— Parbleu ! la surveillante a lancé ses bestioles à nos trousses, grommela Laridon. C'est malin !

Il ralluma sa lampe et se retourna.

Des ombres menues reculèrent en désordre et disparurent de la partie éclairée du couloir.

— Quand je te le disais ! fit le mécano. On nous file… Si seulement je pouvais retrouver la porte ! C'est sans doute la sortie qu'ils ont mission de nous empêcher d'atteindre. Mille millions de tonnerre ! si je les trouve entre elle et moi, j'en fais une ratatouille !

— Ça beaucoup trop bébêtes ! observa gravement Julep en hochant la tête. Si toi avoir puces, massa Victor, toi gratter toi et craser « sauteuses » !… Mais si toi beaucoup, beaucoup « piquantes », toi plus pouvoir gratter ni crabouiller, toi fatigué… Et alors « spagnoles » manger toi.

Comme on peut le voir, le nègre pommelé avait assez bien appris l'argot à l'école de l'ouvrier parisien.

— Merci de la prédiction ! fit ce dernier amusé. T'as rien de plus réjouissant à me servir ? Ben ! t'es encore un drôle de copain, mon vieux caméléon. Au moins tu t'y entends à vous donner du cœur au ventre… Au trot ! on va faire courir les « lardons » ! Nous verrons bien si on ne peut pas se débarrasser de cette vermine.

Dès qu'ils se remirent à courir, la sourde rumeur reprit derrière eux.

Un carrefour, où se croisaient un certain nombre de galeries, arrêta les deux fugitifs.

— Laquelle choisir ? se demanda Landen en se grattant la tête. Est-ce par ici… Est-ce par là qu'on grimpe chez Hantzen ? Au fond, il n'y a que ça qui m'intéresse. Nous sommes au sous-sol. Faudrait trouver l'escalier qui conduit au rez-de-chaussée. Allons, négro ! une inspiration ! Quelle route prenons-nous ?

— *La troisième.*

Laridon sursauta ; il ne reconnaissait pas la voix de master Julep.

— Que dis-tu ? demanda-t-il en se retournant vers le nègre bigarré.

— Moi, rien dire ! se récria Julep.

— Alors, qui donc vient de parler ?

— Pas entendu, massa ! Personne parler !

Laridon regarda autour de lui, fit une grimace et grommela :

— Mettons que j'aie eu la berlue !… J'aurais pourtant juré que quelqu'un me soufflait à l'oreille : *Prends la troisième*… Après tout, pourquoi pas ? Je demandais une inspiration : je suis servi. Que mes « esgourdes » aient tinté ou non, que j'aie cru entendre ou qu'une voix mystérieuse m'ait réellement soufflé ce tuyau, je l'accepte. Nous verrons s'il est sérieux… Un… deux… trois… filons par là.

Ils firent quelques pas. Au moment où ils enfilaient la galerie, une rumeur plus forte s'était élevée dans les profondeurs obscures du couloir qu'ils quittaient. Puis, aussitôt, tout bruit cessa.

— Ce silence !… On ne nous suit plus. Est-ce bon ou mauvais signe ?

Julep poussa un gros soupir :

— Julep pas confiance ! déclara-t-il.

Mais Laridon esquissa un entrechat.

— Rengaine tes palpitations… On est sur le bon chemin… Voilà le jour !… le jour !…

Une pâle lueur, qui bleuit à mesure qu'ils avançaient, se montrait à l'extrémité du couloir.

Par exemple, ce n'était point le jour… C'était une clarté assez faible tombant à travers de gros hublots de verre dans une salle en rocaille, tapissée de mousses, d'algues et de coquillages et qui ressemblait assez à un aquarium.

Seulement, au lieu d'eau, on n'y voyait qu'une sorte de buée, colorée d'un bleu vague par la clarté tombant des hublots.

Des colonnes de roc, également incrustées de coquilles, soutenaient la voûte et donnaient à ce lieu une profondeur mystérieuse.

Nos explorateurs s'étaient arrêtés à l'entrée, au bord des quelques marches qui y donnaient accès. Ils hésitaient tous deux à pénétrer dans cette grotte bizarre.

— Ça s'ouvre comme un piège et il y fait tout juste clair ! pensait le mécano. Pourquoi les microbes ne nous ont-ils pas suivis ?

Assez loin, entre l'enfilade des colonnes, il lui sembla apercevoir une ouverture et l'amorce d'un escalier qui s'élevait en spirale.

Son cœur battit.

— Tonnerre d'Oronius ! Si c'était là-bas l'entrée de la retraite de Hantzen ?

Il lui parut que quelque chose en lui le poussait, l'encourageait en murmurant :

— Va donc, poltron !

— Taffeur ! Moi ? Au fait, on ne nous mangera pas ! Tu ne vas pas caponner, Victor ?

Son parti fut vite pris. Il poussa Julep.

— Descends ! On va prendre un bain de vapeur. Tu vois bien qu'on est au Hammam !

Ils touchèrent le sol tapissé d'herbes. Le sol était spongieux et humide, comme si l'eau l'eût recouvert peu d'instants auparavant. Sous les pas des deux hommes, le tapis fit : *« Floc !… Floc ! »*

Julep ne paraissait rien moins que rassuré. Laridon ricana.

— Avance, grosse bête ! T'as pas peur que l'eau reviennent ? Des nèfles ! S'ils comptent nous noyer, ils en seront pour leur liquide. On a des scaphandres !

Plus résolument, ils se mirent en marche… Mais soudain, ils s'arrêtèrent en frissonnant.

De vivantes lanières, que terminaient des ventouses, venaient de s'abattre sur eux, les paralysant…

Et dans l'ombre des colonnes des ombres hideuses et gigantesques s'agitaient : cela ressemblait à des araignées géantes et il en sortait de tous les coins de la salle.

— Des *pieuvres !… Ce sont des pieuvres !* cria Laridon étreint par les terribles tentacules…

CHAPITRE XXII

MAGIE !

Dès que Jean Chapuis s'était trouvé hors du Sphérus, surpris et émerveillé par le spectacle enchanteur qui se déroulait sous ses yeux, il avait brusquement oublié ses lancinantes préoccupations.

Était-ce le pays des enchantements ?

Sans déraisonner, il pouvait le croire.

Attiré au dehors comme par un irrésistible aimant, il avait sauté et était retombé sur un sol recouvert d'un tapis de gazon émaillé de fleurs.

Au-dessus de sa tête rayonnait un firmament d'or et d'azur, et dans ce ciel paradisiaque, nulle tache sombre ou menaçante : la sphère scélérate ne se voyait plus !

Mais Jean ne songeait guère à se demander par quel miracle ce monstre incompréhensible s'était évanoui dans l'espace.

Et il ne s'inquiétait pas davantage de ce qu'avaient pu devenir ses deux compagnes naguère encore incessant objet de toutes ses pensées.

Il était seul, au milieu d'un monde féérique, surgi tout à coup en plein ciel, comme sous un coup de baguette magique.

Aussi loin que la vue pouvait s'étendre, ce n'était que des perspectives de jardins édéniques, de palmeraies, de collines fleuries, d'horizons enchanteurs, envahis par la luxuriante végétation des régions tropicales.

C'était une fête de couleurs et de parfums. De merveilleux oiseaux traversaient le ciel ou chantaient dans les arbres. De gracieux animaux bondissaient de tous côtés, des fauves folâtraient et rampaient aux pieds du jeune ingénieur, offrant à ces caresses leurs grosses têtes ronronnantes.

Était-ce dû à l'enivrante atmosphère ? La douceur et la joie semblaient régner en maîtresses dans ce séjour privilégié. Jean Chapuis, pendant quelques instants, ne songea plus qu'à respirer ces odeurs de fleurs et à réjouir ses yeux. Le corps léger et l'esprit flottant il avança à travers la splendide contrée.

Il était tellement sous le charme qu'il ne lui venait même pas à l'idée de réfléchir à sa surprenante aventure. Il marchait nonchalamment en promenant ses regards autour de lui, comme s'il n'y avait plus eu pour lui désormais d'autre intérêt que d'admirer.

Il lui semblait être entré dans le Paradis, où sans doute la première condition du bonheur c'est la nécessité d'oublier tout le passé, nos affections comme nos soucis.

Le jeune ingénieur n'avait plus conscience du temps ni de l'étendue de lieu. Il avançait certainement à une vitesse extraordinaire, parcourant des espaces considérables sans le

moindre effort et comme porté par une brise qu'il ne sentait point. Mais de tout cela il ne se rendait pas compte.

Autour de lui, le paysage changeait sans cesse, déroulant ses perspectives successives comme les toiles d'un interminable diorama.

Il longeait des lacs et des rivières ; il traversait des bois, gravissait des montagnes, suivait des vallons – et toujours au milieu de la merveilleuse végétation, parmi les fleurs les plus belles et les plantes les plus extraordinaires. Brusquement, il se trouva sur une pelouse où, devant un fond de palmiers, était dressée une tente.

Sous cette tente, nonchalamment étendue sur des coussins et entourée de toute une cour à laquelle Jean ne prêta aucune attention, il aperçut une femme.

Sous le splendide et presque indiscret costume des princesses rajpoutes cette merveilleuse créature semblait être la fleur-reine du délicieux Eden.

Remontant de cette robe chatoyante jusqu'au visage, les regarde de Jean rencontrèrent deux yeux de femme et il éprouva la sensation d'être transpercé par un double rayon brûlant.

Cela produisit sur lui l'effet d'un jet de feu sur de la glace.

L'armure d'oubli dont il s'entourait depuis son introduction spontanée dans ce monde étrange, se brisa aussi rapidement qu'elle s'était formée.

Il eut un frisson en identifiant le mystérieux regard et le visage qu'il avait devant lui.

C'était l'inconnue. C'était Yogha.

Auprès d'elle, sarcastique et méprisant, pontifiant afin de bien marquer de combien il était supérieur à la puérile comédie à laquelle il condescendait, il y avait Hantzen.

Par exemple, Jean Chapuis ne savait pas que c'était Hantzen. Jamais encore il ne l'avait rencontré, aussi, pour lui, ne parut-il n'être qu'un homme quelconque, d'apparence éléphantine et déplaisante, mais, en dehors de ces tares, fort insignifiant.

Combien l'orgueilleux savant aurait été mortifié s'il avait pu lire cette impression dans l'esprit du fiancé de Cyprienne Oronius !

Heureusement pour sa vanité, Otto Hantzen ne possédait pas les mêmes facultés de double vue que l'étrange Yogha.

Il put donc conserver l'illusion de produire tout de même son large effet.

En réalité Jean Chappuis n'avait d'yeux que pour Yogha. Oh ! non par sympathie, mais parce que le regard magnétique de la magicienne captait le sien.

Ce fut cette rencontre de leurs prunelles qui provoqua en lui le réveil de la mémoire.

Tout à coup, il se rappela ses aventures, ses inquiétudes au sujet de Cyprienne, le Sphérus et comment il en s'était échappé.

Alors, il s'inquiéta d'être là ; il se retourna machinalement pour savoir ce qu'étaient devenus ses compagnes. Ou plutôt, il voulut se retourner.

Mais, chose affreuse, victime d'un nouvel enchantement : *son corps n'obéissait plus à son esprit.*

Une sorte de dédoublement venait de se faire en lui, au moment même où il avait retrouvé la faculté de penser et de se souvenir.

Sa pensée seule s'était désengourdie et redevenait accessible à toutes les émotions humaines : la crainte, la souffrance, le désespoir. Par contre, aucun de ces impressions ne pouvaient se traduire soit par un geste, soit même par une simple expression du visage.

Jean Chapuis voyait, sentait, comprenait.

Et il ne pouvait rien exprimer.

En face de la belle et abominable Yogha et sous la fascination des grands yeux brillants, son corps demeurait esclave ; il le sentait passif et incapable d'obéir à sa propre volonté.

Avec une angoisse et un effroi grandissants, il sentait que si cela plaisait à cette sorcière qui le fixait, il prononcerait des mots et ferait gestes qui l'empliraient d'horreur.

Il ne s'appartenait plus, mais il conservait le triste privilège d'être le spectateur navré de cette infernale disgrâce.

Il pourrait se faire lui-même trembler et souffrir, s'infliger des tortures, se désespérer.

Quel jeu cruel se préparait ? Dans quel perfide dessein cette femme l'avait-elle attiré en ce lieu et réduit à cet affreux état de conscience impuissante ?

Un sourire errait sur les lèvres de Yogha.

Elle murmura avec une indicible expression de triomphe :

— Bonjour, Jean Chapuis. Tu as donc enfin répondu à mon appel, bel ami ?

Horreur ; il s'entendit parler – mais ce furent ses lèvres qui émirent cette réponse ; sa pensée n'y avait aucune part :

— Je le salue, Yogha, ô toi, la suzeraine du pouvoir occulte et la plus belle des femmes !

— Bien dit, mon ami, approuva Yogha qui ajouta, en désignant Hantzen :

— Et à celui-ci, mon égal et mon allié, ne saurais-tu tourner aussi un agréable compliment ?

Malgré soi, le malheureux fit la courbette devant l'ennemi d'Oronius en prononçant :

— Maître, accepte le tribut de mon admiration ! Savant Hantzen, je reconnais en toi le dieu tout-puissant de la science.

Ce blasphème s'échappa de ses lèvres tandis qu'il souffrait atrocement de le prononcer. Contre de telles paroles, sa pensée se révoltait ; il détestait sa langue blasphématrice !

Hélas ! ce n'était plus à sa volonté qu'obéissaient ses lèvres et l'ironique sourire de Yogha l'en remerciait.

Pour sa part, le vaniteux Hantzen s'épanouissait ; comme s'il n'en avait pas connu le caractère factice et mensonger, il respirait avec délice le grossier encens que lui faisait offrir sa partenaire.

— Jeune homme ! déclara-t-il avec suffisance. Je suis aise de vous voir dans ces sentiments… aise surtout de ce que vous échappiez à l'influence grotesque de cet âne bâté d'Oronius.

— Qu'était Oronius auprès d'Hantzen ? proclama contre son gré le pauvre Jean.

— Vous désertez sa bannière pour vous ranger sous la mienne ? Jeune homme, vous ne perdrez pas au change. Vous remplacerez ce malchanceux Jarrousse, mort, je puis le dire, au service de la science… de *MA* Science !

— Je serai fier de cet honneur, assurèrent servilement les lèvres du jeune ingénieur.

Mais sa pensée protestait.

— Horreur !… Mensonge !… Blasphème abominable !… Ne parviendrai-je donc pas à briser cet envoûtement ? Je sens que tout cela n'est que supercherie. Je suis prisonnier d'une association de charlatans et d'imposteurs… Ce sont de merveilleux illusionnistes… Mais ce ne sont que des illusionnistes. Leur victoire n'est qu'une apparence… Les moyens qu'ils emploient pour me subjuguer ne doivent également être que cela… Je rêve… Je vis un cauchemar horrible.

L'éternel sourire de Yogha l'enveloppait. Lisait-elle en lui ? Et jouissait-elle de sa souffrance ?

— Jean Chapuis, reprit-elle tout à coup, ne suis-je pas celle qui occupe uniquement ta pensée ?

— Toi seule ! Toi seule l'occupes ! affirma fervemment le fiancé de Cyprienne.

— Je l'ai toujours occupée ? Je l'occuperai toujours ?

— Toujours !

Imposture ! Comme il s'abominait de lancer à haute voix cette apostasie !

Yogha battit des mains. C'était un appel.

Une esclave accourue se prosterna devant elle, baisa ses genoux.

À l'aspect de cette esclave, Jean sentit son cœur se rétracter. Horreur ! c'était Cyprienne… C'était tout ou moins *l'apparence* de Cyprienne.

Le pauvre Jean était trop bouleversé pour se souvenir aussitôt de la transformation due aux méthodes carnoplastiques du virtuose Hantzen. Il ne songea pas tout de suite qu'il n'avait devant les yeux que Turlurette.

Il crut mourir !

Souffrance bizarre et qui ne pouvait se manifester à l'extérieur, puisque son visage demeurait aussi indifférent que s'il avait été en présence d'une étrangère.

D'ailleurs, la scène fut si rapide qu'en lui images et pensées se bousculaient. Cyprienne se relevait – *Cyprienne-Turlurette*. Mais le fiancé ne voyait que la physionomie aimée, pour l'instant bouleversée par un intense effroi.

— Pille ! cria Yogha en éclatant de rire.

Et Jean depuis vit un des fauves, qui tout à l'heure rampaient à ses pieds en lui léchant les mains, bondir à l'appel de l'enchanteresse, renverser d'un coup de griffe *celle qui*

avait les traits de Cyprienne, la saisir et l'emporter dans sa gueule. Il disparut avec elle.

Impassible en apparence, le jeune fiancé agonisait.

— Imbécile ! cria joyeusement Yogha. Tu sais bien que ce n'est pas Cyprienne !

— C'est vrai ! pensa le jeune homme, en se remettant un peu de son émotion. Ce n'est pas Cyprienne !

Il en fut soulagé, presque joyeux. Pensait-il seulement que c'était alors Turlurette que le lion venait d'emporter pour la dévorer !

Il vit le fauve reparaître, léchant voluptueusement ses babines sanglantes.

Mais ce spectacle horrible ne parvint pas à l'émouvoir ; il se répéta seulement avec une sorte de satisfaction :

— Ce n'était pas Cyprienne !

— La reconnaitrais-tu ? questionna à ce moment sa persécutrice.

Il ne pouvait tressaillir. Cependant, toute sa pensée s'émut. Il prévit une nouvelle épreuve, plus terrible peut-être que celle qu'il venait de subir.

Les révélations de Turlurette endormie lui revenaient en mémoire.

— *Cyprienne existe toujours. Mais elle n'est plus qu'une âme enfermée dans un autre corps.*

Quel corps enfermait l'âme de Cyprienne ?

Quelle apparence lui avait-on infligée ?

Telles étaient les questions qui obsédaient à cet instant l'esprit du disciple d'Oronius.

De nouveau, Yogha frappa dans ses mains.

Une seconde baniana se détacha du groupe et vint se planter devant Jean Chapuis.

Il ne pouvait reconnaître Mandarinette – *l'apparence de* Mandarinette.

Il ne vit donc qu'une jeune chinoise qui le considérait avec mélancolie.

C'en était assez pour qu'il pût s'émouvoir et connaître de nouvelles angoisses.

Car Yogha insinuait avec intention :

— *C'est peut-être celle-là !*

Puis, impérieusement, elle ajouta :

— Reconnais-la ! Je le veux !

Un petit chien papillon surgit en jappant devant la chinoise. Il se mit à l'accabler de caresses.

Cette fois, Jean Chapuis reconnut Kukuss.

Ce fut une révélation.

S'avançant vers la Chinoise, il la regarda dans les yeux.

Et alors, avec un affreux serrement de cœur, fait d'un mélange trop violent de joie et de terreur, dans ce visage olivâtre, sous ces paupières bridées, il reconnut le regard de Cyprienne.

Combien tristement ! combien éloquemment ce regard croisait le sien !

— Reconnais-moi ! Reconnais-moi ! implorait-il.

Et son esprit clamait tumultueusement :

— C'est Cyprienne !… C'est Cyprienne !… La voici, mon aimée, sous la nouvelle forme qui lui a été imposée !

L'impudent sourire de Yogha se fit féroce.

Ah ! comme elle allait le faire souffrir !

La cruauté féline du chat jouant avec la souris agonisante n'était rien auprès de celle qu'enfermait cette âme ténébreuse.

— C'est Cyprienne ? répéta-t-elle tout haut, ironiquement. Tu es bien certain de la reconnaître ? À présent, n'est-ce pas, il te semble que tu la retrouverais entre mille ? Eh bien, nous allons voir !

Elle frappa joyeusement dans ses mains.

Des jeunes filles, des Chinoises, qui toutes portaient le même costume que Mandarinette, accoururent de tous côtés, entourèrent *celle qui enfermait peut-être l'âme de Cyprienne*, lui saisirent les mains et l'entrainèrent dans une ronde. Quand elles s'arrêtèrent, devant Jean éperdu, il y avait trente… cinquante… cent visages pareils, impossibles à distinguer les uns des autres…

Il y avait cent Mandarinettes.

— Laquelle est-ce ? demanda railleusement Yogha. Voyons, fais ton choix !

Et comme il gardait le silence, elle ajouta, en redoublant d'ironie :

— Il faut pourtant te décider à parler !… Je veux te laisser le soin de sauver et de perdre… Car, parmi ces Chinoises, tu vas m'en désigner une qui devra mourir sous les yeux, par ton ordre… Celle-là sera peut-être ta Cyprienne !

Sa main se tendit vers le groupe des jeunes filles. Son geste commanda, irrésistible.

— Choisis !… et condamne !

Une volonté plus forte dominait Jean Chapuis. Il devait s'exécuter… Il allait choisir… Il le sentait. Aucune révolte n'était possible, puisque son corps ne lui obéissait plus.

Malgré lui l'une de ses mains ferait un geste… rédempteur pour toutes, sauf pour une !...

Horreur ! S'il allait, sans le vouloir, prononcer l'arrêt de mort de Cyprienne.

Anxieusement – hélas ! cette anxiété n'existait qu'en sa pensée ; aux yeux de tous, aux yeux de celle qui, du sein du groupe, cherchait sans doute ses regards, il demeurait impassible – anxieusement, il étudiait les visages, il interrogeait les yeux.

Tous les visages se ressemblaient ; tous les yeux avaient une expression identique. Partout, partout il ne voyait que Cyprienne.

Multiplié par le magique pouvoir de Yogha, le malheureux fiancé avait devant lui cent exemplaires du visage de Mandarinette.

— Eh ! va donc ! ordonna la voix.

Et *son* geste qu'il appréhendait, *son* geste qu'il aurait voulu retenir, parce qu'il condamnerait *peut-être Cyprienne*, Jean Chapuis le fit !

Pour mieux dire, son bras le fit.

Mue par des cordes dont il n'avait point la direction, sa main se tendit au hasard et désigna l'une des jeunes filles.

— Celle-là ! dirent froidement ses lèvres.

À l'instant même, il n'eut plus devant lui qu'une Chinoise : Mandarinette.

Car, au moment où il prononçait cette parole, toutes les autres avaient disparu, *semblaient s'être évanouies dans l'air*.

Or, la seule qui demeurait – la condamnée – Jean le sentait avec une acuité effroyable, c'était Mandarinette – *c'était Cyprienne*.

Tenant en main une sorte de yatagan effilé, Yogha se leva et s'approcha de la jeune fille.

Haussant les épaules, Hantzen se détourna d'un air excédé.

— En vérité, ma chère, de telles simagrées, à notre époque… Vous êtes stupide ! grogna-t-il.

C'était peut-être de la pitié. Les monstres eux-mêmes peuvent en être capables.

Yogha n'y prit point garde.

Elle leva une de ses mains.

Une corde, se dénouant, parut tomber du ciel et demeurer dans les airs.

L'enchanteresse fit un autre geste.

Mandarinette saisit l'extrémité de la corde et commença à grimper.

Jean Chapuis, prisonnier de son corps inerte, la suivait des yeux, en proie à l'horreur et à l'angoisse.

Il aurait voulu se précipiter sur Yogha ; il ne le pouvait pas. Il demeurait là, cloué au sol par la puissance magique. Il lui fallait être le témoin impassible de la scène.

Mandarinette grimpait…

Quand elle fut à une certaine hauteur, un éclair brilla : la lame du yatagan !

D'un demi-cercle rapide tracé dans l'air à l'aide de cette arme, Yogha venait de trancher la corde…

Mandarinette s'écroula sur le sol.

Quel supplice de ne pouvoir pousser ce cri qui demeurait dans la poitrine du jeune fiancé et l'étouffait ! Oh ! quel supplice !…

Sur l'herbe, Mandarinette démembrée s'agitait encore et tentait de se relever en gémissant.

Mais Yogha, se précipitant sur elle, l'assaillit à coups de yatagan, faisant voler en l'air les bras, les jambes, puis la tête qui, sitôt coupée, devenaient invisibles…

Puis, le tronc, lancé par elle, s'évanouit à son tour… Et de la victime, il ne resta plus qu'un peu de sang rougissant l'herbe verte[2]…

C'était trop d'horreur – plus que Jean Chapuis n'en pouvait supporter.

Poussant enfin le cri d'horreur qui grondait en lui, il tomba de toute sa hauteur et s'évanouit.

Aussitôt, le décor changea…

Il n'y avait plus de pelouse, plus de palmeraie, plus d'horizon merveilleux.

Il ne restait que Hantzen et Yogha, couchés sur leurs divans dans cette même salle bizarre, où nous les avons vus tenter de subjuguer Cyprienne.

Sur un tapis, Jean Chapuis, évanoui, gisait…

Hantzen prononça dédaigneusement :

— En avez-vous fini avec vos fantasmagories, ma chère Yogha ? je pourrais alors m'amuser un peu… Au tour de la science, s'il vous plaît !

---

[2] Ces scènes – qui ne sont que des phénomènes de suggestion – sont produites à volonté dans l'Inde par certains fakirs et notamment par les yoghis.

CHAPITRE XXIII

LA « TRANSFORMATRICE »

En reprenant ses sens, Jean Chapuis ne retrouva plus le monde merveilleux, dont le mirage s'était évanoui.

Devant lui, Otto Hantzen, survivant aux récentes illusions, le secouait et le regardait avec une feinte commisération.

— Allons ! du nerf, jeune bomme ! lui disait-il. Est-ce qu'où doit se laisser prendre à de telles balivernes ?

— Cyprienne ? balbutia le fiancé.

— Eh ! parbleu ! elle se porte comme un charme… à part la petite modification qu'elle doit mon génie et qui n'est d'ailleurs qu'une insignifiante plaisanterie… Ah ! Vous avez marché, jeune bomme !

— J'ai vu !…

— Mirage !… Fichaise !… Cela n'existe pas… Rien de ce que cette satanée Yogha inspire n'existe ! Elle vous a tout suggéré, comprenez-vous ? Ce n'est cependant pas sorcier, en dépit des apparences… Moi, je vous montrerai beaucoup

plus fort… Eh ! oui, du plus solide !... Le véritable merveilleux va commencer… le merveilleux réel !

Il aida l'ingénieur à se relever.

Jean Chapuis le dévisageait avec effarement. Qui était cet homme ?

— Allons, suivez-moi, dit Hantzen d'un air paternel. Vous allez apprendre à connaître Otto Hantzen !

Avec majesté, il prit les devants ; Jean Chapuis le suivit machinalement. La meilleure preuve qu'il n'était pas encore libéré de l'étrange influence sous laquelle pliait son intelligence et mourait se volonté, c'est qu'il n'avait pas même frémi à l'audition du nom exécré.

Quoi qu'en eût dit Hantzen, les prestiges continuaient.

Tous deux entrèrent dans une salle aménagée en laboratoire. C'était là qu'avait eu lieu la fameuse opération carnoplastique.

Jean ignorait ce détail. Il n'eut donc qu'un regard indifférent peut les multiples appareils que désignait le geste orgueilleux de Hantzen.

Les yeux du rival d'Oronius flamboyaient ; une passion tumultueuse agitait sa face adipeuse.

— Jeune homme, dit-il majestueusement, vous pénétrez ici dans un sanctuaire… Ce tabernacle enferme plus de secrets que n'en connut la cervelle fêlée du vétuste Oronius !… Ici bat le cœur d'Otto Hantzen ! Ici demeure enclose son âme !… Les profanes n'ont pas accès à cette salle. En franchir le seuil c'est se condamner à mort…

Il s'interrompit et marqua une pause pour jouir de l'effet produit sur son nouveau sujet.

Hélas ! Il faut bien l'avouer : cet effet fut nul. Loin de s'émouvoir ou de s'émerveiller – loin surtout d'être sensible à l'honneur qui lui était fait, le jeune ingénieur écoutait les propos de son introducteur avec une indifférence parfaite.

De nouveau et plus que jamais, sa pensée paraissait absente. Il était retombé dans cette insensibilité apparente à laquelle le condamnait l'influence magnétique de Yogha. Mais les savants vaniteux savent se contenter du moindre : ils peuvent tout interpréter au gré de leur orgueil.

Hantzen voulut prendre cette attitude pour une marque de déférente attention.

Il annonça, en prenant bien soin de souligner par son accent l'importance de l'honneur qu'il faisait.

— Pour vous, mon garçon, il n'en ira pas de même. Vous êtes, paraît-il, destiné à finir vos jours parmi nous et à devenir des nôtres. Yogha m'a assuré qu'elle vous rendrait digne de cette faveur. Je n'ai aucune raison de douter de sa parole ; cette excellente amie m'a déjà fourni de nombreuses preuves de ses possibilités… Je regrette seulement qu'elle donne dans certaines billevesées et qu'elle emploie des procédés empiriques… Passons… Étant des nôtres, je ne veux plus avoir de secrets peur vous. À partir de cet instant, vous devenez mon confident, mon élève, mon disciple ! Eh bien, préparez-vous à connaître la grandeur de mon œuvre et l'audace de mes projets.

Un nouveau geste solennel ayant commandé un redoublement d'attention, il proclama :

— Cette salle emmagasine un quart de siècle de formidable labeur ! Entre ces quatre murailles, mon génie a pu enfin s'épanouir, grâce aux libéralités de la gracieuse Yogha et des moyens sans limites dont elle dispose. Là j'ai pu rêver librement de réaliser mon rêve et d'accomplir la tâche pour laquelle je suis né. Ce n'est pas, croyez-le, jeune homme, un mesquin esprit de jalousie qui m'a dressé contre Oronius… Si j'ai souhaité l'éclipser, c'est que je me sais marqué au front du glorieux signe des prédestinés. Je suis le Réformateur attendu ! *Je referai l'Univers !*

Jean Chapuis accueillit sans sourciller cette formidable prétention. Déchaînée comme un torrent, l'invraisemblable vanité d'Otto Hantzen n'arrivait, par ses déclamations impressionnantes, qu'à lui donner une impression de fatigue, comme si elles n'avaient été que le plus vide et le plus fastidieux des verbiages.

Le personnage gonflé d'orgueil qu'il avait devant lui n'était pas un impuissant, il le savait ; sa science, si elle n'égalait pas celle d'Oronius, pouvait cependant être malfaisante.

Il aurait donc dû prêter plus d'attention à cette confirmation :

— Je referai l'Univers !

Peut-être annonçait-elle de formidables bouleversements, toute une ère d'effroyables fléaux.

En effet, pour reconstruire, ne faut-il pas d'abord détruire ? L'ordre existant de l'Univers était-il vraiment menacé par Otto Hantzen ?

En ce cas, l'Humanité elle-même pouvait s'attendre à souffrir. D'horrifiants cataclysmes allaient peut-être s'abattre sur elle.

Dans un angle du laboratoire, une sorte de cuisine diabolique était installée ; de gigantesques cornues mijotaient doucement sur des réchauds électriques ; des alambics distillaient des liquides multicolores qui passaient dans des serpentins de verre ; de véritables armées de tubes, de flacons et d'éprouvettes étaient rangées sur des rayons.

Hantzen montra tout cela d'un geste large.

— Voici mes troupes ! déclara-t-il. Elles attendent l'heure du grand nettoyage. Il y a là-dedans de quoi débarrasser la planète de tout ce qui l'encombre et la dépare, de tout ce qui s'oppose au progrès et à la perfection finale. Jeune homme, jusqu'ici chaque fois qu'on a parlé d'améliorer l'humanité et d'instaurer le règne de l'âge d'idéal, on a dit d'impressionnantes sottises. Personne ne s'est avisé de commencer par le commencement. Avant de parler d'édifier le monde futur, il faut faire place nette, c'est-à dire faire disparaitre tout ce qui existe. Le monde actuel repose sur une erreur ; il fut raté dès l'origine… Donc, il doit disparaitre… je le condamne !

Le geste accompagnateur de ces paroles eût certainement fait frissonner Jean Chapuis si le jeune savant avait joui de la plénitude de ses facultés.

Hantzen, ayant enfourché son dada favori, développait des théories qui lui étaient chères ; il exposait un projet longtemps caressé :

— C'est fort simple ! La race humaine ne vaut pas « tripette »… Je la supprime… Ne vous récriez pas jeune

homme. Grâce à mes colonies de microbes, à mes bacilles, à mes épidémies en bouteilles, ce sera l'affaire de quelques semaines… Une paille ! Un vent de mort passera sur les cinq parties du monde et la Terre sera couverte de cadavres. Le déluge scientifique aura fait ses preuves !

— Mais, les bêtes ? bégaya l'ingénieur, dont les yeux, malgré tout, reflétaient de l'horreur.

— Bagatelle ! mon cher. Les bêtes y passeront aussi, cela va sans dire… Il faut tout reprendre à pied-d'œuvre. Et quand il n'y aura plus, à la surface des continents, aucune créature vivante, à part celles que je conserverai, en témoins du passé ; je ferai assainir le monde par un feu régénérateur. J'allumerai l'incendie qui purifiera la terre de toutes les tares, de tous les souvenirs accumulés par les siècles d'obscurantisme… Entrevoyez-vous la merveilleuse jeunesse de ce qui poussera, de ce qui s'édifiera sur ce champ de cendres ? Il faudra bien cette fois faire du neuf ! On ne pourra plus imiter puisque tous les modèles auront disparu.

— Mais qui entreprendra cette œuvre de création puisque vous aurez anéanti la race humaine en même temps que les diverses espèces d'animaux et de végétaux ? objecta Jean.

— Petit inconséquent, ne vous l'ai-je pas dit ? riposta Hantzen avec sérénité. Je conserverai ici et dans une île choisie quelques sujets sélectionnés. Mais tout sera modelé selon ma volonté et les lignes générales du plan nouveau que j'entends suivre. Ne vous étonnez pas… J'ai tout prévu, et je suis prêt… Voyez-vous cette machine ?

Il poussa la porte d'un hall et amena le jeune ingénieur devant une sorte de monstre métallique, fait de tuyaux, de

chaudières, de tours et de rouleaux ; on y reconnaissait un amalgame de cent machines, depuis le pétrin mécanique, jusqu'au marteau-pilon. Cela devait pouvoir écraser, moudre, laminer, scier, décortiquer, brosser, modeler et recoller ; cela ressemblait à la fois à une mâchoire sans cesse en mouvement, et à un appareil digestif formé d'une tuyauterie compliquée.

Aux deux extrémités de ce monstrueux organisme, toujours en travail et d'où s'échappait un fracas étourdissant, il y avait une porte métallique.

Hantzen s'approcha de l'une d'elles.

— Voici ma *machine à transformer les gens*, annonça-t-il, tandis que son visage s'épanouissait, éclairé d'un sourire altier. Voulez-vous la voir fonctionner ? On y entre homme ; on en sort chien, phoque ou dromadaire. Grâce à mon procédé, tout organisme n'est plus qu'un assemblage de pièces interchangeables, dont on peut à son gré modifier la disposition. Me manque-t-il d'une catégorie d'individus ? Je puise dans une autre qui surabonde et je fais passer les sujets par ma transformatrice. Exemple…

Il siffla. Un petit homme chétif et mal conformé se présenta sans grand enthousiasme.

Hantzen le regarda avec mépris.

— Voilà l'œuvre de la nature, soupira-t-il. On ne saurait prétendre qu'elle soit belle !… Moi, voici ce que j'en fais.

Il ouvrit la porte d'acier, et poussa brutalement l'avorton à l'intérieur de la machine.

La porte, rentrée dans ses rainures, il s'approcha d'un *standard* indicatif, tourna deux manettes et pianota, sur cinq boutons.

La machine gronda, rugit, se secoua, trépida et le tumulte devint infernal.

Puis, le Poussah s'en fut ouvrir l'autre porte et fit sortir un colosse mafflu et bestial, qui exhibait des muscles d'athlète.

— L'autre était peut-être un penseur, dit Hantzen en riant largement ; mais de sa substance triturée et malaxée, j'ai tiré un boxeur, ce qui est infiniment plus utile ! Enfoncé Darwin et son transformisme. Il expliquait… Je réalise… C'est admirable, vous dis-je. Jamais de ratés, jamais de malfaçons. On obtient exactement ce qu'on désire. Et le fonctionnement est d'une simplicité ! Un enfant ferait marcher l'appareil.

Successivement, pour l'édification de Jean Chapuis, absolument médusé, il se livra à quelques transformations surprenantes ou cocasses.

Ainsi, il métamorphosa quelques sujets en un choix d'animaux hétéroclites.

Puis s'octroyant un petit air malin, auquel son auditeur ne prit pas garde et lui proposa d'un ton semi-aimable.

— À votre tour pour terminer la séance. Dans quelle peau auriez-vous la fantaisie d'introduire notre dernier sujet ?

Avant que Jean eût pu penser ou vouloir, ces mots jaillirent de ses lèvres inconscientes :

— Dans celle d'une chatte blanche…

Un ricanement sardonique le fit se retourner.

Yogha entrait, conduisant Cyprienne sous les traits de Mandarinette.

— Que ton vœu soit exaucé ! dit-elle.

Hantzen avait saisi la jeune fille et la lançait dans l'appareil.

Jean Chapuis, atterré, n'eut pas le temps de pousser un cri.

Déjà la diabolique transformatrice avait fonctionné et la seconde porte métallique béait pour laisser échapper une chatte blanche.

Le cauchemar, de nouveau étreignait le jeune fiancé et broyait son cerveau.

Avec un gémissement, il s'élança pour saisir la victime de cette nouvelle opération maléfique. Mais, la chatte lui lançant un coup de griffe, s'enfuit par une porte entr'ouverte.

Hébété, Jean Chapuis sortit de l'infernal cabinet, en s'appuyant aux murs.

Il sentait sa raison vaciller.

Derrière lui. Yogha et Hantzen se tinrent les côtes. Un rire spasmodique les tordait tous deux.

CHAPITRE XXIV

L'ÂME ET LE CORPS

Les persécuteurs du jeune ingénieur ne s'étaient pas opposés à sa sortie.

Ils ne le ne le suivirent pas.

Peut-être estimaient-ils qu'il avait besoin d'un peu de répit. À jouer davantage avec son cerveau ils auraient risqué de le rendre fou.

Le fiancé de Cyprienne avait donc pu s'éloigner librement de la salle où il venait de vivre ce nouveau cauchemar. S'étreignant le front, il avançait en chancelant.

— Ai-je perdu la raison ? murmurait-il avec angoisse. Ai-je réellement vu ce qu'il m'a semblé voir ? Déjà, une première fois, suggestionné par cette terrible femme j'avais pu croire que Cyprienne était morte, dépecée devant mes yeux… Cette machine à métamorphoser que Hantzen prétend avoir inventée est-elle plus réelle ?

Ses prunelles chavirèrent. Un immense désespoir l'envahissait. Il souffrait l'agonie de l'homme qui se noie et dont les efforts désespérés ne peuvent se raccrocher à rien.

— Où suis-je ?… Que m'arrive-t-il ?… Est-ce que je m'appartiens encore ? gémit-il avec égarement. Où s'arrête le pouvoir de cette misérable femme ? Va-t-elle me torturer longtemps ? J'ai peur !… J'ai peur !… Car, c'est pas seulement mon corps qui est entre ses mains, c'est aussi ma pensée qu'elle arrête, asservit et illusionne au gré de son abominable caprice. Cet esclavage dépasse tout ce qui se peut concevoir !

Il arrivait au bout de la galerie dans laquelle il s'était engagé. Soulevant machinalement la portière qui en formait le fond, il fit deux ou trois pas dans une pièce de style nettement oriental et uniquement garnie de tapis et de coussins. Jean Chapuis se laissa choir sur ces derniers.

— Que puis-je ? Cyprienne existe-t-elle encore ? se demanda-t-il, en cachant dans ses mains son visage désespéré. Jamais je n'ai éprouvé rien de tel. Où commence la fantasmagorie ? Où finit le réel ? Quand suis-je dupe ? Je ne sais plus !… Je ne sais plus !…

C'était bien ce qui l'affolait et la diabolique habileté de Yogha triomphait. Le malheureux jeune homme en arrivait à douter de tout ce qui l'entourait ; abusé à plusieurs reprises, ayant perdu le contrôle de sa volonté, il n'était pas certain de l'avoir retrouvé. Accablé par une sensation de totale impuissance, il ne voyait plus un geste à faire. Tout lui semblait inutile.

La mort lui eût semblé moins cruelle.

Prostré, il restait étendu sur les tapis, se refusant à contempler un monde de la réalité duquel il doutait.

Depuis sa sortie du Sphérus, il soupçonnait n'avoir pas cessé d'être la victime de mirages successifs.

De deux choses seules, il ne pouvait douter. Deux choses également terribles.

D'une part il était aux mains de Yogha et de Hantzen – de la femme mystérieuse qui le persécutait et du rival de son maître Oronius, maintenant défunt. Car, dans sa lamentable agonie, il avait enfin pu comprendre le nom pompeusement répété par son dernier tortionnaire.

D'autre part, Cyprienne avait été enlevée par le *Sphérus*. De cela il ne pouvait douter. Mais était-ce elle qu'il avait pu voir de l'*Alcyon ?*… Peut-être !… En tous les cas, ce n'était que son apparence qu'il avait retrouvée depuis.

Alors, elle – sa chère fiancée ! – où était-elle si elle existait encore ? La retrouverait-il jamais ?

— Jean !… Mon pauvre Jean ! appela une voix qu'il crut reconnaître : la voix de sa fiancée !

Bien que son cœur bondît, il n'osa pas relever la tête. Il avait tellement peur d'être encore dupe d'un mirage !

N'était-ce pas une nouvelle invention de Yogha pour reprendre sa victime… la retourmenter ?

Les appels persistaient – insistaient.

— Jean ! Répondez-moi !… Est-ce bien vous ? Que vous a-t-on fait ?

La tentation devint trop forte. Le jeune homme se redressa et aperçut à deux pas de lui trois silhouettes féminines.

En apparence, c'était Cyprienne. Turlurette et Mandarinette… Formes trompeuses, sans doute ?… Physionomies

interchangées ?… Probablement !… Il avait été trop mystifié pour ne pas être sur ses gardes.

C'était Mandarinette qui parlait. Les deux autres conservaient cet air inintelligent et en dehors qu'elles affichaient quand le jeune ingénieur les avait rejointes à l'intérieur de la boule volante.

— Jean ! répéta d'une voix suppliante celle qui avait les traits de Mandarinette. Revenez à vous. Parlez-moi. Soyez fort… On peut leur résister, Jean, je vous l'affirme ! Soutenue par une force qui m'inspirait, j'ai tenu tête à Yogha et à Hantzen. Ils ont pu me voler mon apparence, mais plus forte que ces deux malheureuses, je ne leur ai pas abandonné mon âme.

— Est-ce sûr ? Est-ce sûr ? balbutia l'élève d'Oronius, moitié rayonnant, moitié apeuré. J'ai vu tant de prodiges… si effroyables… que je ne sais plus ce que je puis croire.

Il se releva et voulut s'approcher d'elle.

La fausse Mandarinette avait esquissé le même mouvement.

Mais, au moment de se joindre, tous deux se heurtèrent à un obstacle invisible – à un mur d'air qui encageait le jeune homme tout en lui permettant de voir et d'être vu.

Laridon, s'il vivait encore, leur aurait peut-être donné le mot de ce mystère ; tout au moins, il eût pu mettre Jean Chapuis sur la voie de l'explication.

Au fait, était-ce bien utile avec ces désabusés ? Jean et Cyprienne constatèrent ce nouveau phénomène sans en chercher la source. Ils ne pouvaient se rendre compte que

cette force mystérieuse, qui les maintenait éloignés l'un de l'autre, prenait sa source dans le plancher…

Désolé, le fiancé murmura :

— Vous voyez… Cela continue !

Cyprienne, elle, conservait son calme.

— Qu'importe un prodige de plus ? dit-elle. *Nous sommes ou pays de l'illusion*. Voilà ce qu'il vous faut comprendre.

Alternativement Jean Chapuis regardait Mandarinette qui parlait avec la voix de sa fiancée, et Turlurette qui en offrait la vivante image.

La voir et l'entendre ainsi, dédoublée – forme insensible et pensée prisonnière d'une enveloppe étrangère ! L'entendre lui parler avec une autre voix ! Sentir son regard dans ces yeux qui n'étaient pas les siens et n'en avaient même pas la couleur ! C'était une impression bien étrange et bien cruelle !

Sous deux formes distinctes, il y avait là le corps et l'âme de Cyprienne.

Et, séparées, aucune de ces deux parties d'elle-même ne parvenait à rendre à Jean l'impression de la chère présence.

Il demeurait inquiet, désemparé !…

Cyprienne – *en son nouveau corps* – souffrait aussi de l'angoisse de son fiancé.

— Ah ! gémit le jeune homme en se pressant le front. Qui nous arrachera à ce damnable cauchemar ? Il aurait fallu le génie d'Oronius… et votre pauvre père n'est plus.

— L’esprit est immortel, riposta Cyprienne avec une confiance impressionnante. *Je sens en moi l’esprit d’Oronius. Il fut ma chair !… Il guide mon âme !… Il nous sauvera.*

L’ingénieur tressaillit : tout à coup, il se rappelait cette lutte étrange qu’il avait sentie en soi-même à deux reprises. C’était la lutte de deux volontés qui lui étaient extérieures.

Lui aussi, à ce moment, avait eu la même idée. Comme Cyprienne, il avait pensé à l’esprit du maître, à cet esprit se survivant et se manifestant.

Oronius mort contre Yogha vivante !

Oronius, de l’au-delà, luttant contre l’alliée d’Otto Hantzen !

Fallait-il partager la foi de Cyprienne ? Croire réalisable, possible, cette collision extravagante ?

Elle s’illusionne, pensa-t-il. C’est sa propre volonté qui lutte à son insu contre notre ennemie. Et ce n’est que par une pieuse erreur de son amour filial qu’elle s’imagine reconnaître l’intervention de son père… moi-même, j’ai dû être dupe d’un sentiment analogue.

Et traduisant son découragement, il murmura :

— Tout espoir est chimérique ! Toute lutte vaine ! Si, comme moi ma bien-aimée Cyprienne, vous aviez éprouvé l’infernal pouvoir de celle qui règne ici, vous seriez convaincue qu’il ne nous reste, qu’à souhaiter le mort. C’est la seule délivrance que nous puissions escompter. Mais, cet espoir même nous est interdit. On nous réserve pour d’autres affolements. Pourquoi sommes-nous en ce lieu ? Que veut-on faire de nous ? Quel destin nous attend ?

À cette question, ce fut la voix de Yogha qui répondit :

— Tu vas le savoir !…

Et la mystérieuse silhouette reparut, hiératique, irradiante et plus éthérée qu'une idole.

Entourée de suivantes, Yogha s'avançait vers ses prisonniers.

Son geste voulut écarter les trois jeunes filles.

La fausse Cyprienne et la fausse Turlurette, toujours soumises à sa magnétique influence obéirent docilement.

Mandarinette seule résista. De ses yeux, où vivait le regard de Cyprienne, elle brava Yogha.

— Tu sais bien que tu n'as pu et ne pourras asservir ma volonté, dit-elle fièrement.

Des prunelles de l'Hindoue des raies de feu jaillirent.

— C'est ce que nous verrons avant peu, répliqua-t-elle. Ce jour ne passera pas sans assister à ta défaite, fille orgueilleuse… Si ton esprit me résiste, souviens t'en, que je suis maîtresse de tes deux corps – celui qui t'appartient et celui que je t'ai fait imposer. Tu m'obéiras donc.

Et, se tournant vers ses suivantes :

— Éloignez-la, dit-elle. Mais qu'elle reste à portée de m'entendre. Je tiens à ce qui elle se convainque de son inopportune résistance à mon pouvoir.

Les femmes entraînèrent Cyprienne dans un des angles de la pièce.

Alors, attachant sur Jean Chapuis les étincelles de ses pupilles, Yogha lui saisit la main.

Bien entendu, le mur d'air qui avait séparé les deux fiancés s'était évanoui devant elle comme un souffle apaisé.

Jean avait tenté de repousser avec horreur sa persécutrice. Mais, au moment où il esquissait ce geste, un engourdissement subit ayant paralysé son bras et celui-ci étant retombé sans force, il s'était abandonné, puisque, de nouveau, son corps cessait de lui obéir !

— Quand je le voudrai, dit Yogha en accentuant son enchanteur et mortel sourire, ce sera ton esprit qui deviendra mon esclave. Il faut que tu comprennes cela. Auparavant, nous avons à causer.

— Pourquoi me persécutez-vous ? demanda amèrement le jeune homme. Vous ai-je été nuisible ? Et ma fiancée, aurait-elle eu le malheur de vous déplaire ?… Dites, pourquoi vous acharnez-vous ainsi contre nous ?

Le regard de Yogha le transperça comme une lame.

— Ne l'as-tu pas deviné ? soupira-t-elle d'une voix profonde. Si je t'ai poursuivi, c'est que je t'aime, Jean Chapuis !

Le jeune ingénieur eut un frisson glacé.

En vérité, cette déclaration d'amour ressemblait singulièrement à une déclaration de haine.

Elle lui était jetée comme une menace.

Il vit de loin le groupe des jeunes filles : il vit la pose indolente et passive de Cyprienne, le regard triste de Mandarinette.

C'était l'œuvre de cette sorcière.

À cette pensée, la colère bouillonna en lui. Il voulut se révolter, souffleter la magicienne de son mépris pour lui rendre un peu du mal qu'elle lui avait fait.

— Et moi, je ne t'aime pas ! Et je ne t'aimerai jamais !… Je te méprise et tu me fais horreur !

Son intention était de crier ces mots pour être entendu de Cyprienne. Mais il ne parvint qu'à les murmurer d'une voix imperceptible.

Là encore, la puissance mystérieuse de Yogha intervenait et l'enchaînait. Et son impavide sourire demeurait figé sur ses lèvres minces… plus méchant peut-être.

Sa voix, d'ardente, se fit moqueuse :

— Ne t'en vante pas ! Je puis… et tu ne l'ignores pas ! t'obliger à m'aimer et à oublier Cyprienne… Ce sera ma vengeance. Par toi, je suis à même de la torturer. Imagines-tu être entre mes mains autre chose qu'un jouet ? Sache-le, je saurai atteindre, sous ton crâne ces cases mystérieuses qui commandent nos sentiments aussi bien que nos actions. La personnalité, sache-le bien, n'existe pas en présence d'une volonté supérieure. S'il me plaît – et cela me plaira ! – j'effacerai de ton esprit l'image de ta Cyprienne ; – ceci aussi aisément qu'on efface un trait blanc sur le tableau noir ! – et je transporterai sur elle l'horreur que je t'inspire. Jeu d'enfant ! Dans le domaine des sentiments et des impressions tout est factice ; l'imaginaire efface le réel. Quelle différence pourras-tu faire entre les sentiments spontanés que tu te figures éprouver et ceux que je vais te suggérer et t'imposer ? Avant deux minutes, Jean Chapuis, tu seras un homme nouveau… Tu seras plongé dans un rêve dont jamais

plus tu ne te réveilleras ; *un rêve qui va désormais devenir ta vie*. Par toi les beaux yeux de celle que tu prétends chérir répandront des larmes amères. Tu te feras son bourreau… Tu ne le sauras pas ; et aucune fibre de ta chair ne pourra s'en émouvoir. Dis-toi bien cela !… Penses-y *avant que j'endorme ta pensée pour l'insuffler la mienne !*

Le jeune fiancé tentait en vain d'échapper aux irradiations du terrible regard ; ses yeux fascinés ne pouvaient plus s'en détacher. Il ne parvint même pas à les faire évoluer vers la forme qui enfermait la pensée de Cyprienne.

Dans ce regard il aurait mis tant d'amour ! il aurait voulu y faire tenir toute la tendresse dont son cœur débordait et la rendre si persuasive que Cyprienne ne pût jamais douter de lui, dans l'avenir – si l'abominable dessein de Yogha se réalisait.

Cela ne lui fut point permis.

L'implacable fascination le maîtrisait…

— Endors-toi, Jean Chapuis ! prononça impérieusement Yogha. Perds le souvenir de ta vie présente et ne rouvre les yeux que pour voir le monde où mes yeux seront ta seule lumière et mon amour ta seule joie !… Dors !

De sa main, elle effleura les paupières, puis le front du jeune homme. Et le fiancé, encore demi-conscient, vit s'estomper, devenir vague et brumeuse l'image qu'il avait cru à jamais vivante en son cœur…

Ce n'était pas seulement la salle et les silhouettes des trois jeunes filles qui s'effaçaient peu à peu et disparaissaient de son souvenir.

C'était aussi, c'était surtout *l'image bien-aimée de Cyprienne*, dont les traits cessaient de l'émouvoir. Avec un désespoir qui lui aussi allait s'affaiblissant, il la sentait peu à peu lui devenir étrangère.

Le bras tendu, le regard fixe, Yogha achevait son œuvre de suggestion.

Vaincu, Jean Chapuis s'affaissa sur les coussins, les yeux clos, le visage calme.

Triomphante, la dispensatrice des secrets du *Nirvâna* Bouddhique se pencha sur lui, puis se releva.

— Hantzen !… Hantzen !… Hantzen ! appela-t-elle pas trois fois.

Le rival d'Oronius parut aussitôt.

Elle lui désigna Mandarinette.

— Et maintenant, tu peux la prendre, dit-elle d'une voix haineuse. Corps et âme, elle t'appartient. Fais-en ce que tu voudras. Je n'ai plus besoin d'elle…

Sur un geste du savant, les esclaves emmenaient déjà les trois jeunes filles, quand, se ravisant, Yogha courut vers son monstrueux complice et l'arrêta par le bras.

— Je veux qu'elle souffre ! insista-t-elle d'une voix sifflante. Tu entends ? Qu'elle souffre !

— Sois tranquille ! répondit l'odieux poussah avec une grimace terrible. Sois tranquille, Yogha. *Elle souffrira comme jamais créature humaine n'a souffert !*

CHAPITRE XXV

LE PRISONNIER DE L'ILLUSION

Endormi du sommeil hypnotique dans lequel l'avait plongé Yogha, Jean Chapuis crut se réveiller dans un décor nouveau, sans toutefois se demander comment il y avait été transporté.

Il avait perdu tout souvenir de la scène qui venait de se dérouler.

Mais une passion indescriptible, et qu'il croyait encrée dans son cœur, s'était emparée de tout son être.

— Yogha ! murmura-t-il avec passion.

Où s'éveilla-t-il ? Encore une fois, il ne s'en inquiétait guère, et semblait, trouver tout naturel de se voir installé dans cette solitude splendide, devant un palais majestueux.

Il était au sommet d'une montagne et le monde, le monde tout entier s'étendait à ses pieds, comme s'il lui était offert.

Or, pour ces plaines et ces vallons, pour les villages et les forêts, Jean Chapuis n'avait pas un regard.

Il vit Yogha sortir du palais, souriante et tendre. Alors il tendit ses bras vers elle.

— Yogha !

Avec la ferveur d'une passion enracinée il avait lancé ce doux nom.

Comme l'expression de son visage, et son attitude et tous ses gestes disaient bien que celle qui venait était l'idole incontestée, régnait sans partage sur son cœur !

Prisonnier de la terrible illusion, il ne voyait plus qu'elle et il la voyait avec des yeux asservis.

La prédiction et la volonté de l'Hindoue s'accomplissaient… Cyprienne était oubliée.

Infidèle à son insu, le fiancé aveuglé *s'imaginait aimer Yogha*.

Pour savourer son triomphe, celle-ci se faisait douce et câline.

Et cependant, était-ce vraiment une victoire ? Tout cela était-il réel ou factice ? Factice, hélas ! ce monde merveilleux, ce palais, ces étendues n'existaient en somme que dans son imagination qui, par la suggestion, en repassait à Jean l'abusif mirage.

Il rêvait tout cela… Quant à elle, elle suivait son rêve et s'en délectait…

Car telle était la bizarre et imaginaire satisfaction que poursuivait cette femme.

Pour la comprendre, il faut ne pas oublier qu'elle avait atteint le plus haut degré d'initiation parmi ces sages de

l'Inde dont la science et les pratiques visent à libérer l'esprit de sa prison de chair et à le rendre capable de joies immatérielles.

En effet, si le monde matériel est limité, si on ne peut le parcourir que lentement et péniblement, par contre, le domaine de la pensée est sans bornes ; et l'esprit des *yoghis* sait y évoluer avec la vitesse de l'éclair.

À domaine illimité, puissance infinie !

Yogha le savait et elle savait aussi que, poussé à un certain degré d'acuité, le rêve se confond avec la réalité, procure les mêmes sensations et laisse les mêmes traces profondes dans la mémoire.

Voilà pourquoi, suivant dans l'esprit de Jean Chapuis ce qui n'était qu'une simple fiction, elle parvenait, par l'énergie de son fluide, à s'y associer et à lui accorder la même valeur que s'il avait été la réalité.

Qu'importait, après tout, le corps endormi du jeune ingénieur ? La matière est périssable !

Son véritable *moi*, n'était-ce pas sa personnalité dégagée de cette enveloppe ? Sa pensée !

Or cette pensée, captive de Yogha, suivait docilement celle-ci dans le monde imaginaire et se pliait à son caprice.

Yogha pouvait triompher, car le rêve de Jean Chapuis se poursuivait.

S'approchant de lui, l'enchanteresse appuya sa tête charmante sur l'épaule du jeune homme et murmura d'une voix alanguie.

— Mon bien aimé, n'aimes-tu vraiment que moi ?

— Qui oserait prétendre le contraire ? répondit le fiancé de la fille d'Oronius.

— Cette Cyprienne…

— Quelle Cyprienne ?

Le visage du jeune ingénieur exprimait une surprise sincère. On aurait pu croire qu'il entendait ce nom pour la première fois.

Par la volonté de sa dominatrice, il reniait sa fiancée… Mais Yogha, était insatiable et méditait un jeu plus cruel encore.

— Tu ne la connais pas, dis-tu ?… Alors pourquoi prétend-elle te connaître ? Elle soutient être aimée par toi… Elle m'outrage… Elle me torture le cœur.

Les yeux de Jean brillèrent de colère.

— C'est une abominable imposture ! s'écria-t-il. Fais tenir cette audacieuse. Je veux mettre un terme à son impertinent mensonge.

— Je t'aime ! dit tendrement Yogha. Ô mon bien-aimé ! protège-moi ! Délivre moi des persécutions de cette infâme ! Ne souffre pas qu'elle m'humilie davantage !

— Fais-la venir !… et tu verras !

Le bras de l'enchanteresse tendit dans la direction du palais.

— Cyprienne !… Cyprienne ! appela-t-elle d'une voix dure.

Et Cyprienne apparut… *Cyprienne avec son vrai visage*, touchante et jolie comme le voulait la persécutrice, pour avoir à savourer implacablement sa vengeance.

Jean Chapuis demeura Insensible.

— À genoux ! ordonna-t-il d'une voix convulsée. À genoux devant la princesse, petite simulatrice ! Demande-lui pardon !

Et prenant lui-même la malheureuse par les épaules, il la jeta brutalement à terre et la força à se courber devant l'infernale Hindoue.

Selon son habitude, celle-ci souriait…

En vain, l'infortunée Cyprienne, plus belle et plus touchante que jamais, essaya-t-elle, en sanglotant, d'implorer la pitié.

En vain, criait-elle d'une voix déchirante :

— Jean !… Mon Jean !… Sauvez-moi !… Ne m'accablez pas !… Ne me torturez pas !…

Sourd à cette voix adorée, qui n'arrivait plus jusqu'à à son cœur pétrifié, le jeune homme pesait plus rudement encore sur la frêle épaule. Et la jeune fille, désespérée, ployait en gémissant.

Son front vint à heurter le sol ; sa merveilleuse chevelure y répandit un flot doré.

Jean ne fut point ému.

— Demande pardon ! tonna-t-il de nouveau. Reconnais ton imposture.

Alors, s'arrachant tout à coup à l'étreinte qui la clouait au sol. Cyprienne se releva.

— Jamais !… Jamais ! cria-t-elle avec des sanglots dans la gorge.

Et elle se sauva follement, dévalant les pentes, courant vers un lac qui s'étendait en bas.

— Elle ne m'échappera pas ! rugit Jean. Ne crains rien, ma bien-aimée Yogha. Je te la ramènerai morte ou domptée.

Et il s'élança à la poursuite de sa fiancée.

Le plus insensible des Nemrods n'apporte pas plus de cruel acharnement à forcer une biche tremblante que l'élève d'Oronius n'en mettait à traquer Cyprienne.

Elle était parvenue au bas des pentes. Mais le lac barrait sa route. Elle allait être prise… Elle se jeta dans l'eau…

Aussitôt, elle poussa un cri de frayeur :

— Au secours, Jean !… Sauve-moi !

Du fond des eaux d'horribles formes venaient de surgir.

Ce n'étaient que gueules béantes, mâchoires hérissées de dents monstrueuses, pattes griffues qui se tendaient pour la déchirer… Cela sifflait, cela rugissait, cela grondait. Il y avait là des représentants des monstre, lacustres ou marins de tous les âges : des sauriens, des squales, des plésiosaures… d'autres plus, hideux encore et qui appartenaient à la légende…

Se débattant au milieu de ce cercle de mort, Cyprienne tendait ses bras vers Jean.

Il vit un monstre au buste de femme, recouvert d'écailles, mais dont le visage surmonté d'une chevelure de serpents, était celui de la Gorgone, saisir la jeune fille et enfoncer dans son cou des doigts terminés par des griffes acérées…

Les gueules béantes s'ouvrirent davantage, happant les membres délicats… Elles allaient se refermer… Une seconde encore et déchiquetée sous les yeux de son fiancé Cyprienne disparaîtrait dans l'eau teinte de sang…

Impassible, Jean Chapuis souriait cruellement en contemplant cet affreux spectacle.

Il écoutait une voix qui lui murmurait perfidement.

— Elle va mourir… Tu vas la voir dévorer… Réjouis-toi…

Soudain, comme se déchire un voile, l'horrible vision disparut…

Et Jean Chapuis, *rappelé brusquement au souvenir et à la conscience de tout ce qui venait de se passer*, se vit seul en face de sa persécutrice et poussa un cri d'horreur… Réveillé, il se rappelait !

Il était dans une cage de verre et sous une sorte d'appareil à douche… En face de lui, sous son masque transparent, Yogha semblait stupéfaite de ce réveil brusque.

Jean ne lui donna pas le temps de se reconnaître ; il se précipita sur elle, en rugissant…

CHAPITRE XXVI

LES QUATRE ÉPREUVES

Que devenaient Laridon et Julep ? Saisis par les pieuvres, ils se trouvaient dans une situation terrible. Il ne leur était pas difficile, maintenant, de comprendre la signification des ricanements ironiques qu'ils avaient entendus, au moment où ils s'engageaient dans l'aquarium asséché. Ces ricanements avaient certainement été poussés par les *géophages* qui voyaient leurs fugitifs se jeter d'eux-mêmes dans un piège.

Vigilantes gardiennes, les pieuvres arrêtaient les mortels assez audacieux pour tenter de franchir les portes du refuge de Hantzen.

Laridon et Juleps étaient certainement dans la bonne voie. Mais, saisis par les tentacules meurtrières, ils ne conservaient aucune chance de profiter de leur découverte.

Ces pieuvres, pour les nommer du nom vulvaire qui leur est généralement attribué, étaient en réalité des *calmars à griffes* ou *onychoteuthis*. C'était de de la part de Hantzen un véritable tour de force que d'avoir amené et acclimaté dans

cet aquarium souterrain, ces grands céphalopodes qui vivent habituellement dans les mers chaudes.

Ceux qui attaquaient en ce moment Laridon et Julep appartenaient à l'espèce onychoteuthis robusta, connue pour sa férocité et sa taille gigantesque ; ils venaient des mers d'Océanie, où ils sont particulièrement redoutés des pêcheurs de perles qu'ils n'hésitent pas à attaquer. Leurs bras étaient armés de crochets et de ventouses, formant un appareil de préhension formidable.

D'une telle étreinte il est impossible de se débarrasser, elle est fatalement mortelle.

Pourtant, revenus de leur première stupeur, ni Laridon, ni Julep ne se découragèrent.

Sans doute, les féroces calmars les entouraient et l'enlacement des bras, la succion des ventouses les rendait incapables du moindre geste de défense.

Mais, ni l'un ni l'autre n'avaient lâché leur arme électrique.

Il leur suffit donc d'une simple pression, pour lancer le courant mortel, calculé pour foudroyer tout ce qui les touchait.

Une effroyable secousse convulsa les calmars, les ventouses lâchèrent prise, les bras retombèrent flasques et morts et les grands corps s'affaissèrent aux pieds des deux hommes.

Autour de Laridon et de Julep, il n'y eut plus bientôt que des cadavres de poulpes et ceux qui accouraient à la rescousse subirent le même sort. En cinq minutes, l'effrayant combat fut terminé. La caverne-aquarium était purgée de ses monstres.

Laridon et Julep respirèrent.

Ils s'aperçurent alors qu'ils étaient dans l'eau jusqu'à la ceinture.

L'alerte d'abord, puis l'ardeur du combat qu'ils venaient de soutenir les avaient jusqu'alors empêché d'y prêter attention mais derrière eux – puis bientôt de toutes parts – sitôt qu'ils avaient eu franchi le seuil de l'aquarium, par d'invisibles fissures l'eau s'était mise à rentrer.

Elle coulait le long des parois, elle jaillissait du sol, elle tombait de la voûte.

En quelques minutes l'aquarium des calmars se remplissait.

Ainsi, pour faciliter la victoire des terribles gardiens de la caverne, un double piège avait été tendu : les audacieux violateurs du domaine de Hantzen avaient autant de chance de périr noyés que d'être dévorés.

Mais de ce second péril, Laridon et son nègre ne firent que rire.

— Ben, vrai ! gouailla le premier. On ne nous refuse rien ! V'là la douche, à présent !… Heureusement qu'on est en costume de plongée ! Hantzen, en nous préparant cette gentille surprise n'avait pas prévu qu'on se baladerait *en scaphandriers*… Avançons, mon vieux !

Fendant l'eau, qui maintenant leur arrivait au-dessus des épaules, ils se dirigèrent vers l'extrémité de la grotte et s'engagèrent dans l'escalier tournant.

— Sapristoche ! jura Laridon, en montant précipitamment les marches afin d'être plus vite hors de l'eau.

J'oubliais mon p'tit bonhomme ! La miniature, quoi… qu'est fourrée dans ma poche ! Il n'a pas d'imperméable et doit avoir bu un fameux coup. Pauv' bestiole !

Dès qu'il eut dépassé les dernières marches inondées, il s'arrêta en se secouant comme un barbet et plongea sa main droite dans la poche qui renfermait le captif.

Il en tira le *géophage*.

À sa grande surprise, le petit être ne paraissait pas avoir été incommodé le moins du monde par son bain prolongé.

Était-il pourvu d'un système respiratoire lui permettant de mener au besoin la vie des poissons ? Pouvait-il isoler et absorber l'oxygène de l'eau comme il absorbait celui de la boue ?… C'était vraisemblable.

En tout cas, le fait était là : il vivait.

— Je préfère ça ! déclara Laridon. Des fois qu'on s'en tire et qu'on revienne à Pantruche avec m'sieu Jean et mam'zelle Cyprienne, sans oublier Turlurette, eh bien, ça me fera un souvenir de voyage. Je le montrerai pour épater les copains… Et puis, j'en ferai don au Jardin d'Acclimatation. Tu vois d'ici la pancarte scientifique qu'un lui collera sur sa cage : *Bouffe-gadoue : — Offert par le sieur Laridon, Pantinois (Parisien)*… Mon vieux Julep, tu parles si je passerai à la Postérité !… Ça va ! Ça va ! L'enfant s'annonce bien !

Au moment où le brave garçon prononçait ces paroles optimistes, il débouchait de l'escalier, ayant le nègre sur ses talons, et découvrait une nouvelle salle. Là, un furieux concert de sifflements irrités les accueillit.

Et cette fois, la terreur les glaça, tandis qu'un double cri s'échappait de leur gorge.

À leurs pieds, au-dessus de leurs têtes, de toutes parts, un effroyable grouillement de serpents les entourait.

Tous les genres d'ophidiens se trouvaient représentés, des plus petits, qui ne dépassaient pas sept à huit centimètres, aux plus grands mesurant plus de huit mètres de long.

Il y avait là la vipère-aspic et le naja à lunettes, le terrible cobra ; et il y avait aussi le crotale, vulgairement appelé serpent à sonnettes, et le boa constrictor, avec lesquels voisinaient l'oxybèle et l'élaps.

Des têtes furieuses, aux petits yeux terribles, se dressaient ; des gueules s'ouvraient, montrant les mortels crochets à venin ; des anneaux se déroulaient dont l'étreinte pouvait broyer les os, malaxer, étirer les corps, en vue de l'effroyable déglutition, favorisée par les flots lubrifiants de salive.

Devant ce grouillement d'écailles imbriquées, de plaques ventrales, cornées, élastiques et luisantes, devant ce déchaînement de fureur et la menace de tant de reptiles prêts à piquer, à mordre ou à dévorer, Laridon et Julep crurent leur dernière heure venue.

Les armes électriques ne suffiraient pas à la besogne. Tout au plus mettraient-elles à mal quelques douzaines de serpents.

Mais pourraient-elles empêcher toutes les piqûres d'arriver à leur adresse ?

Il suffisait d'une seule atteignant le but et le venin ferait son œuvre.

— Ma mère ! murmura Laridon. En v'là des râteliers ! Quand je pense que j'ai jamais pu souffrir les quenottiers (dentistes) Si à c't'heure je pouvais en dégoter une fine équipe bien tassée, je ferais opérer ces particuliers-là ! Bonsoir le monde ! Au lieu d'un scaphandre, j'aurais mieux fait de mettre une cuirasse !

— Ça piqûre !… Ça pas bon ! gémit Julep dans son dos, grelottant de terreur.

— Très mauvais ! T'exagères pas, vieux zèbre ! Mais, faut se faire une raison ? On est venu sans être invité. Ça se trouve que c'est chez des mauvaises langues qui vont nous mettre à la sauce piquante : tant pis ! Faut bien finir ! Ça nous serait toujours arrivé un jour ou l'autre. Je regrette seulement de n'avoir pas revu Turlurette… Allons ! prends l'aventure la bonne ! Fais risette et attends qu'ils nous disent : Au premier de ces messieurs !…

Et l'intrépide mécano, aussi immobile qu'un marbre, regarda stoïquement se rétrécir autour de lui et de son compagnon, le cercle menaçant des reptiles. Ce fut alors que se produisit un incident inattendu qui aurait pu faire dire au Parisien :

— Ça y est, vieux. On est *vernis !*

Au moment où une véritable muraille vivante de crochets enfermait les deux hommes et paraissait prête à s'abattre sur eux, une bizarre modulation se fit entendre. La fureur des reptiles s'apaisa soudain.

C'était un chant grêle et monotone…

Et ce chant sortait *de la poche de Laridon !*

Ce dernier constata l'effet immédiat qu'il produisait sur les reptiles. Les sifflements avaient cessé ; tendues encore – mais pour écouter avec ravissement – les têtes plates et triangulaires ne menaçaient plus.

Stupéfait, le mécano regarda sa poche.

De là comme d'un balcon, le *géophage* fixait les serpents, tandis que ses lèvres modulaient cet air singulier. Le petit être possédait l'art de *charmer les serpents !…* Sans peut-être s'en douter, ou pour sa préservation personnelle, il sauvait, en utilisant son talent, la vie de Laridon et celle de Julep.

— À la bonne heure ! s'exclama le mécano, déjà remis de son alerte. Voilà un « zigoto » de ressource. Ma fortune est faite ! J'en ramasserai des centaines pour les bazarder. Contre les morsures de serpents, qui n'a pas son titi, qui n'a pas son ti-zig ? Quel fétiche ! Quand je te le disais Julep !

— Massa Laridon, jamais dit ! protesta le brave nègre. Moi content. Serpents gentils. Julep les prendre et les fourrer dans son sac.

— Fais pas ça, vieux ! En fait de sac, t'es pochetée, mais pas assez gros pour les bouffer. Vaut mieux profiter de leur mélomanie pour se la « casser ». Avançons… Et, toi, la musique, vas-y de ton plus beau répertoire !

Suivi par le noir, toujours prêt à imiter massa Laridon, l'audacieux garçon fit deux pas vers la muraille vivante. Ô Miracle ! celle-ci s'entr'ouvrit… Devant le géophage-charmeur, les reptiles s'écartaient docilement et formaient une double haie de têtes extasiées, et se balançaient rythmiquement.

La chambre aux serpents fut ainsi traversée sans encombre et les deux hommes se trouvèrent devant un second escalier.

Une porte de verre le fermait.

Laridon n'eut qu'à tirer pour l'ouvrir. Elle se referma d'elle-même derrière lui et le nègre, les séparant des serpents.

Le géophage se tut aussitôt et les sifflements, furieux reprirent de plus belle.

Mais le passage périlleux était franchi.

— Après celle-là on peut s'attendre à tout, prononça philosophiquement Laridon. Qu'est-ce que nous allons bien trouver maintenant ?

Ils le surent dès qu'arrivés au haut des marches ils se virent à l'entrée d'un large couloir violemment illuminé.

Des flammes s'apercevaient à l'extrémité partant du sol et montant jusqu'à la voûte, qu'elles léchaient. C'était la gueule d'un four ou l'entrée d'un brasier.

En tout cas, cela pouvait s'appeler *le passage infranchissable*.

Rien qu'à l'entrevoir, les plus hardis devaient rétrograder… Laridon lui, avança.

À l'instar des salamandres se figurait-il pouvoir *vivre dans le feu ?*

— Mazette ! Ça doit chauffer ! murmura-t-il. Faut passer, pourtant ! On n'est pas venus jusqu'ici pour faire machine en

arrière… Et puis, les gens de la maison passent bien ! Donc, il doit y avoir un truc.

Ce « truc », s'il existait, ne paraissait pas commode à découvrir. Les deux explorateurs avaient beau écarquiller les yeux, ils ne voyaient que le prolongement de la galerie en flammes. L'effrayant brasier se continuait au moins sur une longueur de trente mètres.

— Pas mèche ! soupira Laridon, en se grattant la nuque. On n'a pas appris à vivre en grill-room ! c't'un tort !

Effectivement, si le scaphandre les protégeait contre les risques d'asphyxie, si son amiante pouvait les défendre contre l'atteinte des flammes, ils ne pourraient supporter la chaleur qui se dégageait du brasier.

Pourtant, ils s'en rapprochaient toujours. Ils étaient arrivés si près, qu'en tendant la main ils pouvaient toucher les flammes.

Or, ils n'étaient nullement incommodés. Ils ne sentaient aucune élévation de température.

Le bigarré s'en avisa le premier.

— Julep pas chaud, dit-il.

Des flammes *froides*, un *feu qui ne brûlait pas*, le parigot n'avait jamais vu ça.

— Ce serait donc une manière d'esbroufe pour ceux qui ont les foies ? s'ébahit-il. Tiens ! Tiens !… Pas mal trouvé ! Seulement avec nous, ça ne prend pas !

Et sans sourciller, il s'avança bravement dans le brasier. Le feu ronronnait et grondait ; les flammes sifflaient. Mais il

n'éprouva pas d'autre inconvénient. Et Julep qui le suivait ne paraissait pas davantage incommodé. Sans encombre et aussi frais qu'ils y étaient entrés, ils arrivèrent à l'extrémité du couloir de feu.

— Ça devient « gnole » ! dit le mécano. Les géophages et les machines animées, les pieuvres et les serpents, c'était du danger ; y a pas d'impair. Mais du moment qu'on le fait au chiqué, nous arriverons dans un fauteuil… s'pas, vieux zèbre ?

Il n'exagérait pas : avec des gaillards de sa trempe, les fantasmagories de Yogha et de Hantzen étaient des barrières insuffisantes.

Ils venaient de pénétrer dans la zone des illusions inoffensives – auxquelles pourtant Jean Chapuis avait dû tant de souffrances et de terreurs.

Au couloir de feu succédait une petite pièce carrée, de dimensions fort modestes.

En dehors de la porte par laquelle on y accédait, elle ne présentait aucune issue.

Toutefois, les dalles du sol et la pierre de la voûte étaient percées de deux ouvertures circulaires se faisant vis-à-vis.

— On sort par là, ou on ne va pas plus loin, décida Laridon, en désignant l'ouverture du haut. Je néglige le trou du sol. Je ne suis pas monté jusqu'ici pour redescendre.

Le trou supérieur était noir et vertical.

— Pas d'escalier ! grommela-t-il. Ce n'est même pas un chemin de ramoneur… D'ailleurs le plafond est tellement

élevé qu'on ne peut pas y atteindre sans échelle. T'as pas ça sur toi, Bamboula ?

Non ! Julep n'avait pas songé à se munir de cet ustensile. Nullement découragé, Laridon reporta ses regards vers le sol.

Il constata alors que le trou qui s'y ouvrait avait la forme d'un entonnoir. Dans l'ouverture on aurait pu enfoncer le bras, mais le corps n'aurait pu suivre.

— Encore un chemin de souris ! se dépita le mécano. Ça devient « canulant ». Si c'est pas une « vespa » à quoi qu'ça sert ?

Alternativement il levait et abaissait les yeux pour examiner ces deux ouvertures correspondantes ; et il se disait qu'il y avait certainement une raison pour qu'elles fussent disposées ainsi.

— Au fait mon asticot connaît peut-être le chemin. Faut voir ça ! pensa-t-il.

Retirant de la poche-prison le géophage, il lui délia les bras et les jambes, mais l'attacha par la ceinture.

Puis, gardant l'extrémité du lien dans ses mains, il déposa le pygmée à l'intérieur de l'entonnoir. Il n'eut que le temps de retirer sa main et de lâcher la courroie qui fila entre ses doigts, violemment arrachée.

À peine le géophage eut-il touché la surface de l'entonnoir qu'il fut saisi par un tourbillon d'air sorti de l'orifice central, et enlevé comme un fétu par une trombe. La petite créature tournoya une seconde dans l'air, puis, soulevée par une force invisible, elle fut lancée vers la voûte qui l'absorba et dans laquelle elle disparut.

— Cré non ! jura le mécano. Quel filou de courant d'air ! Il m'a subtilisé mon phénomène ! Va courir après, maintenant !… Ah ! bien ! ajouta-t-il en se frappant le front, je vais le rejoindre ! Et par le même chemin encore ! Le trou est assez grand… Tant pis s'il y a de la casse. Je me lance dans l'inconnu ! Après ça, vieux Julep, si tu veux essayer l'ascenseur, le v'là !

Ayant dit, il sauta bravement dans l'entonnoir, il se laissa à son tour saisir par l'invisible colonne d'air.

Un souffle violent fouetta tout son corps ; il se sentit happé et projeté en l'air comme une simple balle. Une seconde plus tard, il montait verticalement dans un trou noir, à une vitesse vraisemblablement vertigineuse, puisqu'elle lui coupait la respiration…

CHAPITRE XXVII

SUR LE « PLAFOND DU MONDE »

La cheminée verticale qui partait de la voûte traversait un massif de rocher d'une hauteur interminable. Si rapide que fût l'ascension, elle dura plus de dix minutes.

S'il avait été capable d'un calcul approximatif, Laridon en aurait induit que la chasse d'air l'élevait de plusieurs centaines de mètres. N'ayant pas de connaissances mathématiques suffisantes pour se livrer à de telles réflexions, il se borna donc à penser :

— Quel drôle d'ascenseur !… C'est « gondolant » !

Brusquement, il surgit hors de l'ombre.

En espace libre, la colonne d'air conservant sa vitesse un instant projeta le mécano à une quinzaine de mètres au-dessus de l'orifice de la cheminée. Mais, à cette hauteur, sa force se trouvant épuisée, comme un jet d'eau à bout de course, elle s'épanouit en bouquet pour retomber.

Le prétendu de Turlurette, glissant le long de cette cascade d'air, retomba mollement sur le sol à quelques mètres du puits dont il était sorti. Étourdi, étouffé, cherchant sa res-

piration, il demeura pendant quelques minutes étendu sur le dos. C'est dans cette position qu'il put voir une masse noire jaillir du puits et s'élever pour retomber comme il avait fait.

C'était le fidèle Julep ; ne voulant pas se séparer de « massa Laridon », il n'avait pas hésité à prendre le même « ascenseur ».

Nos deux vivants bolides ne tardèrent pas à se relever. L'un et l'autre étaient passablement endoloris ; mais, n'ayant rien de cassé, ils s'ébrouèrent et regardèrent curieusement entour d'eux.

— Terminus ! annonça Laridon. Le funiculaire nous a déposés à la porte !

Il leur suffisait en effet d'un simple coup d'œil pour se rendre compte qu'ils touchaient au but. Le sol sur lequel venait de les jeter la trombe devait être le mystérieux sommet dont Hantzen et Yogha prétendaient interdire l'accès aux mortels... C'était le sommet de l'*Everest* ou *Gaurishankar*, point culminant globe, dont la hauteur atteint près de neuf mille mètres.

Jean Chapuis, s'il avait lu ce nom sur le monument dressé par Hantzen, aurait pu apprendre aux deux amis que le *Gaurishankar* (plafond du monde) est situé dans la région centrale des monts Himalaya, sur la frontière du Népal et du Thibet.

À défaut de ces précisions géographiques, le parigot voyait de ses yeux ce qu'ignorait le fiancé de Cyprienne : à savoir l'aspect réel du domaine de Hantzen, à l'entrée duquel il se trouvait et par quel procédé ce domaine se trouvait rendu invisible et inaccessible au reste des humains.

La cime de l'Everest présentait la forme d'un plateau circulaire d'une cinquantaine de mètres de rayon. Son aplanissement, de même que sa forme régulière étaient dus, à n'en pas douter, à des travaux d'aménagement dont l'allié de Yogha avait été l'ingénieur.

La Nature a plus de fantaisie.

Quoi qu'il en fût, ce plateau portait en sa partie centrale une tour d'aluminium – ou d'un métal présentant l'apparence de l'aluminium. – Le sommet de cette tour paraissait se perdre dans les nuages.

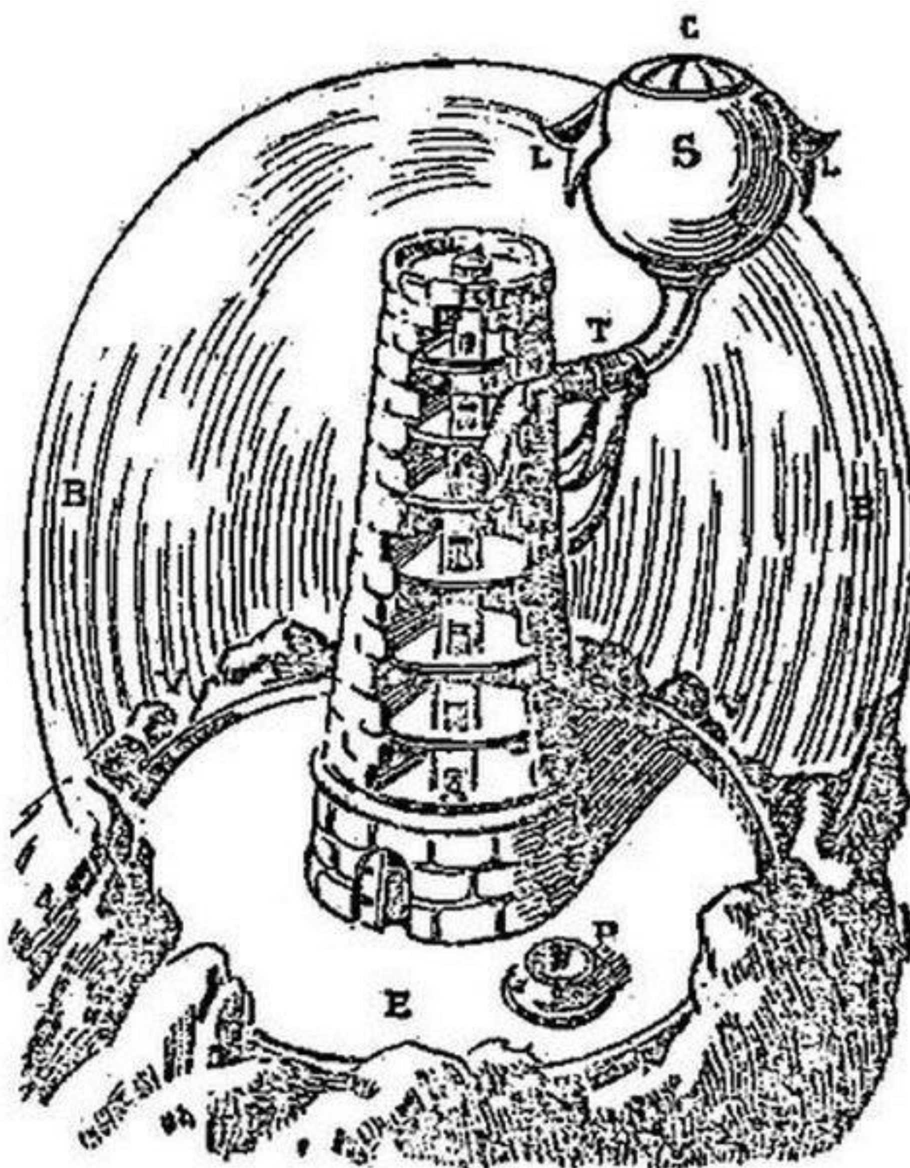
Nuages d'origine artificielle d'ailleurs.

Car tout le rebord extérieur du plateau était entouré d'un fossé ou plus exactement d'une tranchée circulaire d'où jaillissait en s'élançant vers le ciel, pour se refermer en dôme au-dessus de la tour, une sorte de mur liquide ou fluide, dont les molécules semblaient vibrer. C'était le produit de l'usine souterraine, dont Laridon et Julep avaient surpris le fonctionnement. Un rideau d'air comprimé, projeté verticalement et circulairement, enfermait le sommet de la montagne dans une sorte de cloche à plongeur.

À l'intérieur de cette cloche, dans l'atmosphère respirable, artificiellement produite et entretenue par des esclaves, s'élevait la *Tour des Mirages*, résidence d'Otto Hantzen.

— Parbleu ! ma comprenette s'ouvre ! murmura le mécano en considérant le mur d'air, dont les vibrations, agitant sa masse, assuraient l'invisibilité de la tour. Oui, je « renifle » l'escamotage m'sieu Jean ! Et le « carambolage » de l'*Alcyon-Car* contre l'obstacle « inreluquable ». C'est ce même mur dérobé dont j'ai fait le tour et qui me repoussait !… Le truc,

le v’là là… On est dedans !… Au-dessus de la tour, il doit y avoir le *Sphérus*… C’est donc ça qu’y paraissait fixé à un nuage ! Y a une entrée au grenier… J’ai ça dans le ciboulot.



LA TOUR AU SOMMET DE L’EVEREST.
– V. Tranchée d’où jaillit le mur d’air comprimé qui forme l’enveloppe de la bulle.
– B. Bulle d’air respirable.
– E. Esplanade. – P. Puits aboutissant sur la montagne. – A. Ascenseur.
– T. Tube permettant l’entrée dans la tour des voyageurs de la sphère et inversement
– S. Sphérus. – L. Ailerons.
– C. Cabine vitrée

La tour était haute et de dimension.

Mais combien elle lui eût paru petite et combien cette petitesse l'eût surpris s'il avait pu contempler, comme Jean Chapuis, les mondes imaginaires qu'elle enfermait !

Eh quoi ! c'était dans ce cylindre d'aluminium que le pouvoir mystérieux de Yogha enfermait ces paysages enchanteurs, dont elle avait tout d'abord ravi les regards de Jean.

Quelle révélation c'eût été pour le jeune ingénieur s'il avait pu se trouver à la place de Laridon ! En constatant les dimensions restreintes du domaine de Yogha et de Hantzen, il aurait immédiatement compris la vérité : dans tout ce qu'il avait vu, il n'y avait que cela de réel, cette tour de six étages, isolée du reste du monde.

Pour le reste, ce n'était qu'illusion imposée par une créature experte en l'art occulte de la suggestion.

Lentement et d'un air méfiant, le mécano fit le tour du refuge secret. Julep le suivait d'un air effaré. Le brave nègre polychrome n'en revenait pas.

Après tant d'aventures, il conservait une vague inquiétude de ce qui pouvait encore lui arriver. Pour tout dire, il se sentait de la méfiance… On en aurait eu à moins.

— Ça pas bon pays ! grommelait-il, en jetant à la tour des regards courroucés. Julep pas fourrer son « blair » là-dedans. Pas vouloir risquer jolie peau qu'il doit à massa Oronius. Pas vouloir perdre belles couleurs !

Les deux compagnons arrivaient devant une porte. Nulle serrure n'en assurait la fermeture ; pour l'ouvrir, il n'y avait qu'à pousser.

Jugeant suffisantes les précautions qu'il avait prises en choisissant comme concierges les *géophages*, les calmars et les serpents, Hantzen négligeait de se verrouiller.

Il estimait que personne ne tenterait de pénétrer chez lui… Il comptait sans Laridon.

Sans paraître avoir entendu les lamentations du nègre, le mécano lui montra la porte.

— Zieute-moi ça, mal noirci ? C'est par là qu'il faut passer pour rejoindre m'sieu Jean et sa compagnie. Qu'en dis-tu ?

— Julep dire « macache ! » répondit le brave nègre en soupirant de tout son cœur. Julep bien voir que massa Laridon vouloir sa « crève » !

— Ce que tu peux être idiot, mon pauvre amour ! Je tiens à ta « basane » autant que tu peux y tenir… D'abord à cause de ton esthétique. Tu es ce qu'on appelle un « spécimen ».

Julep se rengorgea, très flatté.

— Si on y faisait un accroc, continua le farceur, ce serait un malheur irréparable… Sois donc bien convaincu de ceci : quand je te pousse à pénétrer à ma suite dans cette tour, il n'y a pas le moindre danger.

— Master Julep pas croire belles paroles.

— Impertinent ! Pour l'incrédulité, tu ferais la pige à Thomas ! Tu vas y tenir, cacao chéri, comme ça tu seras convaincu.

Poussant hardiment la porte, le mécano pénétra dans la tour, certain d'être suivi par son « Vendredi » multicolore. Comme il s'y attendait, son entrée ne fit surgir aucun gardien. On ne supposait pas qu'il fût possible à un ennemi d'arriver jusque-là.

— Pas de pétard ! murmura-t-il. Puisque la voie est libre, nous allons procéder à une petite visite domiciliaire. Il s'agit de savoir ce qu'est devenu m'sieu Jean… Et faut aussi se grouiller à retrouver mamzelle Cyprienne et Turlurette. Gare au nommé Hantzen s'il rapplique sous ma patte !

Le rez-de-chaussée de la tour n'était qu'une sorte de chambre des machines. Il s'encombrait de distributeurs d'énergie, de compteurs et d'appareils de toute espèce.

Là aboutissait, amenés par tuyaux, câbles et fils, toutes les forces produites ou captées par l'usine souterraine : forces électro-magnétiques et forces radio-actives, gaz divers montant lors les étages dans des tubulures de verre ou dans des serpentins métalliques.

Des accumulateurs emmagasinaient tout ce qui n'était pas utilisé.

Mais, pour régler tout ce travail, aucune présence humaine n'était nécessaire. Des commandes électriques assuraient l'automatisme. De temps à autre, on entendait un déclic : on voyait une aiguille vaciller, une ampoule s'illuminer, un repère se déplacer.

— Comme installation, c'est tout plein bath !

Ayant payé à son hôte invisible ce tribut d'admiration, le Parisien décida de prendre l'ascenseur qu'il eut vite déniché, prêt à s'élever dans un cylindre central.

— Visitons d'abord le premier étage.

Par prudence, il ne s'y arrêta pas. Par la vitre de l'ascenseur, il venait d'entrevoir, au passage, un certain nombre de silhouettes paresseusement étendues sur des nattes, dans une grande salle ronde.

Étaient-ce des êtres humains ou des singes familiers ? Des esclaves ou des sujets, voués aux expériences du savant ? Cette question, Laridon ne tenait pas autrement à l'approfondir pour le moment. Il préférait ne pas de faire remarquer et arriver tout à fait incognito auprès du seigneur du lieu.

Au second étage, personne. Des couloirs silencieux et déserts. Des portes sans battants, sur lesquelles retombaient des tapisseries. Des vitrages à travers lesquels on pouvait inspecter l'intérieur des salles.

— Visitons un peu ! chuchota Laridon, en arrêtant l'ascenseur.

L'ascenseur arrêté, suivi de Julep, il s'aventura dans un des couloirs, risquant un œil à la vitre d'une des salles et mettant un doigt sur ses lèvres pour indiquer qu'il venait de découvrir un spectacle intéressant. Effacé contre la muraille, il prêta l'oreille et regarda.

Ce qu'il voyait, c'était précisément le laboratoire dans lequel Hantzen avait fait conduire Cyprienne, Turlurette et Mandarinette, chacune sous la fausse apparence qu'elle devait à la carnoplastie.

S'en rapportant au seul témoignage de ses yeux, l'indiscret avait cru reconnaître la fiancée de Jean Chapuis et

sa soubrette. Erreur mitigée, d'ailleurs, puisque l'une et l'autre étaient effectivement dans le laboratoire.

Il ouvrit donc à la fois ses yeux et ses oreilles, en se tenant à quatre pour ne pas bondir immédiatement sur Hantzen.

Mais, se doutant bien que ce personnage avait plus d'un tour dans son sac, il jugea plus sage d'étudier tout d'abord la situation.

On ne perd jamais à s'instruire ! Ce qu'il apercevait, il faut le dire, était de nature à lui causer une légitime émotion.

Sous ses yeux étaient les apparences, non seulement de Mandarinette – qu'il ignorait profondément – mais aussi de Cyprienne et de Turlurette auxquelles il s'intéressait davantage.

Or, les trois jeunes filles se trouvaient dans une situation extrêmement fâcheuse.

Étroitement ligotées et rendues incapables de faire le moindre mouvement, elles étaient chacune installée dans un de ces fauteuils spéciaux qu'utilisent médecins et chirurgiens pour torturer à leur aise les malades.

Quelle diabolique opération Hantzen méditait-il de leur faire subir ? Ricanant, il tournait autour d'elles comme un fauve.

— Je vous tiens, mes bébelles ! Cette chère Yogha est vraiment généreuse ! Trois minois comme les vôtres, trois belles jeunesses octroyées à la Science, pour servir à mes recherches ! Voilà une fameuse affaire ! Je vais faire de bon travail : car ce ne sont pas les idées qui me manquent. Je serais impardonnable d'être venu m'enfermer dans cette bulle

d'air… – oui, c'est une bulle d'air, fifilles, une bulle d'air géante que j'ai fait éclore au sommet de cette montagne pour y enfermer ma vie… – je serais donc impardonnable d'y avoir cloîtré le génie de Hantzen si ce n'avait été pour y faire des découvertes passionnantes. Je devrais être classé parmi ceux qui ont le mieux aimé et servi l'humanité… Oui, le mieux servit ! N'ai-je pas jugé que le plus grand service à lui rendre serait de la supprimer… ou presque ? En vue de cette grande œuvre, vous allez m'être particulièrement utiles. Je vais vous inoculer à toutes trois une variété de bacilles perfectionnés et dont j'attends des effets merveilleux. J'espère qu'ils trouveront en vous le terrain de culture propice à leur développement… Ah ! ah ! ah ! je veux vous transformer en nourrices, en satanées nourrices à microbes ! Infiniment XXIe siècle, n'est-ce pas ? Je suis un savant de mon époque, moi ! Je ne me contente pas, comme cette chère Yogha, de travailler dans le domaine de l'imagination. Voulez-vous un exemple de la différence existant entre ma méthode raisonnée et son charlatanisme ? Voici. Supposez qu'elle veuille vous rendre tout à fait docile, que ferait-elle ? Elle vous hypnotiserait. Pfutt !… C'est sa marotte. Elle vous persuaderait toute une série de sensations irréelles et en désaccord formel avec la vérité… Moi, j'opère autrement et scientifiquement.

Il décrocha de la muraille un couvre-chef bizarre, qui ressemblait assez à un ancien casque de pompier, aggravé d'un masque et complété par un gorgerin. Avec une complaisance d'inventeur, il le mania, le polit et le fit admirer sur toutes ses faces.

— Je prends ceci ! C'est tout bonnement *un interrupteur de pensée*. Mais, oui, mes bellottes ! Otto Hantzen, qui n'est fichtre pas un imbécile, a découvert cela : la pensée n'est qu'un fluide comme un autre, une radiation, un courant tra-

versant l'espace et capté par le cerveau. Celui-ci *ne produit pas la pensée ;* il joue le rôle de simple *accumulateur*. Ceci posé, que me suis-je dit ? Qu'il existait vraisemblablement, *pour la pensée comme pour l'électricité*, des corps isolants… J'ai fait des recherches et j'ai trouvé les matières qui *arrêtent les ondes de pensée* comme le verre, la soie et le caoutchouc arrêtent le courant électrique ou le dévient. C'est de ces matières qu'est composé l'interrupteur Hantzen. Dès qu'on en est coiffé, on ne pense plus. C'était déjà un résultat. Mais je suis arrivé à mieux. Hi ! hi ! hi ! je suis inépuisable !

Il était le seul à s'égayer de ses discours. Pas plus Cyprienne que Turlurette ou Mandarinette ne songeaient à rire. Elles attendaient, mornes et résignées que leur bourreau passât des paroles aux actes.

Laridon et Julep écoutaient pareillement. Mais, si le nègre ne comprenait rien aux paroles du savant, le mécano n'en perdait pas une syllabe et il commençait à se sentir prodigieusement intéressé.

— Ce mieux, poursuivit Hantzen, consiste en ceci : j'ai complété mon interrupteur par un clavier radio-actif, qui agit directement sur chacune des cellules motrices du cerveau, peut exciter le subconscient et l'inconscient, permet enfin de faire exécuter au sujet toute une série d'actes sans qu'il en ait connaissance. Bref, mon procédé transforme n'importe quel être humain en automate, mais *en automate intelligent*. Le patient accomplit d'une façon raisonnée des actes désirés par l'opérateur ; il les accomplit machinalement et sous la seule condition que le mécanisme en existe en sa mémoire. Comprenez-vous, charmantes ?

Ce n'était pas certain ; mais du côté de Laridon, le professeur Hantzen avait beaucoup plus de succès. Si la théorie

un peu abstraite échappait au mécano, par contre l'application lui apparaissait fort clairement.

— Épatant ce machin ! se disait-il. J'ai pigé. Suffit d'en coiffer un bonhomme pour qu'il cesse la rouspétance et qu'il fasse gentiment tout ce qu'on lui demande. Ah ! sapristoche ! J'suis acquéreur ! J'inscris mon pif pour un interruptif… et ça rime !

Il commençait à guigner les *interrupteurs de pensée*, accrochés à la muraille.

Ils étaient presque à portée de sa main. Pour les atteindre, il n'avait qu'à glisser le bras entre la porte et la tapisserie…

— Donc, mes petiotes, reprit l'allié de Yogha en brandissant le casque qu'il tenait, nous allons expérimenter l'appareil de papa Hantzen. C'est admirable et instantané. On existait… on pensait… et tout à coup…

Son discours s'interrompit net et il dut fournir lui-même la preuve de l'exactitude de ce qu'il annonçait. Car l'ingénieux Laridon, profitant de ce que le savant tournait le dos à l'entrée, s'introduisit en trombe dans le laboratoire. Vivement, il avait saisi un des interrupteurs et l'avait, d'un geste décisif, enfoncé sur la tête d'Otto Hantzen.

L'effet fut instantané. Conformément à ce qu'il avait révélé, le savant, *vidé de son intelligence*, n'était plus qu'un automate.

CHAPITRE XXVIII

LE SAVANT MANNEQUIN

Le premier soin de Laridon fut de délivrer les jeunes filles. Hantzen avait le temps d'attendre. S'il ne s'était pas vanté, sa sagesse devait être désormais assurée.

D'ailleurs, Julep entrait à son tour et le surveillait en lui roulant des yeux terrifiants. Demeurer calme devant ces yeux-là, c'était fournir une preuve indiscutable d'une anesthésie complète.

— Salut, mam'zelle Cyprienne !… Je suis bien ton serviteur, Turlurette ! dit en s'inclinant notre Laridon.

Se figurant observer un ordre hiérarchique, il avait commencé par celle qui présentait les traits de Cyprienne. Il fut étonné de l'air indifférent avec lequel celle-ci accueillit son intervention, et vexé de ce que la pseudo-Turlurette ne se montre pas plus expansive.

— Ben ! si c'est ça toutes tes effusions, ça vaut pas l'suif ! confia-t-il à la soubrette. Tu pourrais tout de même me remercier. J'ai dû en mettre pour arriver jusqu'ici t'empêcher de coiffer… non pas Sainte-Catherine, mais l'*interrupteur de pensée*.

Turlurette admonestée ne parut pas comprendre ; elle demeura aussi indifférente.

— Laridon ! l'appela la troisième captive.

Stupéfait de s'entendre interpeller par une Chinoise qu'il voyait pour la première fois, le mécano s'ébahit :

— D'où qu'vous m'connaissez, vous ?

— Mais de la Villa Féerique, sourit la fausse Mandarinette. Le malheur est que tu ne peux pas me reconnaître. Je suis Cyprienne.

— Vous, mam'zelle ?… Non… Mais…

Ahuri, fort inquiet, il désigna Turlurette en qui ses yeux persistaient à voir la fille d'Oronius.

— V'là mam'zelle Cyprienne ? J'suis pas louf !

— Non, Victor. C'est Turlurette, ta fiancée.

— Turlur ?…

Du coup, le mécano se pressa le crâne à deux mains. Oui, il était en train de déménager. N'était-ce pas dû à quelque appareil diabolique, de l'invention de Hantzen ?

Ses regards soupçonneux firent le tour du laboratoire. Puis ils se reportèrent vers le visage de Turlurette.

— Et celle-ci, alors ? Qui qu'elle serait ?

— Celle-ci s'appelle Mandarinette… C'est la jeune Chinoise dont j'ai l'apparence.

— Quoi ! Est-ce que ma « sorbonne » s'rait fauchée… t'entends, Julep ? C'est tout de même un peu fort de café !…

Qu'est-ce que vous en dites mam'zelle Cyprienne qui n'êtes pas mam'zelle Cyprienne ? Et toi, Turlurette qui serais devenue chinoise ?… Oh ! ma tête !… Sans vous offenser, la p'tite citronnade… Surtout, si, comme vous le dites, c'est vous mam'zelle Oronius. Je veux bien vous croire… mais c'est dur !…

La fausse Mandarinette soupira :

— Je comprends ta stupéfaction, mon ami. Et je voudrais pouvoir t'expliquer ce qui s'est passé, si étrange que cela paraisse. C'est une machination de cette Yogha et de ce Hantzen… Je ne sais trop par quelle opération chirurgicale ils ont interchangé nos visages.

Laridon commençait à y voir plus clair.

— On vous aurait fait permuter de peau ?

— C'est à peu près cela. D'après ce que j'ai entendu et compris, cet individu aurait acquis une extrême habileté dans l'art de modeler les visages. Il peut donc refaire les traits d'une personne donnée et lui imposer l'aspect d'une autre. C'est ce qui se passe pour nous.

— N'achevez pas, mam'zelle ! J'suis à la page ! Ah ! quelle boutique ! J'ai rudement bien fait de venir y fourrer mon « naze » !… Mais vous me donnez la chair de poule. S'il s'amuse comme ça à vous embrouiller les figures pour multiplier les quiproquos, quoi qu'il a pu faire de m'sieu Jean ? Vous l'auriez-t-il pas vu, mam'zelle ? Est-ce qu'il n'aurait pas pris fantaisie à l'olibrius que voilà de faire de lui un nabot ? Pipigg, par exemple ?… Ou Kukuss ?…

— Non ! répondit Cyprienne. Pipigg et Kukuss sont enfermés dans une cage, au bout de ce couloir… va les déli-

vrer, Julep. Les pauvres petites bêtes seront toutes contentes de me revoir… Kukuss surtout, dont le flair supérieur a su me reconnaître sous ma nouvelle forme… Pipigg, lui, a été dupe.

— Faut m'excuser, mam'zelle.

Pendant que le mécano suait sang et eau à partager entre la vraie *Cyprienne et l'apparence de Cyprienne* ces excuses embarrassées, le nègre avait été délivrer les deux petits chiens.

Fous de joie, ils se jetèrent successivement sur tous les personnages qu'ils reconnaissaient, en commençant par Cyprienne. Car, cette fois, sans doute morigéné par Kukuss, Pipigg ne se trompa plus.

Devant cette nouvelle preuve, les derniers doutes de Laridon tombèrent.

— Eh bien, il en fait du joli, l'homme au casque ! grommela-t-il en menaçant du regard le savant Hantzen, forcément impassible. Ça finira mal pour lui ; car nous avons plus d'un compte à régler ensemble. Et d'abord, il y a celui de votre pauvre papa… M'sieu Jean vous a dit, mam'zelle ?

Une larme roula sur la joue de Mandarinette… C'était la douleur de Cyprienne qui la faisait couler…

— Hélas ! gémit la jeune fille. Je tiens de la bouche même de ce misérable le récit de la fin tragique de mon père… Et, te l'avouerai-je, Laridon ? Je ne puis me faire à cette idée qu'une aussi splendide intelligence soit éteinte pour jamais ! Non !… Quelque chose en moi proteste et se révolte… Je sens… Je crois sentir…

Elle s'interrompit et parut s'arracher à une rêverie qu'elle jugeait déraisonnable.

— Laissons cela, soupira-t-elle. Nous ne pouvons rien changer à ce qui est… Mon père est mort !… Mais, Jean est vivant… Je l'ai revu… malheureux… torturé par cette femme…

— Quelle femme ? mam'zelle Cyprienne ?

— Ce qu'elle est, je ne saurais te le dire. On la nomme Yogha et son pouvoir paraît infernal. L'homme que tu viens de paralyser ne fait souffrir que les corps, Yogha s'attaque à l'esprit… C'est plus terrible. Jean est son prisonnier… À quel désespoir le réduit-elle ?… Malheureux que nous sommes ! Pourrons-nous jamais retrouver le bonheur ? Même si tu parvenais à triompher de cette femme et à délivrer ton jeune maître, pourrions-nous nous réjouir ? Regarde-moi… Regarde Turlurette… Nos esprits ont beau rétablir l'identité de chacune, les yeux et les corps protestent. Nous ne sommes plus nous-mêmes. En nous condamnant à une pareille existence, cette Yogha a reculé les bornes de la cruauté.

— Sûr que c'était pas à faire ! approuva Laridon, en se grattant la tête. Que sortira-t-il de tout ça ? Avec sa binette actuelle, Turlurette a beau n'être que Turlurette, j'ose plus seulement la zieuter, rapport qu'elle vous a emprunté votre frimousse… J'aurais trop peur de fâcher m'sieu Jean si je lui parlais comme avant… D'un autre côté, si je m'adresse à sa personne naturelle… telle que la v'là avec ses mirettes et son p'tit nez où qu'y pleut dedans, le compte n'y est pas encore… C'est bien « la burette » à Turlurette : mais vous me dites qu'il y a derrière une nommée Citronnade, Orangeade… ou je ne sais plus quoi… pour laquelle Bibi n'a pas

le moindre pépin. Allez-donc y faire du boniment ! Le cœur n'en serait pas. C'est inextricable !

— Inextricable ! répéta Cyprienne.

Victor, soudain, fit claquer ses doigts et se planta devant l'impassible Hantzen.

— À toi la pose, mon vieux birbe ! T'as fait « la mistoufle », tu la déferas. Ouste ! au turbin… Tu prétendais tantôt qu'avec ta satanée machine on pouvait te faire « bricoler » à volonté… Eh v'là le moment. Fais voir ton clavier ? J'vas te faire « bûcher », moi !

C'était simple. Il fallait y penser.

Hantzen ayant fait le mal sur l'ordre de Yogha, pouvait maintenant le réparer sur la suggestion de Laridon. Il lui suffisait de recommencer à rebours son opération carnoplastique et de rendre à chacune des jeunes filles sa véritable physionomie.

— Au « boulot » ! répéta Laridon, en frappant sur l'épaule du savant automate. Et après, vieille « carne », on s'offrira une séance de bavardage. Pour m'aider à retrouver m'sieu Jean, tu m'initieras aux secrets de ta cambuse… Voyons voir comment ça fonctionne, ton mécanisme.

À défaut d'instruction technique, le mécano était doué d'un instinct, d'un flair particulier qui lui faisait découvrir le secret de toutes les machines ; aucune ne lui résistait. En un tournemain, il en décomposait tout seul le fonctionnement et les mettait en marche comme s'il en avait été l'inventeur.

Le nouveau problème que posait à son intelligence l'*Interrupteur Hantzen* et son clavier ne pouvait l'embarrasser longtemps. Au bout de vingt minutes de tâtonnements et d'essais, notre ami avait « dégotté » le truc.

En appuyant sur les touches, il faisait agir Hantzen avec la docilité d'un pantin.

Seulement, ce pantin était un savant et s'en souvenait quand Laridon le voulait.

Il n'avait qu'à formuler ses désirs sous cette forme mathématique et énergique :

— Attention… Mam'zelle Cyprienne n° 1, Turlurette n° 2, et la citoyenne Grenadine-Citron n° 3… Compris ? Transporte la « fiole » du n° 1 au n° 3, celle du 2 au n° 1 et celle du 3 au n° 2… Opération carnoplastique. Vas-y et pas de « gaffe » ou gare à ton « médaillon » ! Je te le botterai, tu sais, mon vieux mannequin !

Mais n'opérant que sous l'influence de son subconscient – déclenché par une pression opportune du doigt de Laridon sur un des boutons du clavier – le savant automate ne pouvait se tromper. Jamais il n'avait montré tant de dextérité ni tant de sûreté de main. La transformation, y compris la cicatrisation instantanée par les procédés radio-actifs, ne prit pas plus de trois quarts d'heure et tout se trouva remis en place.

Cyprienne était redevenue Cyprienne, Turlurette, Turlurette et Mandarinette la plus douce et la plus jolie des Chinoises.

Les corps avaient rejoint les âmes.

Pour Cyprienne, tout au moins, le miracle était complet. Mais, au grand désappointement de Laridon, il n'en était pas de même pour les deux autres jeunes filles.

Elles demeuraient suggestionnées et le réveil de leur pensée ne se produisait pas.

À toutes les questions, Turlurette affirmait toujours être Cyprienne Oronius.

Cependant que Mandarinette, prétendait, de son côté, répondre au nom de Turlurette.

Ce trouble d'esprit, en ce qui concernait la jeune céleste, était assez indifférent au mécano. Par contre, il se consolait moins aisément de ne pouvoir réveiller le cœur endormi de sa Turlurette.

— C'est Yogha qui les a hypnotisées, expliqua Cyprienne. Interroge Hantzen. Peut-être te fournira-t-il le moyen de les soustraire à l'influence de cette femme.

— Au fait ! j'ai pas mal de choses à lui demander, consentit Laridon, en examinant le clavier. Je vois les choses de loin, moi. Je vous ai retrouvée et Turlurette aussi. Quoique ça, reste m'sieu Jean… Après, il faudra bien sortir d'ici. Pour ce « fourbi », il ne sera pas mauvais de connaître ses manigances du prénommé Otto… Allez donc faire un tour en ville, m'amzelle. J'vas faire « jaspiner » mon mannequin. Quand ça sera fini, je vous appellerai.

Le résultat de l'interrogatoire dut être satisfaisant, car, peu après, la voix du mécano retentissait joyeusement dans les couloirs.

— Rassemblement ! criait-il. On monte à la lanterne. Et tenez-vous bien… Vous allez en voir de vertes et pas mûres.

CHAPITRE XXIX

LE RÊVE INTERROMPU

En suivant, comme il l'y conviait, le brave mécano vers l'élévateur, Cyprienne fut surprise de voir Hantzen, toujours casqué de l'interrupteur, leur emboîter le pas. Cependant, comme Laridon poussait lui-même le savant-automate dans la cabine de l'ascenseur, elle devina qu'il avait ses raisons pour agir ainsi. Sans doute, dans ce qui se préparait, un rôle était-il réservé à l'inconscient Otto.

La cabine s'éleva, emportant outre Hantzen et les jeunes filles, Laridon, Julep et les deux petits chiens.

Un autre personnage s'y était glissé. Celui-là tenait si peu de place que personne, sauf Pipigg et Kukuss ne prit garde à sa présence. C'était le *géophage* que le mécano avait lancé en éclaireur dans l'entonnoir-ascenseur.

Arrivé premier au sommet de l'Everest, il avait dû pénétrer dans la tour à la suite des envahisseurs ; maintenant, il les accompagnait.

Les deux chiens grondèrent sourdement et voulurent mordre ce bizarre spécimen d'une race qu'ils ne connaissaient point.

Heureusement pour l'homuncule, Laridon s'apercevant du drame imminent, s'empressa de mettre le géophage à l'abri, et cria :

— Tout beau, les amis ! Ne me détériorez pas mon pygmée. Il nous a été bigrement utile et il pourra l'être encore au retour.

Au troisième étage, l'ascenseur ayant stoppé, tous en sortirent. De son pas mécanique, Hantzen prit la tête de la troupe.

— Pas de bruit ! recommanda le mécano. La seule chance que nous ayons de réussir ma petite « combine », c'est d'arriver en « pénards ». Laissons faire le mannequin ; je lui ai refilé la consigne. C' t épatant ce que c'est facile à diriger un savant, quand il est bien remonté et qu'on y a mis sa cervelle sous globe !

Guidant inconsciemment les visiteurs de la Tour, Hantzen marchait à pas feutrés.

Il poussa une porte et pénétra dans une pièce emplie d'appareils bizarres. Dans des cadres fixés aux murs, des rangées de boutons de porcelaine étaient surmontés d'indications brèves.

Laridon et Cyprienne s'en approchèrent et lurent :

— *Cloche des rêves.*
— *État extatique.*
— *Générateur des nuages.*
— *Projecteur d'images.*
— *Projecteur de voix.*
— *Apparitions…*
— *Arrêt des visions… Réveil.*

— Allez regarder là-bas, mam'zelle, murmura Victor. C'est le cabinet aux mirages. On a dû y enfermer m'sieu Jean et il doit présentement « s'empiffrer » plus de drogue qu'il n'en voudrait… Je reste là. Quand vous me ferez signe, j'arrêterai les frais.

Obéissante, Cyprienne s'en fut jeter un coup d'œil dans la pièce voisine. C'était une simple cellule dépourvue de meubles et sur les murs de laquelle couraient un grand nombre de tuyaux. Ceux-ci aboutissaient, à une sorte de cage de verre.

Dans cette cage, Cyprienne, avec un battement de cœur, reconnut Jean Chapuis. Près de lui se tenait une femme masquée – Yogha, qui pour se préserver des gaz sous l'influence desquels elle tenait le jeune homme, avait mis un masque respiratoire. Elle fixait sur sa victime ses yeux ardents.

Jean Chapuis, affaissé et inerte, gardait sur son visage une intense expression de surexcitation.

Il vivait une succession de rêves déprimants. Sa persécutrice se repaissait des tourments infligés par elle et goûtait une âpre joie à suivre la progression du mal.

Devinant cela, Cyprienne implora :

— Réveillez-le ! Victor.

L'interpellé acquiesça de la tête et pressa sur le bouton qui allait soustraire Jean Chapuis à la néfaste influence.

Ce fut alors que le mirage s'évanouit. Le fiancé de Cyprienne se retrouvant dans la réalité, mais gardant le souvenir des souffrances endurées, se précipita sur Yogha pour l'étrangler.

La magicienne n'avait pas eu le temps de se soustraire à cette attaque qu'elle ne prévoyait pas. Il lui semblait inadmissible qu'un étranger puisse s'introduire dans la chambre voisine.

Elle ne pouvait pas davantage envisager une intervention dangereuse, les manipulations des divers robinets, boutons de contacts, manettes et interrupteurs étant un secret connu seulement d'elle et de Hantzen. Elle devait donc croire qu'aucun intrus n'était susceptible de toucher aux commutateurs qui réglaient l'arrivée et l'action des gaz.

Comme elle cherchait d'instinct à repousser l'attaque de Jean, elle aperçut collé au verre de la cage le visage de Cyprienne… Et elle comprit aussitôt que la métamorphose avait pris fin.

C'était *l'âme et le corps de Cyprienne.*

On avait détruit l'œuvre de Hantzen !

Derrière Cyprienne, son regard découvrit tous les envahisseurs, puis enfin Otto coiffé de l'interrupteur.

Alors, devinant ce qui s'était passé, entrevoyant la défaite, elle poussa un cri terrible et s'arracha des mains de Jean Chapuis.

Ses yeux flamboyèrent… Elle s'apprêtait à recourir à leur terrible pouvoir.

À défaut des armes scientifiques mises à sa disposition par Hantzen, mais dont Laridon venait de s'emparer, il lui restait l'hypnotisme. Or, – à part Cyprienne – nul ne lui avait jamais résisté. Elle tendit donc sa volonté… Les regarda tous… tous… Et voulut ordonner :

— Dormez !… Dormez tous !… Je le veux !

Une étrange défaillance le brisa soudain… Un nuage passa devant ses yeux… Elle sentit son cerveau s'emplir de brume et d'obscurité… En elle, tout se brouilla, s'évanouit.

Avec un cri de désespoir et de rage, *elle s'affaissa vaincue par une volonté plus forte que la sienne, cette même volonté dont Cyprienne, Jean Chapuis et Laridon avaient déjà ressenti les effets et qui semblait venir du mystère de l'au-delà*.

Jean Chapuis bondissant de nouveau sur elle venait de lui arracher son Masque.

Au même moment, cédant à une inspiration qui le traversa comme un éclair, Laridon appuya sur un bouton du tableau partant l'indication : *Sommeil*.

Et le sommeil – un sommeil invincible – prit en même temps Yogha et Jean Chapuis. Ils tombèrent sur le sol… endormis !

— Victoire ! cria Laridon, en s'élançant. Entrez ! Entrez !… La lionne n'a plus ni griffes, ni dents !

Il actionna un levier qui fit s'ouvrir dans la paroi de verre, une fenêtre, par laquelle le mécano et Julep tirèrent vivement le corps inerte de l'ingénieur. Ce sauvetage opéré, ils refermèrent la cage sur Yogha inanimée.

Quelques minutes plus tard, le fiancé de Cyprienne rouvrait les yeux et tendait les bras à la jeune fille.

— Chère Cyprienne !… Nous voilà réunis !…

Laridon sentit sur sa joue quelque chose comme une caresse. C'était le petit nez en pied de marmite de Turlurette.

La jolie servante venait de se redresser, très consciente, en même temps que le même phénomène dégelait Mandarinette.

Conséquence du sommeil de Yogha !

Endormie, la volonté de l'Hindoue ne pouvait plus maintenir sa domination sur les jeunes filles : la suggestion s'interrompait.

— Ça va ! cria joyeusement Laridon, en serrant dans ses bras la soubrette. C'te fois, on a tous ses membres !… Y a plus qu'à se barrer en douce ! On crânera quand on sera hors de cette turne à bandits !… Fichons le camp !…

CHAPITRE XXX

LA BULLE CRÈVE

Le mécano parlait d'or.

Mis au courant de tout ce qui s'était déroulé depuis leur séparation, Jean Chapuis ne pouvait que l'approuver.

Hantzen et Yogha étaient vaincus et réduits à l'impuissance. Mais ce n'était là qu'une solution provisoire. La prudence commandait de détruire leur œuvre et de les rendre eux-mêmes inoffensifs.

Les redoutables mystères qu'enfermait la Tour de l'Everest et sa cuirasse d'air comprimé, ce que Laridon avait surpris des forces secrètes aménagées dans le sein de la montagne était de nature à faire réfléchir l'ingénieur. Une menace avait été suspendue sur le monde. Il fallait l'anéantir.

De quelle manière ?

Il n'hésita pas longtemps. Déjà une idée se dessinait en sa pensée. Pour l'exécuter, il fallait seulement atteindre l'usine souterraine que venait de lui décrire son mécano.

D'ailleurs, c'était aussi par là que passait le chemin de la retraite. Pour sortir du monde artificiel créé par Hantzen, pour détruire la bulle d'air qui le protégeait, l'intérieur de la montagne était la seule vole.

— Penses-tu que nous puissions repasser par la route que tu as suivie ? demanda-t-il.

— Sans doute, répondit le brave Victor. Mais faut s'attendre à quelques « giries ». Nous tenons le citoyen Hantzen qui est là pour nous guider, les calmars sont morts et j'ai toujours mon géophage-charmeur de serpents… C'est donc pas l'embarras… On passera… Seulement dans les souterrains, on retrouvera les pygmées… Nous cognerons, je ne dis pas le contraire… On en écrasera quelques douzaines… Mais c'est une fourmilière… Et puis il y a quelques gradés de notre bonhomme… Gare aux machines à filet. Faudra voir à ne pas se faire pêcher…

— Il faut pourtant passer ! Oui ! il faut braver tous les dangers dont tu parles.

— Vous en faites pas… On « décrochera la timbale » ! Julep et moi, nous vous passerons les armes électriques pour vous et mam'zelle Cyprienne. Et puis aussi nos scaphandres… Car y ne fait pas bon dehors. Y a « nib » d'air !

— Merci ! Je n'entends pas te sacrifier. Il faut que tu puisses nous suivre, ainsi que Julep et cette jeune Chinoise. Cyprienne ne veut pas l'abandonner… Interroge ton automate. Il doit y avoir ici des appareils respiratoires.

— V'nez voir vous-même, m'sieu Jean. Je sais où perche la collection. D'ailleurs, si le cœur vous en dit, visitez donc la tour du haut en bas. La dame est bien tranquille dans sa boîte à « pionçage » et m'sieu Hantzen, « roupille » aussi, à

sa façon… Pendant ce temps, comme on est armé, Julep et moi, on ira faire un tour au premier étage. Si c'est là le corps de garde, nous procéderons à un petit nettoyage… Quand vous redescendrez le passage sera libre.

— Agis à ta guise. Mais sois prudent.

La visite domiciliaire à laquelle procéda le jeune ingénieur devait être aussi fructueuse qu'instructive. Cyprienne avait tenu à le suivre. Durant sa captivité, elle s'était un peu familiarisée avec la bizarre demeure et se indications ne furent pas inutiles à Jean Chapuis.

Turlurette et Mandarinette, la première joyeuse de la tournure prise par son aventure et la seconde vite apprivoisée, restèrent dans la chambre des mirages. On leur avait confié la garde de Yogha et de Hantzen.

Lorsque les deux fiancés reparurent, ils ramenaient quatre costumes à masques respiratoires. Hantzen avait dû prévoir des promenades sur les flancs glacés de l'Everest, au milieu de l'air irrespirable. Il s'était donc pourvu en conséquence.

— Rejoignons Victor et Julep, dit Jean Chapuis lorsque les trois jeunes filles et lui-même se furent équipés. L'heure du châtiment ne tardera pas à sonner pour les deux ennemis que nous laissons ici. Ils périront avec le monde dont ils avaient fait leur repaire. En déclarant la guerre à l'humanité, en se livrant à l'agression qui coûta la vie à votre père, ils se sont rendus indignes de pitié. Leur faire grâce serait trahir la cause des hommes ! Les fléaux accumulés dans cette tour n'en sortiront jamais.

Jetant un regard aux vaincus, il entraîna Cyprienne et ses deux compagnons.

Au premier étage, ils retrouvèrent leurs sauveurs et le pygmée. Victor annonça :

— Le « chinage » est terminé. J'ai ouvert le dévidoir soporifique. Cet Hantzen prévoyait tout, il savait vous placer sous la « croche » de quoi se débarrasser des gêneurs. À c't'heure, à part nous, tout ce qui « s'embohémait » dans la tour pionce à poings fermés… Alors, on prend le descenseur ? Ce qui me chiffonne, c'est la manœuvre. J'ai vu comment il fonctionnait à la montée… Mais pour la descente, je ne m'en doute pas. Sans compter que si ça vous bourlingue, comme à « l'ascension » par dessus tête, ça pourra ne pas être du goût de mam'zelle Cyprienne !

— Ne t'inquiète de rien ! J'ai tous les renseignements nécessaires. Nous sortirons sains et saufs de ce repaire.

— Alors, ça colle !

Avant de quitter la tour, le jeune ingénieur s'arrêta dans la salle du rez-de-chaussée, dont nous avons parlé. Là se trouvaient rassemblés les organes qui commandaient au formidable mécanisme ; c'était le centre vital de l'œuvre de Hantzen.

Successivement, Jean tourna divers commutateurs, plaça l'aiguille des cadrans sur certains chiffres, ouvrit des robinets, en ferma d'autres et rejoignit ses amis.

— En route ! dit-il. Il faut que dans une heure nous soyons hors de la montagne.

L'ouverture du puits était à quelques pas. Laridon constata avec une surprise satisfaite qu'elle était éclairée et qu'un escalier métallique s'était éventaillé sur ses parois.

— Y a bon dit Victor. On a touché du premier coup la bonne commande.

Et Julep, reprenant son rôle d'écho, répéta :

— Y a bon !

La descente s'effectua aisément, sans qu'on rencontrât l'intempestive chasse d'air.

Le couloir de feu ne portait plus traces de l'horrifiant brasier. Dans la chambre aux serpents, les reptiles, engourdis par une vague de froid, gisaient sans forces.

Laridon en fut vexé profondément. Il voyait sur les lèvres de la malicieuse Turlurette se dessiner un sourire moqueur.

Il l'avait tellement prémunie « contre les horreurs qu'elle allait voir » !

N'était-il pas allé jusqu'à lui conseiller de se laisser guider par lui et de fermer les yeux en traversant les diverses salles d'épouvante ?

— Tu seras toujours aussi blagueur, mon Victor, murmura-t-elle. C'est ça tes serpents ?… Et ton incendie ?… Je n'ose plus croire aux mangeurs de boue : on n'en verra pas un !

— Vous l'avez deviné, Turlurette, intervint en souriant l'ingénieur. Mais n'accusez pas pour cela de vantardise l'infortuné Laridon. Tout ce qu'il vous avait rapporté existe réellement !… Seulement, cela ne sert qu'à interdire le passage à ceux qui tentent de s'introduire chez Hantzen… À la descente, on risque moins… surtout si l'on a pris la précaution, comme nous, d'*annoncer le passage du maître !*

— Vous avez fait ça, patron ? Quel culot !

— Culot ou non, de là-haut… j'ai prévenu que Hantzen sortait… Pour lui, je le pensais bien, les épouvantails devaient faire trêve… et aussi les géophages. Voilà pourquoi nous pourrons gagner la sortie sans encombre.

— À condition de ne pas nous perdre dans les galeries. Un vrai labyrinthe !

— Certes, un labyrinthe… et des mieux combinés, comme il te sera facile de t'en rendre compte si tu veux te donner la peine de jeter les yeux sur ce plan.

L'élève d'Oronius exhiba ce document triomphalement trouvé par lui dans les papiers de Hantzen.

Grâce à lui les fugitifs gagnèrent aisément la brèche par laquelle Victor et Julep s'étaient introduits dans la montagne.

Comme ils s'en éloignaient, une explosion formidable fit trembler le sol… Il leur sembla que le « plafond du monde » bombardait le ciel…

— *La bulle crève !* annonça Jean Chapuis.

ÉPILOGUE

Quelques instants plus tard, réunis à bord de l'*Alcyon-Car*, les héros de la singulière aventure s'élançaient dans les airs, tout en écoutant le jeune ingénieur leur expliquer la fin de Yogha et de Hantzen.

Il avait tout simplement détraqué le mécanisme producteur d'air comprimé, de telle sorte que l'enveloppe protectrice constituant la bulle d'air ne devait plus être alimentée que par la provision du réservoir.

Or il n'y en avait que pour une heure. Au bout de ce laps de temps, la muraille d'air trop amincie et cessant d'avoir une force suffisante pour s'élever, n'offrirait plus une résistance suffisante pour résister à la pression intérieure, supérieure à celle de l'atmosphère raréfié des hauteurs.

À cet instant donc, l'intérieur de la bulle d'air – aussi bien la tour que l'atmosphère artificielle qui l'enveloppait – devait éclater et se perdre dans l'espace. Et l'événement s'était produit !

Mais, en même temps, les gaz accumulés dans l'usine souterraine ne trouvant plus d'issue, avaient fait explosion et la partie supérieure de l'Everest s'était aussi volatilisée.

Ainsi, rien ne subsistait de l'œuvre néfaste de l'orgueilleux Hantzen et de sa cruelle associée Yogha. L'un et l'autre ne devaient plus être que des atomes éparpillés dans cet espace qu'ils avaient asservi.

— Le monde est sauvé, dit Jean Chapuis. Et pour moi, chère Cyprienne, le prix de la victoire serait le bonheur, à Paris, où nous retournons, si la perte du meilleur des Maîtres ne nous mettait tous en deuil !

— Nom de nom ! jura le mécano, que le « daron granitique » (impérissable) se soit laissé « glisser ». Ça ne peut pas m'entrer dans le ciboulot ! – Hélas ! Nous ne pouvons conserver la moindre illusion. J'ai sondé du regard l'abîme sans fond dans lequel, au milieu des flammes, s'est englouti le malheureux Oronius !

— Père ! Ô père ! gémit Cyprienne.

Et, ne pouvant plus contenir son chagrin, ses larmes coulèrent à flots.

Alors se produisit un fait invraisemblable : en pleine course vertigineuse dans un ciel serein. L'*Alcyon-Car* fut brusquement saisi par un tourbillon passager qui lui fit exécuter un *looping-the-loop* complet et le remit sur sa route, tandis qu'une voix clamait, – une voix que tous entendirent :

— *On ne pleure que les morts ! ! !*

Rassurés, sans savoir exactement pourquoi, les passagers de l'*Alcyon* poursuivirent leur chemin vers le bonheur – tout au moins vers ce bonheur relatif, le seul qui soit à portée des êtres humains…

FIN

Ce livre numérique

a été édité par la

bibliothèque numérique romande

https://ebooks-bnr.com/

en juin 2019.

— Élaboration :

Ont participé à l'élaboration de ce livre numérique : Bernard Goorden (Ides et autres), Jean Michel T., Isabelle, Françoise.

— Sources :

Pour réaliser une édition numérique de ce roman, devenu quasi-introuvable, plusieurs collaborations ont été nécessaires. Le facsimilé de cette œuvre a été publié sur le site *Ides et autres* (https://www.idesetautres.be/ où vous pourrez télécharger gratuitement une cinquantaine d'autres œuvres). Merci à de Bernard Goorden de nous en avoir autorisé l'utilisation ! Merci également à Jean Michel T. qui en a fait la retranscription et la première version éditable ! Notre édition de référence reste l'édition originale (facsimilé par les éditions *Recto Verso* (Bernard Goorden), Bruxelles, 1994, mis en ligne sur le site *Ides et autres*) : *Les Mystères de Demain, Les Fiancés de l'An 2000 par Paul Féval fils et H. J. Magog*, Paris, Ferenczi et fils, 1922. La maquette de première page reprend la couverture de l'édition d'origine avec une illustration de Raphaël Courtois.

mais vous ne pouvez en utiliser la partie d'édition spécifique (notes de la BNR, présentation éditeur, photos et maquettes, etc.) à des fins commerciales et professionnelles sans l'autorisation de la Bibliothèque numérique romande. Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu…

— Qualité :

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez-nous à réaliser ces livres et à les faire connaître…**

— Autres sites de livres numériques :

Plusieurs sites partagent un catalogue commun qui répertorie un ensemble d'ebooks et en donne le lien d'accès. Vous pouvez consulter ce catalogue à l'adresse : www.noslivres.net.